





## Lettre au nouvel acquéreur d'un automobile

Félicitations!

Vous avez fini d'attendre ce magnifique auto. Enfin, vous l'avez! Nous vous souhaitons bonne chance et satisfaction pour chaque mille que vous parcourrez.

En vue d'ajouter à votre bonne fortune, permettez-vous de vous donner un conseil amical. Ne lubrifiez pas votre nouvelle voiture, pimpante et fonctionnant comme un charme, avec une huile qui ne soit égale à l'huile à moteur Quaker State, celle que mes meilleurs clients emploient. C'est du pétrole brut, pur type Pennsylvanie raffiné. Quaker State prévient l'usure du moteur et résiste à de hautes températures, mieux que n'importe quelle huile que je connaisse.

Vous ne voulez pas avoir d'ennuis et c'est raisonnable; alors, soignez votre nouvel auto et gardez-le en excellente condition en employant l'huile à moteur Quaker State.

Sincèrement,

Votre fournisseur Quaker State



La menaçante épidémie de poliomyélite que Montréal connaît en ce moment nous rappelle le rôle éminemment important que joue l'Hôpital Sainte-Justine. Et cependant, même si l'on fait abstraction de ce terrible événement, il demeure que cette institution remplit continuellement sa mission salvatrice pour des milliers d'enfants, toujours exposés aux maladies et aux accidents. Destiné à la collectivité, il est tout naturel que l'Hôpital Sainte-Justine compte sur cette dernière pour prolonger ses bienfaits. C'est pourquoi nous sommes assurés que tous et chacun de nous souscrirons généreusement à sa campagne de souscription qui débute le 23 septembre pour se clore le 3 octobre. Photo Le Samedi.

DU 23 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE

## L'HOPITAL STE-JUSTINE COMPTE SUR NOUS TOUS

IL Y A TOUT JUSTE quarante ans, on pouvait hospitaliser à Montréal, métropole du Canada, 110 enfants malades. C'est pour remédier à cette lamentable situation que l'hôpital Sainte-Justine fut fondé l'année suivante, soit en 1907.

Notre époque est sans doute celle où l'on s'est le plus préoccupé de l'enfance: écoles maternelles, garderies, jardins de l'enfance, camps de vacances, œuvres de jeunesse, cours juvéniles, etc.

Dans tous les pays, à l'heure actuelle, les œuvres pour enfants sont d'importance capitale. Les organisations préventives ou correctives en faveur des enfants dépendent d'un centre de médecine infantile, lequel, par l'ampleur du champ d'observation et le sérieux des études, fait autorité. Dans notre ville, Sainte-Justine a jusqu'ici rempli ce rôle d'hôpital pour enfants, rôle essentiel au double point de vue familial et social.

L'hôpital est le prolongement naturel de la maison familiale. Il s'occupe de l'enfant même avant la naissance par sa clinique de consultations pré-natales, à la naissance par son service d'obstétrique et après, dans tous les cas de maladies graves ou autres, d'accidents, de déficiences congénitales.

L'hôpital pour enfants est une nécessité au point de vue social parce qu'il soigne les enfants et enseigne à conserver leur santé, prévient les infirmités futures et diminue les lourdes obligations de la société envers les malades et les infirmes.

L'hôpital Sainte-Justine est en mesure de recevoir 540 petits de chez nous, en même temps qu'elle met à leur disposition, dans ses nombreux services, les plus récentes découvertes de la science.

Mais tout cela coûte fort cher et les seuls revenus des hôpitaux pour enfants ne suffisent jamais à boucler leurs budgets. Vous avez cet automne l'occasion de les y aider, ne la laissez pas passer: donnez une généreuse offrande, au cours de la campagne de souscription organisée en faveur de notre hôpital d'enfants.

## NOTRE COUVERTURE

On se plaît à dire, en certains milieux, que le jeune lanceur canadien-français des Rois de Montréal, JEAN-PIERRE ROY, doit abandonner le baseball professionnel, à la fin de septembre pour accepter un emploi lucratif sous les cieux américains, à Los Angeles plus exactement. La chose est possible, mais nous n'y ajoutons foi, car nous savons que, le printemps prochain, l'herbe tendre et quelque diable aussi le poussant lui feront changer d'idée. Alors, au camp d'entraînement, il reprendra sa forme, temporairement perdue à la suite d'un enchaînement de circonstances plus ou moins incontrôlables. Incidemment, Jean-Pierre nous a, récemment, mis au courant qu'il avait l'intention d'épouser une charmante jeune fille de Los Angeles. Nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité l'accompagnent!

Photo Conrad Poirier, Le Samedi.

Le Samedi

La Revue Populaire

Le Film

975-985, RUE DE BULLION  
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 \*

Président: FRED POIRIER  
Vice-prés.: GEO. POIRIER  
Directeur: JEAN CHAUVIN

Rédacteur en chef:  
GERALD DANIS

Chef de publicité:  
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:  
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:  
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:  
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST

20, Onzième Avenue, Lachine  
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,  
Drummondville, Saint-Hyacinthe,  
Sorel, Granby, Farnham, Saint-  
Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE

6, rue du Pont, Québec  
(Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE

1710, rue St-Philippe,  
Trois-Rivières  
(Trois-Rivières et  
Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de  
la deuxième classe, Ministère des  
Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of  
St. Albans, Vt., as second class  
matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

CANADA

Un an . . . . . \$3.50  
Six mois . . . . . 2.00

ETATS-UNIS

Un an . . . . . \$5.00  
Six mois . . . . . 2.50

AU NUMERO:

10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.  
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les  
abonnés changeant de loca-  
lité sont priés de nous don-  
ner un avis de huit jours,  
l'emballage de nos sacs  
de malle commençant cinq  
jours avant leur expédition.

## Vétérans d'aujourd'hui, hommes de demain

ON les nomme vétérans et le titre leur appartient sans conteste, ils l'ont chèrement payé. Pourtant, lorsqu'on les rencontre, en vêtements civils maintenant pour la plupart, on ne peut s'empêcher de noter avec un sourire de chaude sympathie le contraste évident entre un vocable qualifiant par définition des barbons authentiques et les souples adolescents aux yeux clairs, à la chevelure luxuriante qu'il désigne maintenant.

Toutefois, sitôt que vous avez causé dix minutes en tête-à-tête avec l'un de ces briscards de vingt-cinq ans ou même pas, vous êtes convaincu que jamais, dans le cours de l'histoire, la noble appellation de vétérans n'a été mieux méritée ni plus dignement portée.

En ces derniers temps, j'ai rencontré particulièrement trois de ces démobilisés de fraîche date et leur entretien m'a intéressé au point que je ne puis résister au désir d'en rapporter la substance aux lecteurs du "Samedi".

Le premier, ex-lieutenant d'aviation, m'a dit: "Durant mes années de classe, j'étais tout le contraire d'un fervent de l'étude malgré les aptitudes assez remarquables, spécialement en ce qui concerne les sciences exactes. Lorsque la guerre est survenue, je me morfondais depuis un peu plus de deux ans, sans ambition ni espérance, dans les bureaux d'une grande administration où j'occupais un emploi subalterne. Cédant aux sollicitations de deux de mes amis enrôlés dans l'aviation, j'ai fait comme eux.

Au bout de trois mois, je n'étais déjà plus le même homme lorsque mes chefs, se rendant compte de mes dispositions pour les mathématiques, m'offrirent de suivre un cours afin de me qualifier comme officier navigateur. J'acceptai sans hésitation et me mis au travail avec un ardeur, une application que je n'aurais jamais soupçonnées en moi. Après avoir obtenu mon brevet de lieutenant avec la note excellent, j'ai complété mon entraînement au pays, puis j'ai traversé outre-mer avec un convoi. Là, je me suis battu de mon mieux, comme tous mes camarades. Par deux fois descendu, j'ai été blessé — une insignifiance — et même décoré, toujours comme les autres, et puis je suis revenu sain et sauf, tandis que mes amis du début et tant d'autres sont demeurés quelque part, là-bas, pour toujours.

A ma démobilisation, j'ai décidé de profiter des avantages que le gouvernement nous offre et j'ai commencé un cours d'optométrie. Mon année préparatoire vient justement de finir et je puis dire sans vantardise qu'elle a été un succès. En septembre, je vais entreprendre le cours proprement dit et, dans quelques années, je tâcherai d'aider mes concitoyens à y voir mieux clair afin d'éviter à l'univers de sombrer dans une nouvelle guerre qui pourrait bien être, celle-là, la dernière de l'humanité.

Le second, sergent dans un bataillon de tanks qui s'est glorieusement illustré dans la campagne de France, m'a confié: "J'ai fait un cours commercial solide dans un collège dirigé par les Frères des Ecoles Chrétiennes et je désirais ardemment poursuivre mes études à l'Ecole Supérieure du Commerce pour y obtenir ma licence ès-sciences commerciales. Malheureusement, mon père était sans fortune et j'étais l'aîné d'une famille de sept enfants. Mon programme se trouvait donc tout tracé: travailler pour gagner ma vie et aider les miens. C'est ce que je fis en essayant d'oublier mon rêve irréalisable. Entré comme comptable dans un magasin d'articles de sport, j'y demeurai jusqu'au moment où l'avis de mobilisation vint m'y chercher. Comme la situation de ma famille s'était quelque peu améliorée entre-temps, je m'enrôlai sans hésiter dans l'unité-motorisée qui devint par la suite le fameux régiment de la Chaudière. Ah! j'en ai vu de dures avec les "Chauds", comme on prit l'habitude de nous appeler, en France, en Belgique et ailleurs! Après une journée particulièrement terrible, j'ai été porté manquant mais, Dieu merci, j'ai réussi à m'en tirer sans autre chose que des égnatignures sans conséquences.

Eh bien! monsieur — et ses beaux yeux couleur noisette se mirent à briller comme deux tisons d'érable sec — savez-vous ce que je fais maintenant depuis ma démobilisation? Tout simplement, je suis élève de l'Ecole Supérieure du Commerce dont la munificence du gouvernement m'a ouvert les portes. Vous dire comme je me sens heureux, comme la vie m'apparaît belle et l'avenir prometteur, non vraiment, ça ne se peut pas. Je me demande même s'il faudrait me pousser beaucoup pour me faire admettre qu'après tout, la guerre épouvantable qui vient à peu près de finir a eu son bon côté. On a beau faire, vous savez, on ne peut jamais réussir à s'oublier complètement."

Enfin, le dernier, simple petit soldat d'infanterie — il est devenu lance-caporal quelques semaines à peine avant la fin des hostilités — qui a fait toute la guerre comme engagé volontaire des premiers jours, m'a parlé à peu près en ces termes: "Orphelin de père et de mère depuis mon enfance, je n'ai pour toute famille qu'une sœur un peu plus âgée que moi et mariée depuis quelques années. Comme nos parents ne nous laissent aucun héritage, ma sœur a été élevée par nos grands-parents maternels tandis que j'ai été recueilli par un oncle et une tante sans enfants et, autant que j'ai pu le constater, peu attristés de n'en pas avoir. Aussi, mes études élémentaires à peine terminées, mes parents adoptifs, si je puis vraiment leur donner ce nom, me mirent en apprentissage chez un entrepreneur électricien de leur connaissance en me prévenant qu'ils avaient assez fait pour moi et que je devrais désormais me tirer d'affaire tout seul. Dans ces conditions, vous vous imaginez facilement que la vie ne m'a pas gâté à tour de bras. J'ai logé dans des endroits que je ne pourrai jamais oublier et j'ai pris ma bonne part de repas par cœur avec un verre d'eau froide pour breuvage et un gros soupir pour dessert.

Aussi, quand la guerre est arrivée, vous pouvez croire que ce fut tout le contraire d'un sacrifice pour moi que de m'enrôler pour service outre-mer. Pour ça, on peut dire que j'en ai fait du service et que j'en ai vu du pays. Il me semble que j'ai fait mon devoir. Si je n'ai pas été tué ni blessé, mes deux citations et ma décoration sont là pour dire que ce n'est pas précisément parce que je me suis sauvé devant l'ennemi.

Aussitôt démobilisé, j'ai pris connaissance des avantages offerts aux vétérans et quinze jours plus tard, je commençais un cours technique de spécialisation qui fera de moi un expert en travaux d'installation électrique. Voilà une magnifique aubaine qui ne me serait jamais échue si ma vie avait suivi son cours normal. Aussi vous pouvez compter sur moi pour travailler ferme à atteindre mon but le plus tôt possible. Tel que vous me voyez, j'ai étudié tout l'été et je ne me propose pas de prendre une seule journée de vacance avant le milieu de l'an prochain, si tout marche à mon gré. Puisqu'aujourd'hui, pour arriver à se faire une situation convenable dans le monde, il faut absolument devenir un expert en quelque chose, eh bien! je vais en devenir un expert et un vrai, je ne vous dis que ça."

Vous admettez avec moi que ce serait déflorer positivement de tels propos que d'essayer de les commenter. Il faut se borner à les admirer, à s'en enorgueillir et même à s'en émouvoir. Quand une jeunesse ardente passe par le creuset de la plus formidable expérience qui soit et en sort capable de parler et d'agir de pareille façon, on peut anticiper de grands jours pour elle et pour notre cher Canada. C'est pourquoi je salue dans ces jeunes vétérans d'aujourd'hui nos hommes de demain, ceux-là sur lesquels la patrie s'appuiera en toute confiance pour cheminer dans les sentiers ardu du progrès et de la prospérité.

Aimé PLAMONDON,

correspondant du Samedi et  
de La Revue Populaire à Québec.

JOHN LOGIE BAIRD

# L'INVENTEUR DE LA TÉLÉVISION

Par HUBERT E. BIRD

(Exclusif au "SAMEDI")

**Q**UE N'A-T-IL PAS ENTREPRIS cet homme à l'esprit universel! Il a inventé un chauffe-pied et de nouveaux types de savon et de crème de chaussure; il a manufacturé de la confiture à l'île de la Trinité. Mais tout cela n'était, à ses yeux, que de la petite bière: l'idée de la télévision le hantait. Revenant en Angleterre il s'installa dans une mansarde à Hastings où il se mit à travailler à l'invention de la télévision pratique. L'appareil au moyen duquel il s'attaqua à ce problème formidable parut tout d'abord ridicule dans son improvisation rudimentaire, mais s'il n'avait pas d'argent, il avait du courage et la foi en son succès. Quittant enfin Hastings, il vint habiter dans une mesure du quartier de Soho, à Londres, où il occupa deux pitoyables chambres sous le toit. Dans l'une de ces chambres, il installa son appareil transmetteur, dans l'autre son récepteur. Et ce fut alors que se produisit le premier miracle: il vit, dans la seconde pièce, l'image de "Bill", marionnette de ventriloque, que lui transmettait la première pièce. C'était bien de la télévision. Tout comme Archimède l'avait fait de son bain, Baird se précipita hors de sa chambre, pour se procurer un sujet vivant qu'il pût transmettre; il voulait voir vivre son image.

Il tomba sur un jeune garçon de bureau et le poussa jusqu'à chez lui. Epouvanté par les lumières crues du projecteur, le jeune garçon tourna les talons et s'enfuit. Baird se lança à ses trousses, le rattrapa

et, lui glissant dans la main une pièce d'argent, le rassura sur ses bonnes intentions, parvenant ainsi à le faire revenir sur ses pas. Ainsi, la chance voulut que William Taynton fût la première personne vivante qui fût télévisée.

Aujourd'hui, on peut voir au musée de Londres "Victoria and Albert", cet appareil rudimentaire sur lequel Baird obtint ses premiers résultats positifs. Au cours de ses expériences sur la télévision, Baird conçut une idée nouvelle: le noctovisme ou télévision par rayon infra-rouge, c'est-à-dire, un dispositif au moyen duquel on peut téléviser dans l'obscurité la plus complète. Le principe de cette nouvelle invention de Baird est inhérent à ses premières. Pouvoir observer les images des gens et des endroits dans l'obscurité et sans que les personnes observées s'en rendent compte constitue, à n'en point douter, un avantage important, du point de vue militaire. Baird se mit à l'œuvre et dans la soirée du 8 avril 1921, sa première grande expérience sur le noctovisme causa une grande surprise dans les foules animées du West West londonien. Les gens virent soudain partir du toit d'un bâtiment de Trafalgar Square une lueur rouge qui se projetait dans le ciel. Les voitures des pompiers se précipitèrent sur les lieux et ne furent empêchés que juste à temps, d'abîmer de leur eau le téléviseur de Baird et son projecteur infra-rouge. L'expérience avait réussi. Baird reçut sur son écran

l'image de la colonne de Nelson sur laquelle il promenait les rayons de son projecteur.

Un mois plus tard, se servant de deux lignes de téléphone, dont une pour le son et l'autre pour la vision, il put recevoir sur son récepteur de Glasgow, une scène londonienne. Après cela, Baird démontra, avec confiance, télévision et noctovisme, devant la British Association, la plus grande autorité scientifique du monde, laquelle accueillit les deux inventions comme deux nouvelles branches importantes de la science. Baird se mit donc en mesure de les lancer sur le marché commercial. Il constitua la Baird Television Company, au capital de £1,000,000 et commença une série de transmissions nocturnes depuis Londres jusqu'à une station réceptrice de Harrow, à une distance de 12 milles. Une année plus tard (1928), il réussit à transmettre des images à New-York. En 1929, la Baird Company concéda à la B.B.C. des droits de transmissions sur le système Baird, lequel fut immédiatement adopté par la radiodiffusion allemande. Une visite qu'il fit, à cette époque, aux Etats-Unis, permit à Baird de se rendre compte à quel point il était en avance sur les expérimentateurs américains.

Le noctovisme de Baird a joué un grand rôle pendant la guerre de 1939. Plusieurs inventions alliées se sont basées sur les premières inventions de ce pauvre garçon écossais qui a grandi dans la poursuite d'une idée qui semblait d'avance condamnée à l'insuccès.

La télévision est, une fois de plus, à l'ordre du jour, après la période de la guerre de 1939, pendant laquelle il avait fallu en suspendre le service. C'est donc avec un intérêt accru qu'on lira ci-dessus l'article consacré à John Logie Baird considéré comme l'inventeur de cette merveille. Nous voyons ici M. BAIRD dans son laboratoire examinant son appareil de télévision stéréoscopique en couleurs attendu partout avec tant d'anxiété.



# Quand les poissons attendent la cigogne

Par GERMAINE BERNIER

Chargée de cours de Biologie à l'Université de Montréal, Institut de Biologie.

POUR VOUS, CHERS LECTEURS, j'ai choisi dans l'histoire des poissons, le chapitre intitulé "les soins de la progéniture" parce que j'y trouve bien des faits curieux à vous raconter sur la façon dont certains poissons prennent soin de leurs petits.

La plupart, vous le savez, pondent des œufs. Ces œufs, si infimes qu'ils soient, portent en chacun d'eux une parcelle de vie qui doit assurer la survivance de l'espèce.

Il y a lieu de se demander... comment ces œufs, si fragiles, confiés aux berceaux démesurés de la mer ou des lacs, parviennent à leur destinée. Sont-ils lancés au hasard dans l'immensité mouvante, ballottés par les vagues et dispersés loin de leurs parents ?

En général... non, car bien avant la ponte, les parents, c'est-à-dire le mâle et la femelle accouplés, prévoient pour leurs descendants une certaine sécurité. Les uns se limitent à des soins bien primitifs... d'autres s'affairent longtemps à construire des nids ingénieux et très élaborés. J'en connais aussi qui, leur frai accompli, restent les gardiens vigilants de leurs pontes et accompagnent leurs petits quelque temps après l'éclosion.

Les truites de nos lacs, légères, sauteuses, pleines de ruses envers la mouche et le pêcheur durant la saison d'été, changent d'allures à l'automne; elles perdent l'appétit et n'ont plus qu'un souci: atteindre les ruisseaux discrets, l'eau peu profonde et les graviers fins. C'est là qu'on les retrouve en grand nombre. Parés de neuf, les mâles empressés invitent les belles truites dans un emplacement de leur choix qu'ils savent défendre contre les intrus. Les femelles attirées, s'occupent dès lors à creuser des sortes d'alvéoles dans le gravier par des frottements successifs de leur corps, ce qui accélère en même temps l'expulsion des œufs. Le père et la mère se tiennent bien près l'un de l'autre à ce moment-là et les œufs, aussitôt fécondés, roulent à travers les menus galets du fond du ruisseau... Et c'est tout!... Désormais indifférents l'un à l'autre, ces parents unis pour un jour, ne tardent pas à se réparer, abandonnant leur progéniture aux ondes berceuses jusqu'au printemps suivant.

Les Dards et bien d'autres poissons du même milieu se comportent avec la même indifférence... même les Cyprins qui, après avoir amoncelé des piles de cailloux pour encercler leurs pouponnières, laissent leurs petits exposés aux intempéries et à la voracité des animaux prédateurs.

Chez les Crapets de nos eaux, le mâle se révèle plus galant et plus paternel. Ils déblaie, seul, une sorte de cuvette en enlevant tous les débris et cailloux jusqu'au sable fin. Lorsque les œufs fécondés sont bien agglutinés au fond, il en devient le gardien vigilant jusqu'à leur éclosion.

Les alcôves nuptiales sont préparées avec plus ou moins d'apparat selon les espèces. Les carpes les préfèrent dissimulées par des draperies de plantes aquatiques dans des anses attidées par les rayons du soleil printanier. Si l'endroit choisi est déjà occupé par des frayères d'achigans et de perches, rien ne les arrête, elles délogent les premiers locataires, bouleversent tout et y déposent leurs propres œufs.

L'Amia, surnommée le Poisson-castor, se contente d'un lit marécageux, y dresse un nid rustique, sans beauté, maçonné en auge circulaire donnant accès à l'eau libre par un étroit passage ombragé. Le mâle reste à l'affût et attaque avec courage tout ennemi qui approche. L'Ombre de vase qui a vécu des jours entiers sur les fonds boueux des mares ou des fossés, croit mieux faire en se transportant en eau claire pour frayer; tandis que la Barbotte, souvent prise au dépourvu, dépose ses œufs où elle se trouve: dans des creux de roche, entre les troncs submergés ou... dans des vieilles chaudières toutes rouillées.

D'autres petits plus favorisés de la nature voient le jour dans des berceaux de nacre. Avez-vous déjà trouvé des coquilles que vous croyiez vivantes jusqu'au moment où vous les avez retournées pour apercevoir au fond des centaines de petits œufs suspendus côte à côte. Ces œufs ne sont pas toujours ceux des Mollusques car les Gobies de nos rivages savent aussi exploiter ces jolis abris. Le mâle se gisse sous une coquille St-Jacques ou une autre... balaie bien la place avec sa queue, soulève un nuage de sable qui recouvre tout le dôme. Quand la logette est bien aménagée, il part en quête d'une compagne, l'invite à le suivre et la presse de pondre les petites perles hyalines qui s'éveilleront

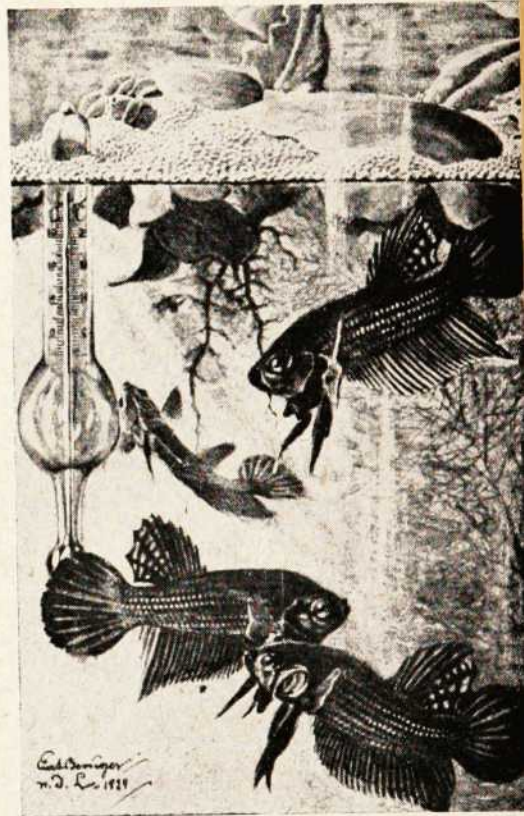
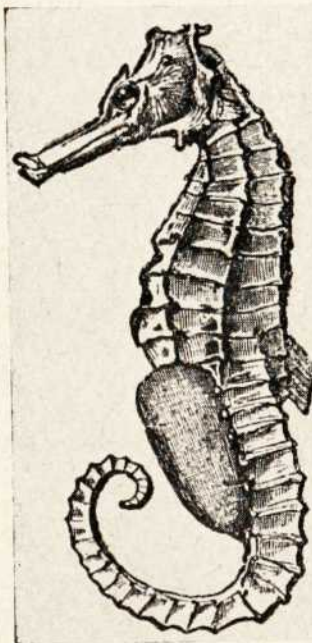
à la vie dans une corbeille miroitante de toutes les teintes de l'aurore.

Plus merveilleux encore sont les nids construits de toutes pièces par certains poissons: nids de feuilles et de brindilles, nids de plantes aquatiques ornés de gravier et de coquilles, nids roulés en boules ou tissés en couronne, huttes pétries de terre ou radeaux d'écume; toutes ces structures font l'admiration de l'observateur... au point que je ne résiste pas à la tentation de vous décrire le petit épinoche-architecte, sur son chantier.

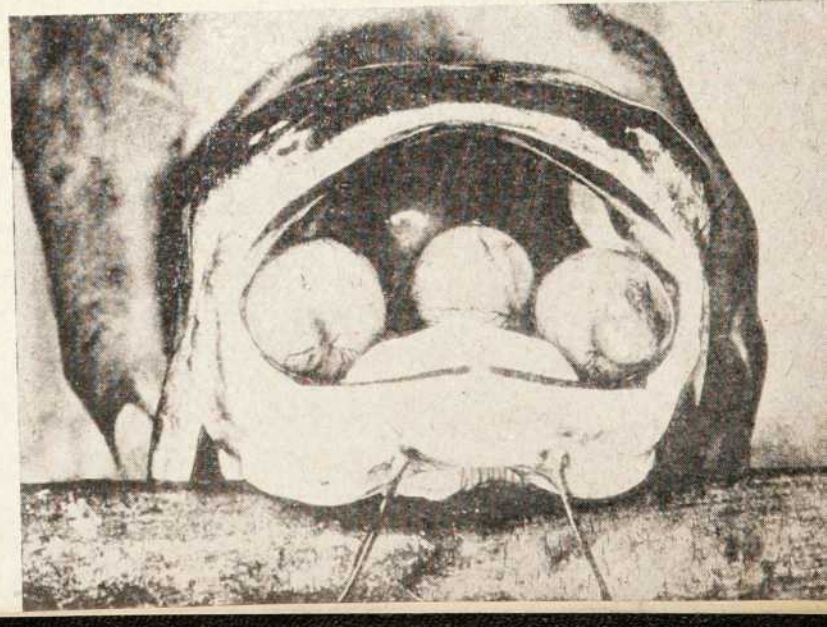
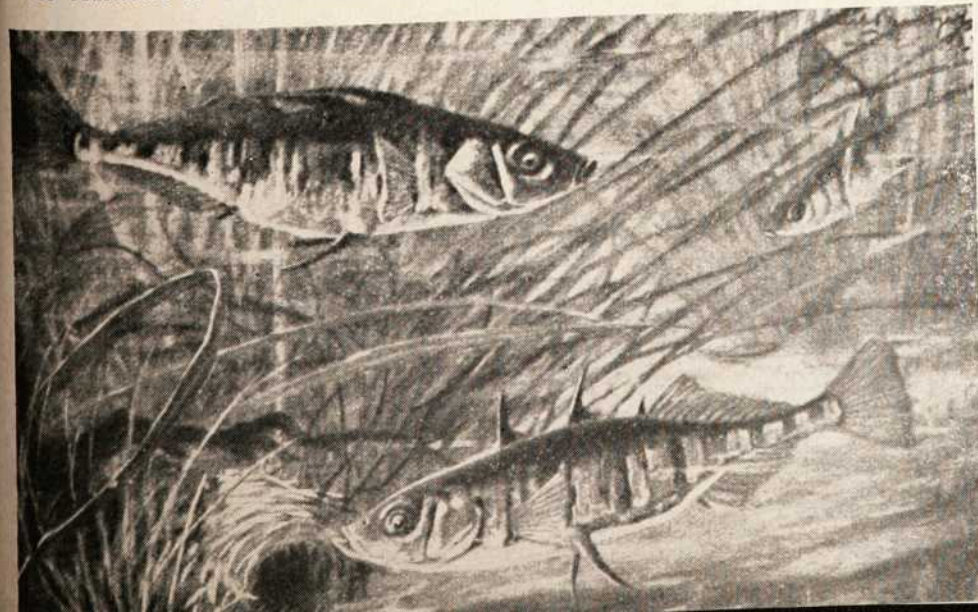
La construction du nid est ici uniquement l'affaire du mâle qui s'en fait un devoir même avant de courtiser celle qui l'habitera. Le site est choisi ordinairement parmi les herbes hautes où l'eau filtre bien régulièrement, sans toutefois dévaler en vitesse. L'épinoche réunit sur les lieux des racines, des tiges ou autres débris végétaux qu'il cimente à l'aide de filaments muqueux sécrétés par ses propres viscères. Si vous le voyiez s'agiter autour de son futur logis. Il le sonde à plusieurs reprises en se dardant dessus. Puis, son museau plonge dans le sable du fond, il en remonte une charge qu'il déverse sur les fondations; vite, il mêle le tout avec un mucus collant comme s'il s'agissait de mortier pour tenir en place des briques d'argile.

Il s'excite au travail, le petit père; ses tours, ses passades ne se comptent plus... [Lire la suite page 26]

Ci-contre, à droite, nid d'écume des poissons d'ornement appelés Bettas, tout indiqués pour un très bel aquarium domestique.

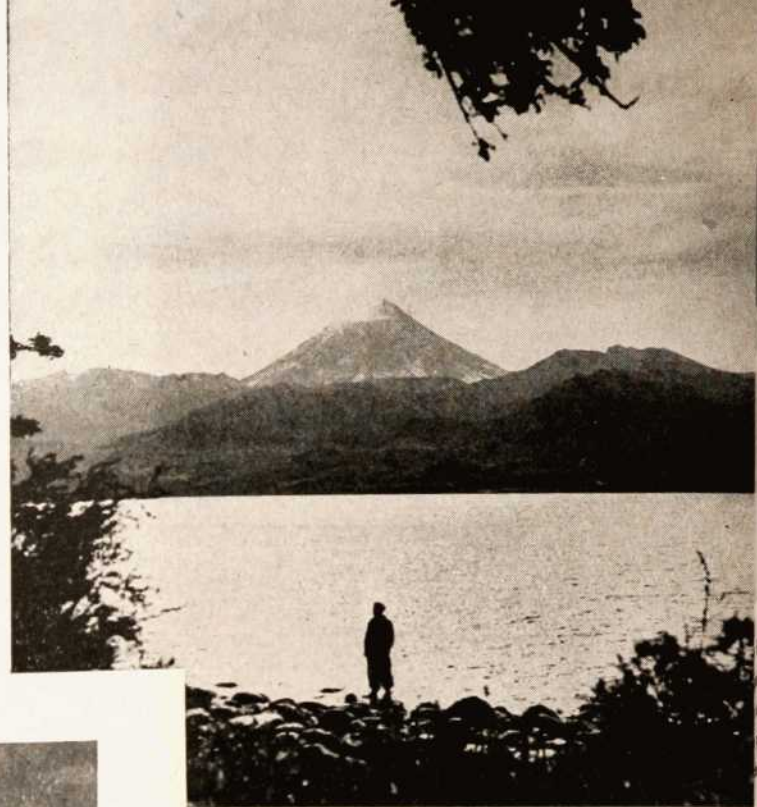


Au centre, l'hippocampe ou cheval-marin. Notez la poche incubatrice du mâle. — Ci-dessous, à droite, aspect frontal d'un poisson-chat mâle couvant ses œufs dans la bouche. — A gauche, nid d'épinoche, dit épinoche-architecte qui se fait un devoir de construire le nid avant de courtiser celle qui l'habitera. Dessins de l'auteur.



REGARDS SUR NOTRE HEMISPHERE

# La Suisse ou le Japon? non, l'Argentine!



D'une façon générale, on sait que l'Argentine est le pays par excellence pour l'élevage du bœuf et la culture du blé. Toutefois, on ignore trop souvent que cette république sud-américaine n'est pas moins célèbre pour la majesté de ces paysages qui en fait un véritable paradis des touristes.

Photos du Gouvernement de l'Argentine.



L'ARGENTINE tend chaque jour davantage à devenir une puissance économique de premier plan et jouer ainsi un rôle important dans les relations de commerce international.

On sait la richesse de son sol, ses ressources naturelles et la beauté de son climat si propre à la culture ainsi qu'à l'exploitation des forêts.

Jusqu'à présent, l'évolution de l'Argentine a été retardée par des crises politiques intérieures et extérieures. Les maux ordinaires qui découlent de cette situation instable ont sévi et, au premier rang, le marché noir et la menace de l'inflation.

Une loi, qui vient d'être votée par le Congrès Argentin, permet au président Juan Peron de régler la production, la distribution, la consommation et le prix des marchandises et des services d'utilité publique. Cette loi, dont on comprend l'importance capitale, restera en vigueur tout le temps du terme présidentiel, soit jusqu'en 1952. Non seulement le Gouvernement fédéral aura en mains les pouvoirs nécessaires à l'application de cette loi, mais les provinces disposeront aussi de pouvoirs discrétionnaires leur permettant de veiller à la stricte observance des nouveaux règlements.

Ces mesures sévères, et qui sans doute s'imposent ne doivent pas nous faire perdre de vue d'autres aspects plus riants et plus accueillants de l'Argentine. Comme tous ceux qui sont nés dans un pays de neige et qui redoutent ses longs hivers, nous rêvons parfois à ces contrées de l'Amérique du Sud où la végétation est abondante et colorée. Comme ce serait agréable pensons-nous, de secouer la neige qui se colle aux semelles de nos couvre-chaussures, de ranger nos vêtements d'hiver et d'entreprendre un merveilleux voyage au pays des fleurs et du soleil!

On s'embarquerait à New-York, en route pour Buenos-Aires. Là, un bateau aux proportions plus modestes, que celui sur lequel nous avons affronté l'océan, nous conduirait à Puerto Iguazu, par exemple, qui marque l'entrée du Parc National du même nom. C'est là que se trouvent les fameuses Cataractes ou cataractes dont la plus célèbre est la Gorge du Diable.

Les Parcs Nationaux Lanin et Los Alerces sont parmi les plus sauvages de l'Argentine. Dans celui de Lanin abondent les forêts de conifères nommés araucaries. Parmi les beautés naturelles de cette région citons le volcan Lanin qui domine de son altitude toute l'étendue du parc. Dans celui de Los Alerces ce qui veut dire les mélèzes, les arbres de ce nom dominant. On remarque aussi l'enchaînement de sentiers qui peuvent tous être parcourus sans qu'il soit nécessaire de quitter son embarcation.

Les Thermes de Copahue, au nord du Parc Lanin attirent nombre de voyageurs à cause des propriétés curatives de leurs eaux.

Ce qui, hier encore, eût passé pour une aventure à l'Vasco de Gamma, est en passe de devenir une excursion de vacances, sinon de fin de semaine. Eh oui quarante heures d'avion suffiront pour nous transporter à Buenos-Aires, capitale d'un pays riche en industrie et en beauté agreste, comme l'attestent les scènes que nous reproduisons dans cette page. Sur la photo ci-haut, à droite, le volcan Lanin qui domine de son altitude toute l'étendue d'un parc national d'une beauté vraiment extraordinaire. C'est agréable, n'est-ce pas?



Pas d'erreur, c'est bien ici Boscoville ! La grande porte prend même un air de majesté en vous y invitant. C'est un camp magnifique, un peu en haut de Joliette sur les bords du lac des Français. Là, sous la direction des RR. PP. Sainte-Croix, des petits bonshommes de partout qui doivent faire de bons citoyens viennent y chercher la rééducation en même temps que le grand air dans ce vaste camp.



REEDUCATION ET GRAND AIR

# BOSCOVILLE!

Par ARTHUR PRÉVOST

LA FIGURE plus que radieuse d'une maman qui sourit de tout son être en voyant que "son p'tit a bien tourné"; voilà ce qui, avec bien d'autres choses, m'est resté profondément gravé dans l'esprit au retour d'une visite malheureusement trop courte à Boscoville, camp de vacances organisé et maintenu par les RR. PP. Ste-Croix, afin de permettre aux jeunes qui n'ont pas été favorisés, de reprendre la bonne route en souriant. A voir ces figures intelligentes, ces yeux qui parlent, on est porté à croire que ceux qui ne passent pas par Boscoville ou autres camps semblables, peuvent avoir manqué un bon point de départ dans la vie.

— De quelle école venez-vous tous? Comment procède-t-on pour vous classer? Etes-vous tous des premiers de classe? Boscoville est sans doute une récompense pour votre bonne conduite? demandais-je à quelques-uns de ces jeunes.

L'un d'eux m'a répondu:

— On vient de la cour juvénile: ici on cherche à faire du monde avec nous autres!

En voyant ces jeunes, plusieurs se prennent à regretter de n'avoir pas dérogé quelque peu, afin d'avoir pu profiter de la formation que reçoivent les citoyens miniatures de Boscoville: volonté, initiative, caractère, esprit inventif, responsabilité, débrouillardise et rapidité d'action avec joie, bonheur et satisfaction. La devise de Boscoville n'est-elle pas: "Pur, joyeux, généreux."

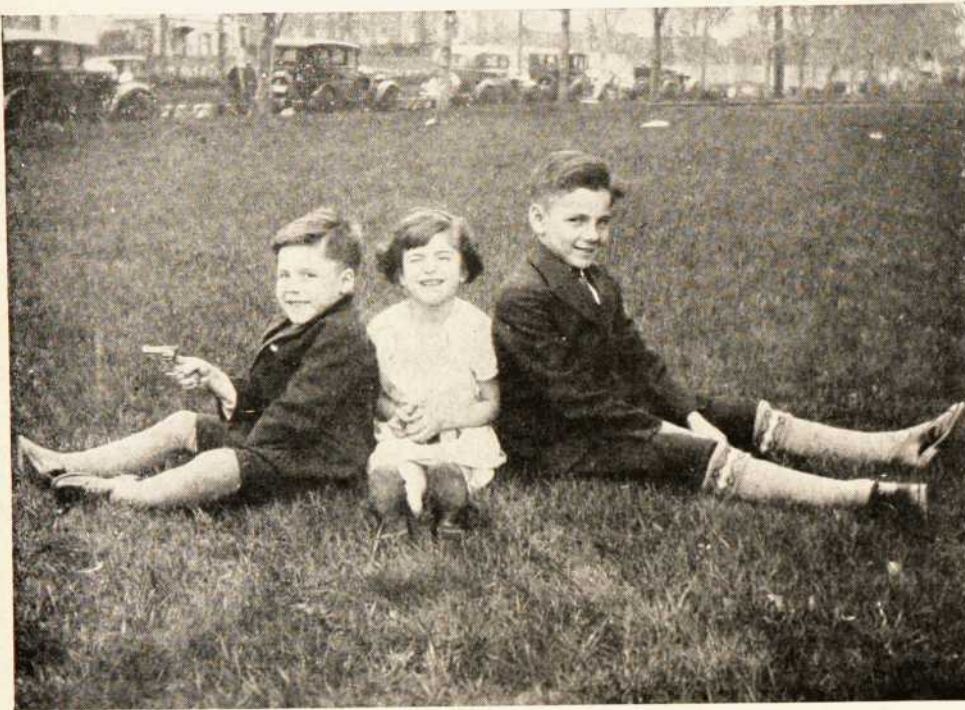
A Boscoville, en haut de Joliette, au lac des Français, 81 jeunes vivent la vie. Ils n'existent pas, mais ils vivent. Ils s'administrent eux-mêmes, ont leur maire, leurs échevins, leur premier ministre et son cabinet ainsi que leur chef de police. Plusieurs conseillers municipaux auraient peut-être même intérêt à étudier leur parfaite discipline, leur sens éveillé de responsabilité. [Lire la suite page 27]

Photo du haut, à droite, un nouvel arrivant tout fier de prendre une route nouvelle, s'entretient avec le Père surveillant qui le reçoit avec bienveillance. Ci-dessous, un aspect de Boscoville alors que sa population se livre au jeu. On y pratique tous les sports et on dit que le "ministre des loisirs" a beaucoup à faire.



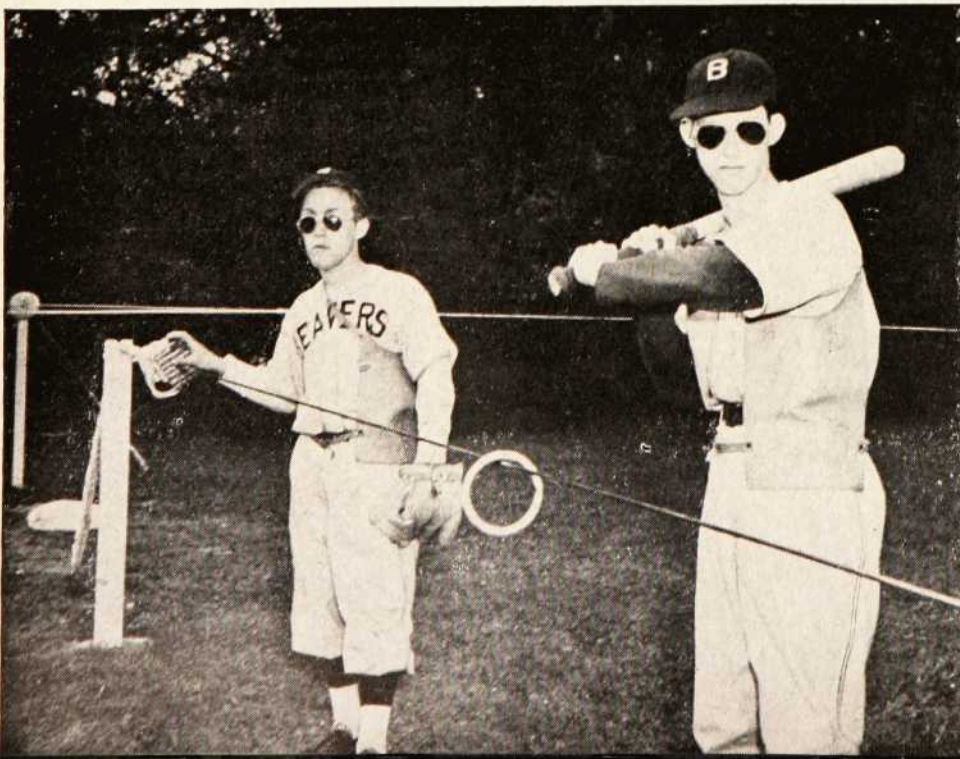
Ci-dessus, vue d'ensemble montrant la chapelle de Boscoville, don de la Chambre de Commerce des Jeunes. A gauche, un totem. A gauche et à droite de la chapelle, de même qu'à l'extrême droite, trois dortoirs. — Ci-dessous, on fait la vaisselle après le repas. A table, c'est le chef de table qui fait le service.





A la prise de cette photo, il y a 14 ans, qui aurait prédit que le jeune boxeur canadien-français ROLAND PRAIRIE (à gauche), récemment décédé à la suite d'une hémorragie cérébrale causée par la violence de coups de poing reçus à la tête au cours de combats acharnés, serait, à 21 ans, une victime de la boxe qui tue, une véritable faucheuse qui sème la désolation sur son passage, comme un fléau?... Certes, pas sa gentille sœur PAULINE, 6 ans, au centre et son frère aîné LEON, 11 ans, ni sa bonne maman qui, à maintes occasions, lui tint à peu près ce langage: "Mon cher Roland, abandonne donc ce métier qui te donne tant de misères. Seul, un boxeur de premier ordre a des chances de réussite. Vraiment, tu ne dois pas courir le risque d'être un de ces quelques hommes. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, quoiqu'en disent les gérants de boxeurs, qui n'ont que l'argent en tête. D'ailleurs, tous ceux qui n'arrivent pas aux sommets de l'échelle sont destinés à trainer un boulet à leurs pieds. On ne prend pas de coups de poing dans la figure, à la tête, sans payer chèrement pour cela!"... Comme Mme Prairie, aujourd'hui Mme Guénette, avait raison! Ironie du sort, avant son départ pour Québec, le jeune Roland avait promis à sa maman qu'il livrerait, ce soir-là, le dernier combat de sa vie! Le destin a sa manière de voir, à lui seul!

Et voici les aveugles qui peuvent jouer au baseball. Et ces sportifs aux yeux clos parlent de compétitions! Le rédacteur sportif est habitué à recevoir des documents plus ou moins sensationnels, à prendre connaissance des nouvelles les plus inattendues. Il est, en quelque sorte, vacciné professionnellement contre la stupéfaction. Les manchots, les mutilés des membres inférieurs réussissent, à force de courage et de belle humeur, de résignation aussi, à adoucir leur destinée, par la pratique de sports appropriés. Le sport, grand consolateur!... Saviez-vous qu'à Los Angeles un groupe d'aveugles jouaient au baseball? Pourtant, comment ne réagirait-on pas instinctivement devant ce fait imprévu? Sous l'inspiration de Bob Anderson, l'inventeur de ce jeu, lui-même aveugle, 75 jeunes gens, privés de la vue, dont le sens de l'orientation est extraordinairement développé, s'amuse à qui mieux mieux, presque tous les jours de beau temps. Les quatre buts sont reliés entre eux au moyen de cables métalliques. Le lanceur tire un anneau, au lieu d'une balle, au frappeur. Si ce dernier l'attrape, il court au premier but. Le joueur d'intérieur, alors, tente d'intercepter l'anneau et de toucher le coureur avant qu'il puisse atteindre le coussin initial. De fait, on obtint des résultats tellement remarquables qu'on envisagea des joutes de ligues. Réussir à coordonner leurs efforts de cette manière, voilà un merveilleux et rare spectacle pour ceux qui ont la bonne fortune de bien voir!



# DANS LE

## LA BOXE QUI TUE

Depuis quelques mois, les journaux américains nous ont appris qu'au cours de combats de boxe plus d'une douzaine de jeunes boxeurs ont été tués de coups de poing au cœur ou à la tête. D'autres quotidiens de l'Oncle Sam nous ont rapporté que les médecins faisaient l'impossible même pour sauver les yeux de tels ou tels pugilistes, tous relativement jeunes. Vous savez en quelles circonstances est mort notre habile petit boxeur Roland Prairie, 411 est, rue Sherbrooke.

Evidemment, on peut arguer que tout métier a ses risques, que doit connaître celui qui l'embrasse. Chacun devrait savoir que ces risques sont infiniment plus grands quand on fait profession de recevoir des coups de poing que lorsqu'on choisit une occupation plus calme de promoteur ou de chroniqueur, par exemple. Cependant, il se fait que des jeunes espoirs ne sont pas aussi renseignés qu'il devrait l'être, de toute nécessité. Savent-ils que deux des suites les plus fréquentes des combats auxquels ils se préparent, en dehors de cas de mort comme on en a déjà enregistré quelques-uns, sont la cécité pour le reste de leurs jours ou les troubles mentaux? S'ils le savaient, peut-être hésiteraient-ils à se lancer dans une carrière comme celle-là, malgré l'appât des bourses...

Ce ne peut être impunément, en effet, que les boxeurs encaissent des heurts de cette violence dans la région du cœur, de l'estomac ou de la tête.

De savants médecins déclarent qu'ils ont, maintes fois, chez les boxeurs, enregistrés des troubles psychiques se rapprochant de la démence. L'examen neurologique montre très fréquemment des troubles de la coordination et des désordres de la parole.

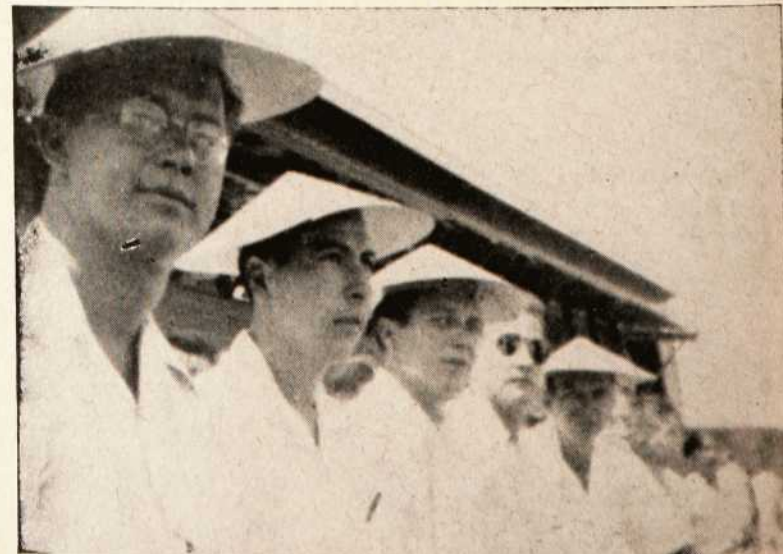
La boxe, commercialisée comme elle l'est par un troupeau de gangsters, n'a rien de beau et fait partie de ces jeux sanglants qui, à notre avis de retardataire sans doute, ont une influence des plus fâcheuses sur les spectateurs. Il suffit, d'ailleurs, de les voir et de les entendre, au cours des combats, pour être fixé sur ce point particulier très important.

## OU VONT-ILS ?

Comment s'étonner des dégâts causés par ce sport dont l'objet essentiel est de mettre l'adversaire hors de combat, de le démolir par des coups furieux sur la poitrine, la face, le crâne?

Comment s'étonner que ces coups terribles aient les plus funestes effets sur les organes qui les encaissent, en particulier sur le plus noble de tous, le cerveau? Où vont-ils ces boxeurs fous, qui ne se rendent pas compte, dans leur élan sauvage, de ce qu'ils sont littéralement sur la route menant droit à l'asile?

Lors de l'un de ses voyages à Baltimore, notre dévoué confrère Camil Des Roches, de la rédaction sportive du "Canada", a croqué sur le vif un bon nombre de spectateurs, assistant à une joute Montréal-Baltimore, au magnifique stade des Orioles qui n'est pas recouvert d'une toiture. Donc, en plein soleil, ces piqués du baseball trouvent la journée chaude. Toutefois, des marchands sont venus à leur secours. Moyennant la modique somme de deux dirons et demi, ils se couvrent la tête d'un chapeau chinois, qui empêche les ardents rayons du soleil du Maryland de brûler leur cuir chevelu.



# MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

Ils sont devenus quelque peu célèbres. Ils sont montés, ils ont cogné, vaincu, puis, inéluctablement, ils se sont effondrés, pauvres brutes à l'âme vide, visages martelés où tournent parfois des yeux aveugles, regards creux cherchant encore le regard ténébreux de leur petite gloriole.

Et les gérants de boxeurs! Oui, parlons-en de ces profiteurs sans vergogne! Leur impérialisme n'a d'égale que leur vanité et leur soif du gain. Peu importe que leurs jeunes gens, de beaux athlètes, soient infailliblement voués à une rapide déchéance physique, à la folie, à la mort même, pourvu qu'ils puissent avoir leurs noms et leurs photos dans les journaux pour encaisser le plus d'argent possible. Ils ignorent presque tout de la boxe, ne l'ayant pour la plupart jamais pratiquée. Ils ne savent même pas qu'il est véritablement insensé de prendre des coups de poing dans la figure. Ne serait-ce pas le devoir des gérants consciencieux que d'empêcher de pareilles tendances, que de s'opposer à de semblables méthodes?

Oui, la boxe menace la jeunesse à l'égal d'une épidémie. Elle présente des dangers contre lesquels nos gouvernements devraient réagir avec énergie.

Le corps humain est une merveille anatomique, où la tête est le musée des organes les plus prodigieux, ceux des sens: l'œil, l'oreille, le cerveau. Le cerveau est si précieux que le Bon Dieu l'a protégé soigneusement par une boîte crânienne résistante, destinée à lui éviter les chocs accidentels. Tous ces trésors ne sont pas faits pour être exposés à des coups violents et répétés à plaisir.

La boxe est une véritable science qui nécessite de longues années d'études progressives et intelligemment dirigées. Il faut cinq ans environ pour faire un boxeur digne de ce nom, de même que, pour devenir un bon violoniste, un ouvrier d'art, un virtuose en quoi que ce soit.

Comment un élève peut-il progresser dans une étude qui nécessite intelligence et assiduité, alors qu'il prend chaque jour des coups qui l'assomment, l'abrutissent, nuisent à la santé et, bien souvent, reçoivent des blessures qui le mettent des mois durant hors d'état de continuer à se perfectionner?

**ROMEO MORIN**, 38 ans depuis le 14 août dernier, 5045, rue Esplanade, est l'infatigable cyclo-touriste qui, après avoir parcouru plus de 91,000 milles de trajet dans le Québec, (dans tous ses coins), l'Ontario et les États-Unis, après avoir été le premier cycliste à se rendre de Montréal à Baie Comeau, par monts et par vaux, veut entreprendre une randonnée transcontinentale de près de 4,500 milles, le printemps prochain. Morin mange beaucoup de légumes, de céréales et de fruits. C'est peut-être là le secret de son endurance et de son cran sans égale sur une bécane.

Ceux qui, dans de pareilles conditions, parviennent à devenir des champions, sont des hommes exceptionnels, des privilégiés.

Combien, d'autre part, s'en trouve-t-il, d'également vigoureux, courageux et énergiques, non moins doués pour arriver à briller au tout premier rang du pugilisme, qui ont abandonné la boxe après quelques combats meurtriers et décourageants?

S'ils avaient été sagement menés, si leur gérant ou leur professeur leur avait évité, à leurs débuts, le handicap de punitions inutiles, en d'autres termes s'ils avaient pu apprendre la boxe sans recevoir de coups de poing, peut-être seraient-ils devenus des champions, sans être à la merci d'une troupe de gangsters avides qui dépouillent les bourses des boxeurs.

## CHOSSES ET AUTRES

■ De mai à octobre, Frank "King" Clancy, le meilleur arbitre de la N.H.L., s'occupe de construction, à Ottawa, à l'emploi de deux de ses oncles, qui voudraient que le "King" remisât son sifflet pour vaquer à ses occupations, même en hiver. A notre avis, en autant que ses jambes lui permettront, Clancy jouera du sifflet sur les patinoires du hockey majeur... Profitons-en pour déclarer que le chevalier du sifflet croit que Elmer Lach, du Canadien, est le meilleur joueur du hockey professionnel. A ce sujet, les avis sont partagés entre Maurice Richard, Elmer Lach, Phil Watson, Gay Stewart, et une couple d'autres étoiles du genre.

■ On le sait, les Américains sont vraiment des maîtres dans l'art de préparer des athlètes. Et, aussi, dans l'art de les conserver en leur offrant le maximum de confort, en toute occasion. Une compagnie de chemin de fer du Sud a, de nouveau, créé des wagons spéciaux pour équipes sportives en déplacement, comprenant: salle d'entraînement avec engins de gymnastique, salle de douches, chaudes et froides, et salle de massage. Il est vrai qu'aux États-Unis il n'est pas rare de rester plusieurs jours en wagon!

■ M. Lucippe Hivon, gérant d'affaires de l'équipe de baseball Amos, de la ligue minière composée des clubs Marlart, Sullivan, Valdor et Amos, nous apprend que la direction a engagé, il y a quelques semaines, un jeune lanceur de Toronto, du nom de McVitte. Ce jeune artiller, à l'emploi de la mine Kiska située au nord d'Amos, a remplacé le lanceur Vincent Provencher, qui s'était distingué, l'an dernier, dans la Ligue Provinciale. Le jeune McVitte promet beaucoup, d'après les connaissances de cette région de notre province. Il lance à volonté des balles rapides, basses, à la hauteur des genoux. C'est l'essentiel, dans l'art de lancer.

A droite: L'une des punitions attribuées aux jockeys qui n'arrivent pas en tête du peloton, sur une piste boueuse, est de se voir remplis de boue, comme nous le démontrent ces trois jeunes jockeys, **ERIC GUERIN**, **BILL MORRISSEY** et **JIMMY ONORATO**, après la pesée traditionnelle... "Oh! comme j'aimerais être à leur place!" s'écria l'un de nos jeunes confrères, Bert Soulière, du "Canada", lorsque nous lui fîmes voir cette photo. Incidemment, nous vous dirons que Bert, né le 12 avril 1924, avait l'intention de devenir jockey. Durant les vacances de l'été de 1941, Bert était à l'entraînement à la piste de Blue Bonnets. Après huit jours de pratique, il fit une chute, montant le pur-sang Zevwee. Il se blessa grièvement au-dessus de l'œil droit. Quelques jours plus tard, Soulière reçut une balle au-dessus de l'œil droit, au cours d'une pratique de baseball. En moins d'une semaine, le petit gars de la rue Fullum était aveugle et ses chances de gagner sa vie à monter des coursiers étaient enfouies dans le tiroir aux oubliettes!



Mme JACKIE ROBINSON, épouse de l'habile second but des Royaux de Montréal, boit une liqueur douce à la santé de son célèbre époux. Photo prise par Camil Des Roches.



Les partisans montréalais de tous les sports reconnaîtront, sans doute, ces trois fidèles serviteurs du Forum et du Stadium. Ce sont de gauche à droite: **JACK DALGLEISH**, chef des placiers du Forum, **ADRIEN GUERNON**, percepteur des billets au Forum et au Stadium, et **PAUL "LEFTY" DUMOULIN**, ancien lanceur de nos clubs semi-pro., et chef des placiers du Stadium et assistant de Dalglish, au Forum.



## LA CONSTRUCTION DES BATEAUX

# UN VIEUX ET BEAU MÉTIER

LA CONSTRUCTION DES BATEAUX de toutes tailles constitue l'une des industries les plus anciennes et les plus importantes des habitants des villes côtières.

Certains chantiers maritimes absorbent de la sorte plusieurs centaines de milliers de travailleurs. Mais il existe également des familles entières d'ouvriers maritimes spécialisés qui travaillent dans de petits chantiers établis dans les ports de moindre importance et même de simples villages de pêche. Ces artisans se spécialisent dans la construction d'un grand nombre de bateaux de types plus réduits, qui jouent un rôle essentiel dans le commerce maritime de toutes les nations du monde.

Pendant la guerre de 1939, les constructeurs des petits vaisseaux répondirent à l'appel urgent de leurs diverses patries. Quelques-uns des



Pendant la guerre, les constructeurs de petits vaisseaux répondirent à l'appel urgent de leurs diverses patries. Quelques-uns des chantiers de moindre importance se virent une fois de plus transformés en lieux bruyants d'activité industrielle bien qu'ordinairement, ils sont de caractère artisanal.

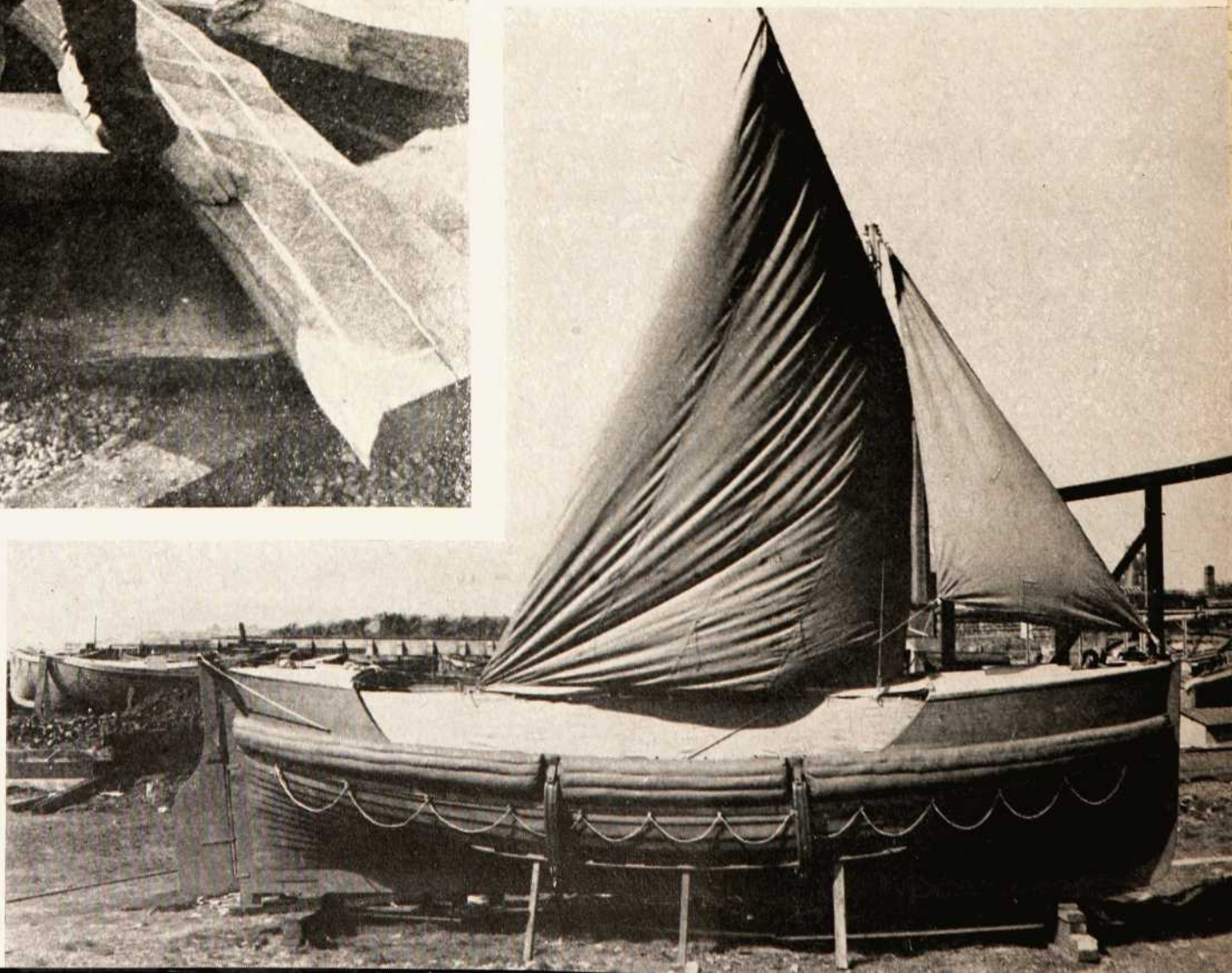


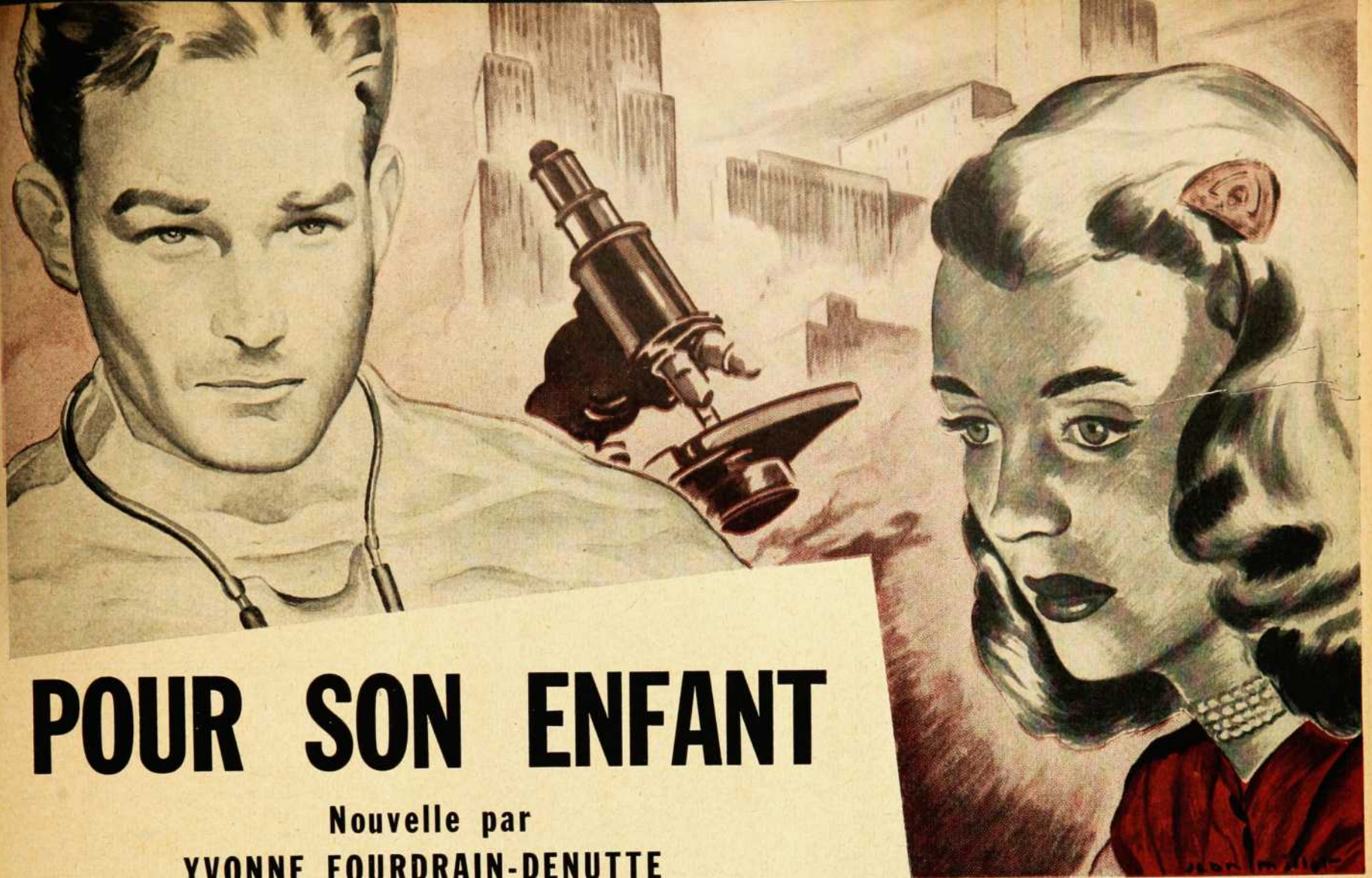
chantiers de moindre importance, qui avaient connu de longues années de crise pendant la période qui avait précédé la guerre européenne, se virent, une fois de plus, transformés en lieux bruyants d'activité industrielle. On construisit alors une remarquable variété de navires et de bateaux qui, soit directement, soit indirectement, jouèrent leur rôle dans la bataille de l'Atlantique et la protection des côtes.

Avant la guerre, certains chantiers maritimes se spécialisaient dans la construction de yachts de course de première classe. Chacun de ces yachts était un chef-d'œuvre en son genre, une expression de la grande tradition de l'artisanat.

Mais la grande expérience, acquise pendant les années de guerre, a placé les constructeurs de vaisseaux dans une position plus forte dans l'exécution des contrats du temps de paix, particulièrement en ce qui concerne la prochaine expansion du commerce international.

Ces artisans modernes travaillent à peu près sur les mêmes lignes que celles suivies par leurs ancêtres, taillant leurs quilles dans des troncs de chêne, veillant à ce que chaque planche de bois employée soit d'abord soigneusement conditionnée. Il y a pourtant une différence capitale à signaler entre les méthodes d'autrefois et celles d'aujourd'hui: jadis, la construction des bateaux représentait un métier paisible, les ouvriers taillaient et modelaient leurs planches à loisir, tandis que de nos jours ils doivent assurer une plus grande production en préparant à l'avance le matériel nécessaire à tous les genres de bateaux.





# POUR SON ENFANT

Nouvelle par  
YVONNE FOURDRAIN-DENUTTE

Dessin de JEAN MILLET

**A**LORS, DOCTEUR, comment le trouvez-vous ? Vous ne répondez pas ? Je veux la vérité !... Il est perdu... Je le vois... Je le sais... Votre silence me le dit !

Et la voix angoissée de la mère gémit une plainte douloureuse qui entra dans le cœur du praticien comme une lame.

Que pouvait-il faire contre l'inévitable ? Il avait tout tenté, et ses ressources humaines se butaient à celles, insondables et infinies de la fatalité.

— Ne m'abandonnez pas ! reprit la femme. Je veux savoir...

Alors, l'homme de la science parla :

— Il vous reste une chance... une chance sur cent de le sauver ! Voulez-vous la tenter ?

— Oui !

— Le professeur Vannard a trouvé un sérum. C'est récent... Les expériences pratiques manquent. Sur des animaux le succès a été concluant. Il doit le tenter bientôt sur des humains... Mais il ne l'a pas fait encore. Votre enfant sert le premier... N'avez-vous pas peur de le lui confier ?... Cet homme est un savant... un de nos plus grands maîtres... J'ai en lui une foi inébranlable... Voilà, madame... Votre enfant est perdu... Je vous offre une chance... une seule !...

Thérèse tremblait de tous ses membres ; ses dents s'entrechoquaient. Elle était livide et son beau visage avait pris une expression d'atroce anxiété.

— Madame... qu'y a-t-il ? J'ai peur... Vous êtes malade ?

— Partez, docteur ! supplia-t-elle. Je vais me remettre toute seule... Mais revenez bientôt... dans une heure. J'aurai réfléchi.

Le vieil homme s'en alla, triste, épaules basses. Cette agonie de mère le torturait aussi...

Pourtant, il ajouta :

— Le temps presse, madame... A tout à l'heure !

C'était bien ce nom qu'avait dit le docteur : Jean Vannard.

Cet homme, ce savant, pouvait tout pour son fils : le faire mourir plus vite ou le rendre à la vie... Mais, vers cet homme-là... oserait-elle aller ? Oserait-elle lui confier l'être qu'elle adorait ? Car il devait la haïr, à présent... Ils s'étaient fiancés... Et ils cro-

yaient, ignorants, que leur amour n'allait jamais périr !

... Pourtant, à une soirée, un ami du savant, présenté à Thérèse, la troubla brusquement.

L'homme l'avait conquise... Alors, elle s'en alla avec le victorieux, laissant l'autre, le savant... le vaincu resta seul pour guérir sa plaie...

Quatre années ont passé depuis... Son fils lui est né. C'est un joli bambin de trois ans, à présent... Et la jeune femme n'a plus que cet unique amour, plus grand que tous les autres celui de son enfant.

... Alors, c'est cet homme qu'elle a trahi, bafoué... cet homme qui la déteste, qui hait ce petit être né de son rival... qui détient dans ses mains le salut de son fils !... Cette abomination est-elle donc possible ?... Fait-elle un mauvais rêve ?... Cette sueur glacée qui coule sur sa peau, est-ce celle d'un cauchemar ?... Est-elle éveillée ?...

Elle divague longtemps... Puis, en proie au délire, elle se jette près du lit où son enfant se plaint... et, la petite main frêle écrasée dans la sienne, elle ne sait plus que dire... comme on psalmodie :

*Mon petit... Mon petit... Mon tout petit enfant...*

Le docteur Jean Vannard est là, debout, devant sa table de travail.

Une femme, à ses pieds, le supplie et pleure... C'est Thérèse...

— Relevez-vous, madame, et parlons... Vous avez devant vous un docteur et "c'est tout". Vous êtes à mes yeux une mère dont le petit se meurt... et "c'est tout" ! Je ferai donc pour vous ce que, pour tout malade, je n'ai cessé de faire, au long de ma carrière. Mais je vous dis tout de suite ceci... Cet essai à tenter, je ne peux pas le faire sur un tout petit enfant. Le vôtre n'a que trois ans. Cela peut réussir ou peut échouer... Pour la première expérience, puisque ma découverte est toute neuve, il m'aurait fallu un être "fait"... un homme... une femme... Si, au bout de cinq heures, le patient résiste... alors, on peut espérer avoir raison du mal...

Eh bien ! docteur, la solution est toute trouvée... N'hésitons pas un instant... Ne perdons pas une seconde... Je suis là... J'offre ma vie... Votre expérience, c'est sur moi que vous la ferez !

Jean Vannard a pâli.

— Non, madame, ce n'est pas possible !

— Si... il le faut ! Voyez ! Je vous supplie... A une quelconque mère, pourriez-vous refuser... Non, n'est-ce pas ? Je suis cette mère-là, qui souffre... qui vous implore... M'entendez-vous ?... Vous devez m'écouter !...

— Soit ! dit-il. Je vous obéirai...

Le sérum, à Thérèse, a été injecté... Cinq longues heures d'angoisse se sont écoulées et ont paru des siècles pour le savant anxieux.

... Alors, sur l'enfant, il tente l'expérience... Maintenant il faut attendre.

Deux vies, dans deux chambres voisines, hésitent au bord du gouffre... Vont-elles, dans le néant, sombrer toutes les deux ?... Vont-elles faire un écart... celui qui les sauvera ?...

Les infirmières, de l'un à l'autre lit, glissent, douces et muettes.

Les docteurs vont et viennent... chuchotent... hochent la tête...

Le savant, l'inventeur, est pâle, mais point fébrile. Il est maître de lui. Il a foi en sa science...

... Le lendemain, au réveil, les grands yeux du bambin s'ouvrent et s'éclairent.

Jean Vannard est là... Il l'examine longuement... Puis il aspire, d'un coup, tout l'air d'alentour... Sa poitrine s'élargit... Il rehausse la tête... Ses yeux sont victorieux... Il a vaincu la mort...

Alors, à ses aides qui l'interrogent du regard, il dit : Sauvé !... Il est sauvé !...

... A présent, penché sur la malade, ses prunelles s'assombrissent.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais elle va très mal, elle...

Pourtant, elle devait résister... bien mieux que le petit...

Il s'approche de plus près... prolonge son examen... ne peut se décider à relever le front...

Enfin, il se soulève... Il est blême... Ses yeux portent une angoisse qui augmente peu à peu... Ses épaules s'affaissent... Ces dix longues minutes dont elles portent le poids les ont vieillies soudain

Cette femme qui lui a confié sa vie... sa jeunesse palpitante... cette femme [Lire la suite page 25]

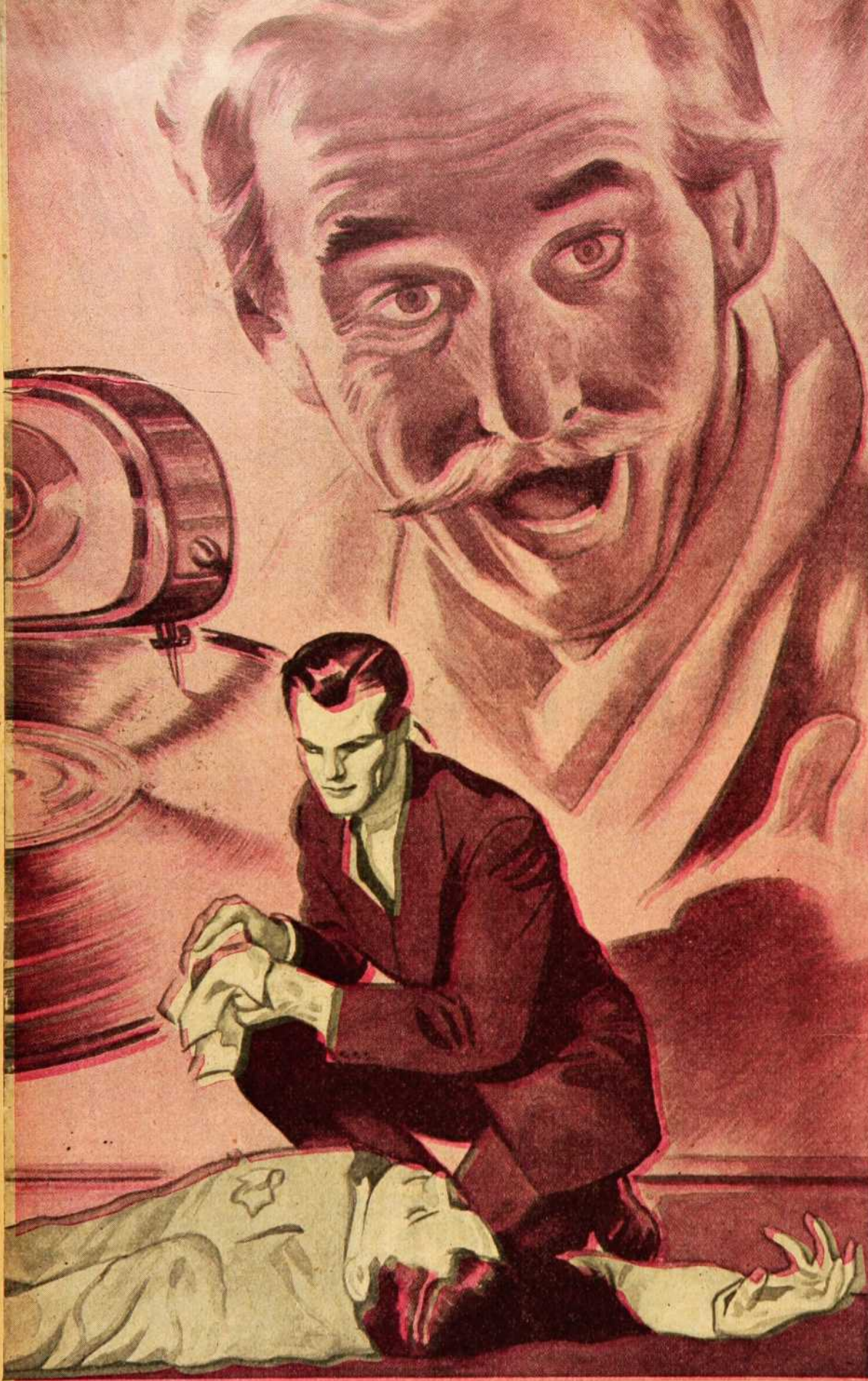
D'un geste rapide, mais avec le plus grand soin, Jean Fréville arracha l'aiguille et l'enferma dans son porte-cigarettes.

Dessin de  
JEAN MILLET

## ROMAN POLICIER

par

## JEAN NORMAND



# L'AIGUILLE DE PHONO

### I — UNE NUIT MOUVEMENTÉE

JEAN FRÉVILLE vint dans la soirée serrer la main de ses camarades à la rédaction du *Grand Événement*, avant de partir en vacances.

— Veinard qui nous quittez pendant que nous allons, comme toujours à pareille époque, essayer de ressusciter le Grand Serpent de Mer, lui dit son camarade Lédard.

— Repos intégral pendant trente jours, et vous ne m'en voudrez pas si je n'envoie point de cartes postales. La cuisine de l'oncle Vissac, la pêche en mer, et mon lit à neuf heures, voilà mon programme.

— On dit ça, rétorqua Lédard sceptique. Et puis si jamais le hasard te mettait sur la piste d'un beau papier, tu serais le premier à courir au téléphone.

— Je ne crains pas ce hasard-là, assura Jean Fréville en serrant les mains qui se tendaient vers lui.

Le lendemain matin, il filait à toute vitesse dans son roadster, en direction de Nice, n'emportant pour tout bagage qu'une valise de cuir. Les voyages, il commençait à en être blasé, lui qui passait les trois quarts de sa vie en paquebot et en chemin de fer, car il assumait au *Grand Événement* les fonctions enviées de reporter globe-trotter. Aussi Jean Fréville avait-il dé-

cidé d'aller se mettre au vert pendant un mois chez l'oncle Vissac.

Celui-ci, frère de sa mère défunte, avait eu dix ans plus tôt une idée magnifique, celle de fonder dans un petit coin désert de la côte méditerranéenne, quelque part entre Toulon et Nice, un hôtel où les amateurs de cuisine provençale et de repos seraient servis à souhait. Un succès éblouissant couronna l'initiative de l'oncle Vissac.

Point de casino, mais l'attraction d'une mer toujours bleue, d'un ciel d'azur et d'un soleil ardent, avec le décor splendide d'un cirque de monts couverts de forêts.

Tout au long de l'année, il y avait une centaine de pensionnaires dans l'hôtel de l'oncle Vissac, ce qui faisait dire à Jean Fréville :

— Mon oncle, il faudra avant peu ajouter une aile à votre construction, et je ne serais pas étonné que l'année prochaine, il ne pousse dans le pays un casino avec baccara, dancing, salles de jeux, bref tout ce qu'il faut pour s'amuser.

— Hélas ! gémissait l'oncle Vissac en levant les bras au ciel, car une telle perspective ne semblait nullement l'enthousiasmer.

Le brave homme regrettait le temps où ne fréquentaient chez lui que les peintres et les amateurs de belle nature. La physionomie de sa clientèle avait bien changé depuis ce temps-là, et pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil dans le garage où s'alignaient des voitures de grande marque.

Le lendemain de son arrivée, Jean Fréville s'en fut faire une promenade en mer. Au retour, comme il était en train d'amarrer son bateau, il entendit une voix derrière lui :

— Mais c'est ce vieux Fréville !

Le reporter se retourna et aperçut devant lui un grand gaillard vêtu d'un pantalon de toile blanche et d'un tricot de marin.

C'était son ami Carsin qu'il n'avait pas revu depuis plus d'un an.

Robert Carsin, peintre de talent, venait lui aussi chaque année passer un mois ou deux sur la côte, d'où il remportait ces marines lumineuses que les amateurs se disputaient à coups de billets de banque.

Lui aussi possédait un oncle, mais cet oncle-là prospectait les champs de diamants en Afrique du Sud. Et deux fois par an, il se rappelait au souvenir de son neveu en lui envoyant un chèque confortable. Robert Carsin pouvait donc se permettre un train de vie luxueux, et certaines fantaisies comme sa liaison avec l'actrice de cinéma Maryse Darlèse.

Bras dessus, bras dessous, les deux jeunes gens rentrèrent à l'hôtel et s'installèrent au bar.

— Mon vieux Jean, dit négligemment Robert Carsin en suçant la paille qui trempait dans son verre, je suis d'autant plus heureux de t'avoir retrouvé, que j'ai une demande à te faire.

— Accordé d'avance.

— Veux-tu être mon témoin ?

— Tu te bats en duel !

— Non, mieux que ça. Je me marie dans un mois.

Jean Fréville regarda son camarade sans mot dire, tellement cette idée de mariage lui paraissait inadmissible.

Mais Robert Carsin, imperturbable, poursuivait :

— Une jeune fille charmante dont je te ferai faire connaissance dans quelques jours, car elle va venir ici avec ses parents pendant une quinzaine.

— Tu as eu vite fait d'oublier Maryse, dit alors Jean Fréville qui avait son franc-parler avec son camarade.

— On s'est quittés bons amis, et ce matin même nous avons échangé un cordial bonjour.

— Maryse Darlèse est ici ! s'écria Fréville qui, au cours de cet entretien, allait de surprises en surprises.

— Mon cher, tout citoyen de l'un ou de l'autre sexe est libre d'aller passer ses vacances où il lui plaît. Maryse ne m'a point consulté, je t'assure, pour venir s'installer chez l'oncle Vissac. Libre elle est, libre je suis.

Et sur cette formule péremptoire, les deux jeunes gens se mirent à parler d'autre chose.

Deux jours passèrent, durant lesquels Jean Fréville et Robert Carsin ne se quittèrent que pour aller dormir. Le reporter était enchanté, d'abord d'avoir retrouvé un ami cher, et ensuite de pouvoir compter, pendant la durée des vacances, sur un aide précieux.

Robert Carsin possédait aussi bien que lui la technique délicate de la conduite des embarcations à voiles, et avec lui il pourrait entreprendre des excursions à longue distance, dangereuses pour un homme seul.

Il y avait trois jours que Jean Fréville était arrivé chez l'oncle Vissac, et au soir de ce troisième jour, il venait de décider avec son camarade de partir le lendemain pour Toulon.

Comme à son habitude, il s'était couché de bonne heure, pour faire, comme il disait, son plein de sommeil avant le lever du soleil. Quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre réveiller au milieu de la nuit par des coups frappés sans mesure à la porte de sa chambre, tandis que la voix de l'oncle Vissac lui criait haletante :

— Ouvre-moi vite, Jean !

Jean Fréville sauta du lit, ouvrit sa porte et aperçut l'oncle Vissac en pyjama, la figure contractée, le geste incohérent, qui lui bredouilla dans la figure :

— Jean... ton ami est mal... très mal...

Jean Fréville n'en demanda pas davantage, car le moment n'était pas aux explications. Il enfila une robe de chambre et, sans mot dire, suivit l'oncle Vissac à travers les couloirs.

Il arriva à la chambre occupée par Robert Carsin, et le vit étendu sur son lit, les traits tirés, les yeux révulsés, un peu d'écume blanchâtre à la commissure des lèvres. Jean Fréville prit dans la sienne la main de son ami, mais presque aussitôt la laissa retomber tandis qu'il murmurait :

— Tonnerre ! Il n'y a pas d'erreur possible !

Se reprenant aussitôt, il se pencha vers l'oncle Vissac et lui commanda :

— Vite, mon oncle, allez au bar et ramenez une bouteille de votre whisky le plus fort. Et commandez qu'on apporte au plus vite une boue d'eau bouillante... bouillante !

Dans le moment, l'oncle Vissac aurait sauté dans le feu si son neveu le lui eût commandé, mais tout en trotant dans les couloirs, le brave homme ne pouvait s'empêcher de penser :

— Du whisky ! Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir faire avec du whisky !

Néanmoins, l'oncle Vissac exécuta ponctuellement les ordres de son neveu, commanda à un garçon la boue d'eau bouillante et revint avec une bouteille de whisky de marque.

Jean Fréville s'en empara, s'assit sur le bord du lit, et après avoir desserré les mâchoires contractées de Robert Carsin avec un manche de cuiller, introduisit dans sa bouche le goulot de la bouteille et laissa couler lentement l'alcool incolore.

Lorsqu'il rendit la bouteille à l'oncle Vissac, celle-ci était à moitié vide.

— Oh ! malheureux ! s'écria celui-ci. Tu vas le tuer !

— Dites que je l'ai sauvé, si la chose est encore possible.

Ceci dit, Jean Fréville ajouta :

— Rempotez cette bouteille, et laissez courir.

L'oncle Vissac parti, le reporter considéra à nouveau le visage de son ami :

— Espérons en la chance et en la robustesse de son tempérament, murmura-t-il à mi-voix.

Attirant à lui une chaise, Jean Fréville s'assit, attendant le retour de l'oncle Vissac. Lorsque celui-ci fut revenu, il lui demanda :

— Vous avez fait demander un médecin ?

— Oui, mais à cette heure, il se fera forcément attendre.

— Et le commissaire de police ?

— Le co... le co... missaire, mais pourquoi faire ? bredouilla l'oncle Vissac.

— Mais parce que sa présence ici me paraît indispensable. Il pourrait peut-être faire certaines constatations importantes, si toutefois c'est un homme qui connaît son métier.

— Tu n'y penses pas, Jean, le commissaire de police dans ma maison ! Mais demain, mes pensionnaires...

— Il ne s'agit pas de vos pensionnaires, mon oncle, coupa un peu rudement Jean Fréville. Mon ami Carsin vient d'être victime d'une tentative d'assassinat. Gardez cela pour vous, et laissez-moi faire, vous m'entendez, laissez-moi faire.

— Bien sûr... bien sûr... acquiesça l'oncle Vissac. Tu as l'habitude de ces affaires-là toi, dans ton métier.

Jean Fréville s'empressa d'aller téléphoner au commissaire de police, lui demandant de venir sans plus tarder à l'hôtel de l'oncle Vissac.

Juste comme il rentrait dans la chambre de Robert Carsin, le médecin arrivait.

## II — CRIME OU SUICIDE

Jean Fréville regarda le praticien, plissa légèrement les paupières, et s'assit sans mot dire. Le médecin se pencha sur le corps de Robert Carsin, puis se redressa presque aussitôt comme si le visage du peintre lui eût livré instantanément la vérité.

— Voilà un cas de suicide bien caractérisé par la strychnine, dit-il alors. Mais il y a un imbécile qui a cru bien faire en faisant absorber de l'alcool à ce malheureux.

— C'est exact, docteur, j'ai cru bien faire, observa alors Jean Fréville d'une petite voix humble, comme s'il voulait s'excuser de cette maladresse.

— Vous avez commis une maladresse, monsieur, repartit le praticien avec autorité. Mais cette maladresse ne saurait être retenue à votre encontre, car la dose massive de poison absorbée par ce malheureux interdisait toute intervention. Pour mettre ma responsabilité à couvert, je vais prescrire un émétique.

Le docteur tira de sa poche son carnet d'ordonnance, libella une formule qu'il tendit à Jean Fréville.

Celui-ci plia le papier en quatre, puis, d'un ton tranquille, dit au praticien :

— Je vous demanderai, docteur, de bien vouloir attendre l'arrivée du commissaire de police que j'ai fait prévenir.

— Pourquoi, monsieur ? Le magistrat viendra au matin faire les constatations, puisque le suicide est flagrant. Regardez le corps de cet homme, c'est un magnifique athlète. Vous ne voudriez tout de même pas soutenir que quelqu'un lui a fait ingérer de force le poison qui...

— Permettez, docteur, coupa Jean Fréville toujours étonnamment calme. Robert Carsin, mon ami, ne s'est pas suicidé. Le suicide implique toujours un état mental défectueux par suite de révers, de chagrins, et je puis vous assurer que tel n'était pas son cas. Je l'ai quitté hier soir, gai comme un pinson, et je puis vous assurer que s'il y avait au monde un homme pour tenir à la vie, c'était bien lui. Je dis, moi, que Robert Carsin ne s'est pas suicidé, mais qu'on a voulu l'assassiner, ce qui est tout différent.

— C'est une opinion que vous dicte votre amitié, monsieur, reprit le praticien, étonné toutefois de ton ferme, assuré sur lequel Jean Fréville venait de parler. Attendons l'arrivée du commissaire, mais veuillez ne point tarder à faire chercher l'émétique que je viens de prescrire.

Jean Fréville sortit de la chambre, descendit l'escalier, s'assit sur une marche pendant quelques minutes, puis revint sans avoir commandé à personne d'aller chercher l'émétique ordonné par le médecin.

Pendant qu'il remontait l'escalier, il murmurait entre ses dents :

— Vingt-quatre heures, qu'il passe les vingt-quatre heures, et il est sauvé. On n'a jamais vu d'exception à cette règle.

Jean Fréville, comme on voit, était loin de partager les vues du médecin sur la nature du poison ingéré par Robert Carsin, et surtout il paraissait croire qu'un émétique serait beaucoup plus dangereux qu'utile.

Après s'être fait quelque peu attendre, car il devait venir en auto d'une localité voisine, le commissaire de police arriva. Tout naturellement, il recueillit d'abord la déposition du médecin.

— Nous sommes en présence d'un cas de suicide par ingestion massive de strychnine, le facies de cet homme le prouve surabondamment, dit le docteur en montrant la figure torturée de Robert Carsin. Maintenant, monsieur, poursuivit le praticien en désignant de la main Jean Fréville, prétend que son ami est victime d'une tentative d'assassinat.

— Je maintiens mon affirmation, monsieur le commissaire, déclara le reporter. Et voici les affirmations que j'apporte à l'appui de mes dires. Robert Carsin était doué d'un moral parfait, excluait toute idée de suicide, d'abord. Ensuite, c'est vers quatre heures du matin que ses gémissements ont attiré l'attention du garçon d'étage. Mon ami ne s'est certainement pas levé, mettons une heure avant, pour faire bonne mesure, pour boire avec quelqu'un qui lui aurait versé le poison dans son verre. Maintenant, en admettant qu'il se soit suicidé, on devrait retrouver dans cette chambre, où personne n'a touché à rien, le verre ou la bouteille ayant contenu le poison. Or, je ne vois ici aucun récipient de ce genre.

Le commissaire opéra dans la chambre une perquisition rapide et facile, car dans la pièce aux murs laqués, il n'y avait que les vêtements de Carsin posés sur une chaise, ses accessoires de toilette sur le lavabo de faïence et une grosse valise de cuir dont le contenu ne révéla rien de suspect.

— Il se pourrait, observa alors le médecin, que le désespéré se fût piqué avec une seringue Pravaz. La strychnine ne produit pas un effet foudroyant, loin de là, et il aurait eu le temps nécessaire pour enfoncer et retirer l'aiguille.

— Cherchons l'aiguille et la seringue, rétorqua Jean Fréville, imperturbable. Naturellement, de nouvelles investigations dans la chambre demeurèrent sans effet.

— Veuillez examiner le corps, docteur, dit le commissaire de police au praticien.

Robert Carsin respirait toujours faiblement, mais il n'apparaissait plus d'écume à la commissure de ses lèvres. Le docteur poursuivit méthodiquement son examen.

— Rien aux bras, ni aux jambes. C'est l'endroit où l'on se pique habituellement.

Cette constatation faite, le médecin se pencha à nouveau sur le corps de Robert Carsin, et à la base de la nuque, découvrit une éraflure.

— Éraflure et non piqûre, s'empressa-t-il de préciser. D'ailleurs, il est impossible de se piquer soi-même en pareil endroit du corps et de retirer l'aiguille. Et puis, on ne voit pas pourquoi quelqu'un de bien décidé à mourir, s'acharnerait à jouer pareillement la difficulté.

— Parfaitement de votre avis, docteur, approuva, impassible, Jean Fré-

## PETITE ÉPITAPHE POUR L'ÉTÉ

*L'Été se meurt ! Son souffle agonisant défaille  
Sur les taillis d'or mat, désespérément beaux,  
Dans les prés où, pareils à d'agrestes tombeaux,  
Gisent les tas oblongs des fruits couverts de paille.  
J'embrasse, ô bel Été ! ton visage meurtri  
Sur les lèvres des fleurs et les yeux pers des sources,  
Et j'allume à ta gloire, en mes ferventes courses,  
Comme au bûcher royal, d'aromates nourri,  
J'allume, au flanc du mont, ce feu de mousse et d'herbe  
Qu'il brûle dans le soir, et que viennent autour  
Les nymphes qu'enivre ton pathétique amour,  
O bel Été païen, pleurer ta mort superbe !*

Amélie MURAT

ville. Et c'est ce qui me fait dire que mon pauvre ami a été victime d'une tentative criminelle. Mais, ajouta-t-il alors, il est une chose à laquelle la pré-occupation de nos esprits ne nous a point permis de porter l'attention qu'elle mérite. Voilà plus de deux heures qu'on est entré dans la chambre de Robert Carsin, or depuis ce temps, l'effet de la strychnine aurait dû aller en s'aggravant.

— Oui... oui... c'est exact, déclara le médecin que cette remarque si parfaitement juste semblait déconcertier.

— Et vous ne pensez pas, docteur, que ce soit le « petit verre » de whisky que j'ai fait absorber à mon ami qui ait produit cet effet.

— Certainement non.

— Bien. J'espère et je veux espérer que mon malheureux ami sera encore vivant demain. Il vous sera possible de faire une analyse et de savoir si vraiment c'est bien de la strychnine qu'il a ingéré.

— Evidemment, et le doute n'est pas possible.

Le jour commençait à poindre lorsque le médecin et le commissaire de police se retirèrent.

Le premier devait revenir dans la matinée, le second aussi, accompagné des magistrats du parquet et des inspecteurs qui seraient chargés de faire l'enquête.

Lors de leur retour, Robert Carsin n'était pas mort ; il respirait d'un rythme plus régulier, et la contraction de ses muscles de la face avait cessé.

— Étonnant ! ne put s'empêcher de s'exclamer le praticien.

Ce qui fut bien plus étonnant encore, ce fut le résultat de ses analyses faites grâce à des prélèvements des liquides de l'estomac à la sonde.

Robert Carsin n'avait absorbé aucun poison, mais une quantité massive d'alcool seulement, l'alcool que lui avait fait ingérer Jean Fréville.

— Étrange ! Étrange ! déclara le docteur qui réserva son diagnostic pour l'avenir. Si Robert Carsin en réchappait, il mettrait un temps fort long à recouvrer l'intégrité de ses facultés.

Les magistrats laissèrent un inspecteur qui allait s'efforcer de débrouiller cette troublante énigme. Celui-ci, qui s'appelait Réjol, commença par examiner avec le plus grand soin la chambre de Robert Carsin que l'oncle Vissac avait fait transporter dans une autre du troisième étage, contiguë à celle qu'occupait Jean Fréville.

Ses investigations ne lui donnèrent qu'un seul résultat, une récolte de bouts de cigarettes de diverses marques, entassés dans un cendrier creux antifumée.

Avant d'examiner de plus près son butin, il causa longuement avec Jean Fréville dont il connaissait la réputation.

— Monsieur Fréville, lui dit-il, vous êtes le seul qui ait d'emblée soupçonné la vérité. Votre ami ne s'est pas suicidé, et ne pouvait pas se suicider. Le rapport d'expertise médicale est formel, et un rapport d'expertise, ça ne se discute pas. Voilà un garçon qui s'est couché avec une cuite épouvantable. Un demi-litre de whisky dans le cornet ! Vous vous rendez compte, monsieur Fréville, s'il faut être solide pour s'administrer une potion de cet ordre.

— Et moi, monsieur Réjol, qui ai cru bien faire en lui faisant absorber un petit verre de whisky ! soupira Jean Fréville avec un air faussement désolé.

— Comme vous dites, monsieur Fréville, vous avez cru bien faire, et ça, c'est encore une chose qui ne se discute pas. Mais pour revenir à la question, je crois que ce sera dur de trou-

ver quelque chose. Enfin, si vous me permettez, je vais aller examiner mes bouts de cigarettes. Ça parle quelquefois, ces choses-là !

— A tout à l'heure, monsieur Réjol, dit le reporter en s'esquivant, car il avait hâte d'aller rejoindre l'oncle Vissac.

— Jean, mon petit, je compte sur toi pour que cette malencontreuse histoire n'ait pas de suite fâcheuse pour mon établissement, commença par dire le brave homme à son neveu.

— Rassurez-vous, mon oncle, d'ailleurs vos clients n'ont pas l'air du tout de s'affoler. Traitez ce brave Réjol qui est chargé de l'enquête comme le meilleur de vos habitués, le reste me regarde. Faites ce que je vous dis, mon oncle, et vous verrez que tout ira pour le mieux.

— Je ne demande qu'à te croire, répondit l'oncle Vissac, sans grand enthousiasme.

Jean Fréville monta dans sa chambre, prit dans le tiroir de son armoire un pistolet automatique qu'il glissa dans la poche de son pantalon, après en avoir soigneusement vérifié le chargement. Cela fait, il alluma une cigarette tandis qu'il se parlait à lui-même.

— Ce sera dur, et il y aura certainement du sport, mais me voilà sur mes gardes. Laissons porter, comme disent les marins, et attendons. L'essentiel est que j'aie été le seul à me douter de la vérité. Reste à voir sur quelle fausse piste ce brave Réjol va infailliblement se lancer, car il lui est impossible de faire autrement.

Ces réflexions faites, Jean Fréville redescendit dans la chambre qu'avait occupée Robert Carsin, et se livra, à son tour, à de minutieuses investigations.

Lorsqu'il en sortit, un mince sourire pinçait ses lèvres rases et, une fois de plus, il monologuait :

— Il est possible que ce brave Réjol trouve quelque chose avec ses bouts de cigarettes mais je doute fortement que ce soit la vérité.

III — FUSILLADE MANQUÉE

Jean Fréville déjeuna, puis monta voir son ami Carsin. Presque en même temps, le médecin arriva. Le reporter le laissa examiner son malade, et lorsqu'il eut terminé, lui posa cette simple question :

— Eh bien, docteur !

— Monsieur, répondit le praticien, ne me demandez pas autre chose que la constatation d'un fait, et ce fait le voici. L'état de votre ami s'améliore lentement. Aujourd'hui, la respiration est meilleure, et ses pupilles réagissent à la lumière. Je ne vois pas la nécessité de venir plus d'une fois par jour, mais, bien entendu, au cas de complications que je considère comme imprévues, passez-moi un coup de téléphone, et j'arriverai immédiatement.

Le médecin quitta Jean Fréville qui alla s'allonger sur une chaise au bord de la terrasse de l'hôtel. Mais au bout de quelques minutes, il sentit une sensation d'énerverment inexplicable le gagner, un besoin de remuer, d'agir à vide, mais d'agir.

Un moment, il fut sur le point de descendre à la mer et de partir en bateau, mais se ravisant, il alla au garage et sortit son roadster. C'était la voiture dont il se servait pour ses reportages en France, une voiture à deux places confortable, mais capable, et il le fallait parfois, de coller à de la grosse coureuse.

Jean Fréville mit le moteur en marche et partit à petite allure. Il ne commença à accélérer qu'en montant la côte qui menait dans la forêt de pins parasols. Arrivé au sommet de la couronne de montagnes qui encerclait la mer, il ralentit à nouveau pour admirer le coup d'œil enchanteur qui s'offrait à ses yeux.

L'admiration de Jean Fréville fut de courte durée, car une double détonation le fit sursauter sur son siège, tandis qu'une rafale de chevrotines crevait l'arrière du roadster.

Instantanément, le reporter eut le réflexe qu'il fallait, celui d'appuyer à fond sur l'accélérateur, tandis qu'im-

médiatement, cette pensée se faisait jour dans son cerveau :

— Ils me tirent dessus comme un lapin !

Jean Fréville maintint le maximum possible de l'allure, jusqu'au moment où, redescendu vers la mer, il put faire halte et se rendre compte du danger auquel il avait échappé.

L'arrière du roadster était criblé de chevrotines. Les deux coups de feu tirés presque simultanément par un individu embusqué dans un arbre, étaient heureusement partis avec une infime fraction de seconde de retard.

— J'ai eu une chance incroyable, pensa Jean Fréville en constatant avec un calme étonnant, l'effet produit sur sa carrosserie par ce tir à tuer.

C'est un fait connu de tous les chasseurs qu'on échappe à une balle, mais pas à un tir de gros plombs qui couvre d'abord une surface étendue, et dont les effets meurtriers sont certains.

— Me voilà fixé, et je ne m'étais pas trompé sur les causes de l'empoisonnement de ce pauvre Carsin, se dit alors Jean Fréville qui cherchait avant tout à tirer toutes les déductions possibles de l'attentat criminel dont il venait d'être victime. Mais pourtant, personne ne savait, pas même moi, quelques minutes avant mon départ, que j'allais sortir en auto. Et pourtant, il y avait là-haut perché dans un arbre, un type qui m'attendait avec son fusil ! Et ce type-là, c'est certainement un des clients de l'oncle Vissac, celui-là même qui, cette nuit, a bien failli expédier dans l'autre monde Robert Carsin. Nul doute qu'il n'y ait réussi, sans la dose massive de whisky que je lui ai fait absorber. Quel peut être ce type-là, et quels motifs peut-il bien avoir eus d'agir de la sorte ?

C'étaient évidemment là les deux inconnues que Jean Fréville devait s'efforcer de dégager.

Le type, comme il disait, il l'avait certainement coudoyé vingt fois pour une au cours de la matinée, dans la salle à manger de l'hôtel, dans le jardin, sur la terrasse.

Jean Fréville ne possédait pour le moment qu'une certitude, celle d'être sur la bonne voie et de gêner considérablement un ou plusieurs dangereux individus, puisqu'on venait d'essayer de le supprimer.

En attendant d'arriver à une certitude, le reporter posait en principe deux probabilités dont il allait faire sa règle de conduite.

Tout d'abord, il tenait pour évident que, lui vivant, rien ne serait tenté contre Robert Carsin à nouveau.

Ensuite, qu'il serait avant peu victime d'une autre tentative de meurtre, au cours de laquelle, s'il savait se tenir sur ses gardes, l'auteur serait amené à se trahir. Alors Jean Fréville n'aurait plus grand effort à faire pour arriver à la solution de l'étrange énigme à laquelle son amitié pour Robert Carsin l'avait mêlé.

Toutes ces réflexions, Jean Fréville les fit en un espace de temps fort bref, après quoi il décida de rentrer à l'hôtel et d'aller interviewer l'inspecteur Réjol. Bien entendu, il ne lui dirait absolument rien de son aventure, mais le laisserait parler autant qu'il voudrait.

Le reporter estimait que le policier avait fait un mauvais départ, mais il pouvait avoir procédé à d'intéressantes découvertes dont lui, Jean Fréville, saurait profiter. Il ne fallait pas oublier que lui seul avait pressenti la cause du mystérieux empoisonnement dont son ami s'était trouvé victime. Lui seul avait su appliquer le remède énergique qu'il fallait et qui avait produit un salutaire effet, une dose massive de whisky.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	6	8	2	7	5	6	3	6	4	7	2	8	4	7	3
V	P	E	V	S	U	R	P	E	A	E	O	N	C	M	R
5	6	3	6	4	7	2	8	6	3	7	4	6	2	8	5
N	N	E	E	A	A	U	C	Z	N	I	N	P	S	O	E
6	7	4	6	2	6	5	3	6	8	2	6	4	7	3	6
A	N	C	R	R	T	L	E	A	R	E	U	E	E	Z	X
8	4	7	3	6	7	2	6	5	3	8	2	8	5	4	6
E	S	T	U	J	R	U	E	E	N	U	S	N	T	P	U
7	4	6	3	7	8	4	6	2	6	5	7	3	8	4	6
E	R	X	R	S	E	O	E	S	N	T	C	E	C	F	P
8	6	4	7	2	6	8	4	3	6	2	7	4	6	3	8
H	L	I	A	I	E	A	T	P	I	R	L	A	N	O	N
5	7	4	8	6	2	7	4	6	5	3	6	4	8	2	4
R	M	B	C	A	E	E	L	I	E	S	R	E	E	Z	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Jean Fréville rentra à l'hôtel sans que personne prit garde à lui et s'en fut garer son roadster dans un des coins les plus sombres de la remise. De la sorte, les dégâts subis par sa carrosserie n'attireraient pas les regards, ne provoqueraient pas d'inutiles et peut-être importunes conversations.

Jean Fréville trouva l'inspecteur Réjol assis sous un parasol, fumant paisiblement sa cigarette regardant la mer. Le reporter l'avait déjà apprécié.

— C'est un homme calme, qui fait bien son métier, mais d'un esprit trop mathématique. Il serait parfait s'il possédait un peu d'imagination.

De son côté, le policier portait sur Jean Fréville le jugement suivant :

— Charmant garçon, M. Fréville, mais comme tous les gens de son métier qui se mêlent de toucher aux affaires policières, il imagine des histoires qu'il prend pour la réalité. Pour nous, il faut toujours arriver à cette vérité que deux et deux font quatre, et encore y a-t-il des cas où il est encore nécessaire de le prouver.

Comme on le voit, les deux hommes étaient loin de se mésestimer et devaient, en unissant leurs qualités, faire d'excellent travail.

— Eh bien, monsieur Réjol, demanda le reporter à l'inspecteur, comment vous trouvez-vous ici ?

— On ne peut mieux, monsieur Fréville. M. Vissac est un homme charmant ; quant à sa cuisine, le mot *merveille* n'est pas assez fort pour la qualifier.

Il ne faut pas oublier que l'inspecteur Réjol n'était qu'un touriste comme les autres dans l'hôtel de l'oncle Vissac, qui était seul avec son neveu à connaître sa qualité.

Cette entrée en matière terminée, le policier se pencha vers Jean Fréville et lui dit :

— Monsieur Fréville, je voudrais, avec vous qui êtes au courant de cette affaire, tirer les conséquences de certaines découvertes que je viens de faire.

— Très volontiers, monsieur Réjol, acquiesça le reporter.

— Eh bien, voici. J'ai examiné le contenu du cendrier qui se trouvait sur la table de votre ami Carsin, et, parmi de nombreux bouts de cigarettes, j'en ai trouvé un, un seul, portant cette marque turque : *Obja*. Or, il n'y a ici qu'une seule personne qui fume des cigarettes *Obja*, marque peu connue, et cette personne s'appelle Maryse Darlèse.

— Je ne suis aucunement étonné que Maryse Darlèse ait été causer un moment avec mon ami Carsin. Ils se sont quittés en très bons termes, ce qui prouve de leur part à l'un comme à l'autre, une compréhension de la vie à laquelle beaucoup de nos concitoyens ne sont pas, malheureusement, encore accessibles, assura Jean Fréville.

— Continuons l'examen des faits, poursuivit l'inspecteur Réjol imperturbable. Robert Carsin et Maryse Darlèse ont causé un long moment ensemble, ils ont fait marcher le phono, comme le prouvent les aiguilles éparpillées sur la table, les disques sortis de leur enveloppe. Maryse Darlèse est rentrée chez elle, et voilà le point obscur de l'affaire, Robert Carsin se couche en possession d'une cuite formidable, passez-moi l'expression.

— Très exact, approuva Jean Fréville.

— A partir de ce moment, nous ne pouvons plus faire que des hypothèses, reprit le policier. Voici donc Robert Carsin endormi sous l'influence de l'alcool, incapable complètement de se rendre compte si quelqu'un s'introduit à son insu dans sa chambre, ce qui d'ailleurs est on ne peut plus facile. Les fenêtres des chambres, à l'étage où habitait Robert Carsin, donnent de

plain-pied sur le balcon. Evidemment, c'est parfait du point de vue hygiène, mais je ne saurais en dire autant du point de vue sécurité, surtout si, comme votre ami en avait l'habitude, on dort la fenêtre ouverte.

— Evidemment, répondit Jean Fréville, ce qui n'était guère compromettant.

— Restons dans le domaine des hypothèses et essayons de nous imaginer ce qui s'est passé alors. Voilà Robert Carsin profondément endormi sous l'influence de l'alcool. C'est pendant son sommeil qu'on l'a empoisonné, car l'empoisonnement est hors de doute, n'est-ce pas ?

Cette fois, Jean Fréville se borna à marquer son assentiment par un simple signe de tête.

— Pour empoisonner quelqu'un, il faut lui faire absorber du poison. Cela apparaît comme une vérité de La Palice, mais cette formule nous conduit à nous poser cette question : comment peut-on faire absorber du poison à quelqu'un ? Par la voie buccale, d'abord, mais ce ne fut point le cas pour Robert Carsin.

— Reste la piqûre, observa alors Jean Fréville.

— Ce ne fut point le cas non plus, mais il y a une modalité de piqûre qu'il ne faut pas oublier, c'est celle que pratiquent les médecins pour vacciner leur client. Une mince fente dans la peau suffit pour introduire un poison violent dans l'organisme, et il ne faut pas oublier que Robert Carsin porte à la nuque une érosion récente. Pendant son profond sommeil, rien n'a été plus facile au ou à la criminelle, d'opérer de la sorte.

— Je n'aurais jamais songé à raisonner de la sorte, dit Jean Fréville avec un accent de vérité incroyable dans la voix, car il disait à ce moment tout le contraire de sa pensée.

En écoutant parler l'inspecteur Réjol, il commençait à croire que celui-ci était beaucoup plus imaginaire qu'il ne l'aurait cru tout d'abord. Evidemment, il se trompait sur la manière dont Robert Carsin avait absorbé la quantité de whisky qui lui avait sauvé la vie. Somme toute, il ne pouvait faire autrement que de croire à un fait d'ivresse qui faussait toutes ses déductions.

Mais où l'inspecteur Réjol reprenait l'avantage, c'était lorsqu'il parlait d'empoisonnement pratiqué à la manière d'un vaccin, ce qui était exactement la manière de voir de Jean Fréville.

Et celui-ci estimait qu'avec le policier, il arriverait certainement avant peu à la vérité. Néanmoins, il voulait encore attendre avant de lui confier ses secrets. Robert Carsin se rétablissait lentement, ou plutôt continuait de vivre au ralenti. Certainement, il ne serait pas en état de répondre à des questions précises avant peut-être une quinzaine de jours.

« Et avant quinze jours, pensait non sans raison Jean Fréville, il se sera produit du nouveau. »

La fusillade à laquelle il venait d'échapper le matin même, ne pouvait lui laisser de doutes à cet égard.

Reprenant le cours de la conversation avec l'inspecteur Réjol, il lui demanda :

— Vous venez de dire tout à l'heure : Rien n'a été plus facile au ou à la criminelle... J'en conclus que vous n'avez pas encore pu localiser vos soupçons, ni sur un homme, ni sur une femme.

— Parfaitement exact, répondit l'inspecteur Réjol. Mais, il est un cas que je dois élucider dans son propre intérêt, et ce cas c'est celui de Maryse Darlèse. Il ne nous est pas permis de rien négliger, et je dois pouvoir dire à mes chefs : « Le nom de Maryse Dar-



## La chute d'un Ange

*Voilà l'épilogue d'une idylle née d'bier ! A la première rencontre, ce fut le coup de foudre de part et d'autre. Mais peu après, la flamme du Don Juan baissa. Et pourtant, sa volte-face est très compréhensible : tant de jeunes filles attraits qui ne demandent qu'à être courtisées sont là, à l'abri de cet obstacle\* qui vient de causer la chute de cet ange...*

Quelle inconséquence pour une jeune fille... ou toute autre personne... que de s'exposer à gêner quand l'Antiseptique Listerine est tout indiqué comme étant la précaution qui s'impose — agréablement, avec ça — contre l'halitose (haleine désagréable) \* ?

A tout rendez-vous où l'on désire paraître à son mieux, il ne suffit que de

se rincer la bouche avec l'Antiseptique Listerine. Mieux encore, en faire méthodiquement usage soir et matin. Quel merveilleux rafraîchissement... et en plus, quelle impression de confiance en soi ! Presque sur-le-champ, votre haleine devient plus douce, plus fraîche, moins exposée à gêner.

Alors que certains cas d'halitose sont d'origine organique, la plupart, selon maintes autorités en la matière, proviennent de la fermentation bactériologique de minuscules particules d'aliments adhérant aux muqueuses de la bouche. En mettant fin à une telle fermentation, l'Antiseptique Listerine enraye l'odeur de fermentation qui en résulte.

LAMBERT PHARMACAL CO., (Canada) Ltd.  
Toronto, Ontario

POUR ÊTRE À SON MIEUX AVANT TOUT RENDEZ-VOUS...

L'ANTISEPTIQUE LISTERINE POUR L'HYGIÈNE DE LA BOUCHE

FABRICATION CANADIENNE

lèse a été prononcé, mais elle ne saurait être mise en cause dans l'affaire qui nous préoccupe.»

— Oui, je vois le sujet des conversations en ce moment à l'hôtel. Personne n'ignore la liaison de Maryse Darlèse et de Robert Carsin, et les projets de mariage de celui-ci. De là à conclure que Maryse Darlèse, jalouse, a voulu empoisonner mon ami, il n'y a qu'un pas que la sottise et la médisance se sont hâtées de franchir.

— Le contraire eût été extraordinaire, monsieur Fréville, répondit l'inspecteur Réjol avec un haussement d'épaules significatif.

#### IV — UNE FEMME DESEMPARÉE

JEAN FRÉVILLE quitta le policier et tous deux se donnèrent rendez-vous dans la soirée, car indépendamment de l'affaire qui les préoccupait tous les deux, ils s'étaient découverts une passion commune qui allait augmenter encore la sympathie qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, celle du jeu d'échecs.

Le reporter monta dans sa chambre, alluma une cigarette et s'allongea sur son lit pour réfléchir en toute tranquillité à la conversation qu'il venait de tenir avec l'inspecteur Réjol.

Il y avait à peine cinq minutes que Jean Fréville était rentré chez lui, lorsque deux coups discrets furent frappés à sa porte, tandis qu'une voix de femme appelait :

— Monsieur Fréville !

Le reporter se leva, ouvrit et aperçut devant lui Maryse Darlèse qui, après l'avoir salué d'une brève inclination de tête, lui dit :

— Monsieur Fréville, voudriez-vous avoir la bonté de m'accorder un moment d'entretien ?

— Mais certainement, madame, répondit le reporter en s'inclinant, courtois.

La jeune femme s'assit dans le fauteuil de rotin qu'il lui offrit, et immédiatement, il aperçut les paupières rougies par les larmes malgré l'habileté du maquillage.

— Monsieur Fréville, dit-elle tout d'abord, je vous demanderai d'excuser mon indiscretion, mais je sais l'amitié que vous portez à ce pauvre Robert, et c'est ce qui m'a donné le courage de venir vous trouver.

Jean Fréville n'eut pas besoin d'entendre davantage pour comprendre qu'il avait devant lui une femme complètement désemparée, et s'empressa de la rassurer en quelques mots. D'autre part, il ne pouvait douter du motif qui amenait chez lui Maryse Darlèse.

— Monsieur, dit-elle alors, certaine de trouver devant elle un auditeur attentif et bienveillant, je suis venue tout à la fois vous confier ma peine et vous demander conseil. Vous n'ignorez pas quelle fut pendant plus d'un an ma situation avec Robert Carsin. Nous nous sommes séparés en plein accord, nous avons repris notre route dans la vie chacun de notre côté sans la moindre acrimonie. Et je ne saurais dire autre chose de lui que ceci : c'est un parfait gentleman.

Maryse Darlèse s'interrompit de parler pendant quelques secondes, en proie à une émotion qu'elle ne songeait pas à dissimuler. Lorsqu'elle se reprit, elle demanda à Jean Fréville de bien vouloir lui donner des nouvelles de la santé de Robert Carsin.

— Le médecin le considère comme sauvé, mais il lui faudra du temps pour se rétablir. Le poison avec lequel on a voulu le tuer produit des effets paralysants qui sont fort longs à se dissiper, précisa le reporter.

— Je vous remercie, monsieur, et maintenant revenons à moi si vous le permettez. C'est par le plus grand des hasards que je suis venue ici passer un mois de repos. Je ne pouvais donc prévoir que j'y rencontrerais Robert

Carsin, et lui non plus certainement ne pensait pas me revoir en arrivant. C'est si vrai que nous n'avons ni l'un ni l'autre fait allusion au hasard, dans les rares conversations que nous avons eues ensemble. Hier soir, j'ai rencontré Robert Carsin sur le balcon, et il m'a invitée à entrer chez lui. Nous avons bavardé un moment ensemble, fumé une cigarette et joué quelques disques de phono. Notre entretien, aimable, cordial, a duré trois quarts d'heure peut-être, et je suis rentrée chez moi.

— Et c'est ce matin seulement que vous avez appris l'événement de la nuit ? interrogea alors Jean Fréville.

— Ce matin, oui. J'ai entendu dire comme tout le monde par les domestiques : On a tenté d'empoisonner M. Carsin cette nuit.

— Naturellement, murmura le reporter entre ses dents.

— Je vous laisse à penser, monsieur, quelle fut mon émotion, et je ne pouvais prévoir que je n'allais pas tarder à en éprouver d'un tout autre ordre. Ce matin, en arrivant dans la salle à manger, j'ai vu tout le monde s'écarter de moi, tandis que certaines gens ne se gênaient point pour prononcer tout haut ce mot effroyable : empoisonneur !

Maryse Darlèse mordilla nerveusement le fin mouchoir qu'elle tenait dans sa main, puis, ne pouvant plus se contenir, éclata :

— Ainsi donc, monsieur, la tâche de la police est facile, point n'est besoin de chercher bien loin l'être vil et lâche qui a voulu empoisonner Robert Carsin. C'est moi. C'est moi, parce que pendant un an, j'ai partagé sa vie, parce que maintenant, il doit se marier. Vengeance de femme jalouse ! Il n'en faut pas plus à des gens, pour accuser sans la moindre preuve. C'est horrible, monsieur !

Et, incapable de se retenir, Maryse Darlèse éclata en sanglots.

Jean Fréville laissa les larmes produire leur effet salubre, et lorsque la jeune femme eût repris le contrôle d'elle-même, il lui dit :

— Vous avez fort bien fait, madame, de venir me confier votre chagrin. La foule est stupide et lâche, c'est là un fait contre lequel aucun raisonnement ne saurait prévaloir. Mais laissons cela et revenons-en au vif de ce triste sujet.

— Que vais-je faire, monsieur ? Quitter l'hôtel, revenir à Paris ? Mais tout aussitôt les langues marcheront leur train de plus belle. On ne manquera pas de considérer mon départ comme une fuite, comme un aveu. Et j'en suis à m'étonner que la police n'ait pas encore...

— N'exagérons rien, madame, coupa Jean Fréville avec un geste aimable. La police sait se garder des emballements de la foule, et si vous voulez bien me faire confiance, je me permettrai de vous tracer une ligne de conduite.

— Je vous en prie, monsieur Fréville.

— D'abord, madame, il me faut vous demander d'ajouter la foi la plus entière à mes affirmations, ne me demandez aucune preuve, car...

Cette fois, ce fut Maryse Darlèse qui interrompit Jean Fréville d'un geste dans lequel elle s'efforça de laisser disparaître toute sa confiance.

Le reporter sourit, puis passa comme il venait de le dire, aux affirmations, et celle par laquelle il débuta avait le mérite de ne laisser place à aucune ambiguïté.

— Madame, dit-il, il y a un homme qui peut affirmer que vous n'êtes mêlée ni de près, ni de loin à la triste affaire qui nous préoccupe, et cet homme, c'est moi. Je sais comment et avec quel terrible poison, on a tenté de tuer mon ami Carsin. J'ignore encore qui est l'auteur de ce crime, mais tout

porte à croire que son impunité ne saurait plus être fort longue maintenant.

— Monsieur, s'écria Maryse Darlèse, vous me rendez le goût de vivre, l'espoir. Mais c'est à ces affreuses gens qui font planer sur moi le plus horrible des soupçons, qu'il faudrait que vous puissiez dire cela !

— Chose impossible, malheureusement. Maintenant, laissez-moi, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, vous dicter une ligne de conduite. Vous allez rester ici, bien entendu, vivre comme vous l'avez fait jusque-là, sans vous inquiéter de rien. Vous avez le droit de mépriser ceux qui vous accusent sans preuve.

— Ce sera pour moi une difficile et dure épreuve, monsieur Fréville.

— Peut-être, acquiesça le journaliste, mais je puis vous affirmer qu'elle aura le mérite d'être brève.

— Puissiez-vous dire vrai, soupira Maryse Darlèse.

— J'irai plus loin, et j'ose dire qu'il m'est possible d'engager de manière affirmative, un très proche avenir, assura Jean Fréville de ce ton calme dont il ne se départait jamais, même et surtout dans les instants les plus critiques. Dans un avenir très proche, il se produira certainement des événements qui ouvriront et de manière éclatante, les yeux des plus aveugles, leur montreront une tragique vérité qu'ils étaient loin de soupçonner.

Maryse Darlèse se leva, et fort émue, tendit la main à Jean Fréville.

— Monsieur Fréville, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. J'étais venue chez vous désespérée, je m'en retourne forte, confiante.

— Vous m'en voyez enchanté. Et avant de vous quitter, madame, permettez-moi de vous faire une dernière recommandation. Si jamais vous sentiez faiblir votre volonté, n'hésitez pas à venir me retrouver. D'ailleurs, maintenant que nous avons fait connaissance, nous aurons le plaisir de bavarder ensemble au hasard de la rencontre. Mais, ajouta le reporter, pas un mot concernant l'affaire qui nous préoccupe si gravement, ailleurs qu'ici.

— Faites-moi confiance à votre tour, et encore merci, monsieur Fréville, dit Maryse Darlèse en s'en allant d'un pas certainement plus assuré qu'à son arrivée.

La jeune femme partie, le reporter qui avait encore une grande heure à lui avant le dîner, s'allongea à nouveau sur son lit et reprit le cours de ses réflexions.

Il avait livré exactement son état d'esprit à Maryse Darlèse en lui disant qu'il s'attendait à de graves événements, dans un délai des plus brefs.

Sa pensée intime pouvait se résumer ainsi :

Les gens, il disait maintenant les gens, car Jean Fréville avait la conviction qu'il ne pouvait s'agir d'un seul individu, qui avaient tenté de supprimer Robert Carsin, ne renonceraient certainement pas à leur projet. Celui-ci devait disparaître, mais avant lui, Jean Fréville le précéderait dans la tombe.

Sur ce point, le reporter ne se faisait pas la moindre illusion, tout en se réservant, bien entendu, de mettre obstacle de toutes ses forces à un semblable programme.

La fusillade essuyée par lui dans la montagne était là pour lui rappeler à tout instant, le danger suspendu sur sa tête.

Il y avait dans l'hôtel de l'oncle Visac des gens qui disposaient de moyens terribles pour supprimer une créature humaine, et qui n'hésitaient nullement à s'en servir.

Comment arriver à leur arracher leur masque ?

### LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Dis donc, maman : est-ce que papa m'amène des jeunes gens pour que je veuille avec eux ou si c'est pour se trouver des auditeurs pour ses blagues qu'il raconte pour la dixième fois !...

Telle était la question que Jean Fréville se posait non sans une secrète angoisse. Et il en arrivait à envisager la situation de la manière suivante :

La vérité ne sortira que d'un prochain coup dur.

Mais pour être en mesure d'apprécier cette vérité, et surtout pour livrer les coupables une fois démasqués à la justice, encore fallait-il échapper au coup dur qui se préparait.

Brusquement, Jean Fréville sauta à bas de son lit.

— Allons dîner !

Comme il sortait de sa chambre, le garçon d'étage vint le prévenir qu'on le demandait au téléphone.

Jean Fréville descendit au standard de l'hôtel. Il eut à peine porté l'écouteur à son oreille, qu'il entendit la voix familière du chef de rédaction du *Grand Evénement*.

— Il paraît qu'il se passe des choses bizarres dans votre pays, mon cher Fréville, disait celui-ci. Je compte sur vous pour m'envoyer un papier intéressant.

Le reporter jura ses grands dieux que les événements dont il s'agissait ne dépassaient pas le cadre restreint des faits divers locaux, et s'engagea dans de vagues promesses.

— Tonnerre ! grogna-t-il, une fois la conversation terminée, il ne manquait plus que ça !

#### V — LA PARTIE D'ECHECS

LE Dîner terminé, Jean Fréville vint s'attabler au bar où il retrouva l'inspecteur Réjol. Après un échange de banalités devant le comptoir, ils allèrent s'installer dans un coin tranquille de la salle et demandèrent au garçon de leur apporter un jeu d'échecs.

Le jeu d'échecs exige une réflexion soutenue de la part de ceux qui s'y livrent, des conditions de tranquillité, qui créent autour des joueurs une zone de silence qu'il serait malséant de troubler. De plus, les amateurs de cette distraction, qui relève de la mathématique par ses savantes combinaisons, éprouvent les uns pour les autres une sorte d'amitié intellectuelle qui les met en quelque sorte hors du commun.

La manipulation des figures d'ivoire offrait pour Jean Fréville et l'inspecteur Réjol, un double avantage. D'abord, nul ne pouvait trouver étrange de les voir assis à la même table, puisqu'ils étaient réunis par une même passion. Ensuite, la zone de silence dans laquelle ils s'enfermaient écartait d'eux les importuns, les oreilles indiscretes.

Les deux hommes pouvaient donc échanger leurs confidences en toute tranquillité, en toute sécurité.

L'inspecteur Réjol déplaça une tour et prit sa tête entre ses mains comme un homme absorbé dans de profondes réflexions. Cela ne l'empêcha point de dire à Jean Fréville :

— Vous ne m'aviez pas dit, monsieur Fréville, qu'on vous avait mitraillé dans votre voiture ?

Le reporter ne marqua pas la moindre surprise, et ce fut sans bouger le moins du monde qu'il répondit :

— J'allais justement vous parler de cette affaire et de quelques autres faits sur lesquels il serait urgent d'avoir des éclaircissements. Vous avez été faire une petite inspection dans le garage de l'oncle Vissac ?

— Oui, je m'intéresse à une grosse voiture Sunbeam, et c'est en faisant mon inspection, comme vous dites, que j'ai remarqué l'arrière de votre roadster, criblé de chevrotines. Comment cela est-il arrivé ?

En peu de mots, le reporter mit le policier au courant de l'aventure.

— On vous a manqué de peu, remarqua celui-ci en avançant d'un geste calme une nouvelle figurine d'ivoire sur une case noire.

L'inspecteur Réjol se tut, prit dans sa poche son étui à cigarettes, en alluma une et, après avoir lancé quelques bouffées de fumée au plafond, posa sur la table, entre la boîte à figurines d'ivoire et le damier, de telle sorte que des yeux curieux ne puissent l'apercevoir, quelque chose qu'il tenait dissimulé dans le creux de sa main et qu'il venait de prendre dans son étui, en même temps qu'une cigarette.

— J'ai trouvé ça cet après-midi, dans la cour de l'hôtel, dit-il simplement, et en se mettant à considérer avec plus d'attention que jamais les pions placés sur l'échiquier.

Ça, Jean Fréville n'eut aucune peine à s'en rendre compte, c'était une petite moustache postiche coupée court, montée sur filet invisible et que l'on colle avec un liquide spécial sur la lèvre supérieure. Elle était de couleur grisonnante, de telle sorte qu'on pouvait supposer au premier abord, que l'individu qui faisait usage de ce postiche absolument invisible, s'en servait pour dissimuler son âge en l'accroissant.

C'était là un point d'importance qui n'échappa point à Jean Fréville, car les gens qui ont recours à de tels artifices le font dans le but pas toujours atteint, de paraître plus jeunes qu'ils ne sont en réalité, et non point de se vieillir.

Qui donc, parmi les pensionnaires de l'oncle Vissac, pouvait bien avoir intérêt à paraître plus vieux que son âge ?

Cette question amenait l'inspecteur Réjol et Jean Fréville à considérer une situation de fait des plus graves et qui était la suivante :

Il y avait parmi les pensionnaires de l'hôtel un homme fort jeune, certainement, qui se dissimulait sous les apparences d'un homme âgé déjà.

Cet homme devait être, tout permettait de le supposer, à un pourcentage de chances imposant, l'auteur de la tentative criminelle commise contre Robert Carsin. Mais le tout n'était pas de le supposer, il fallait, ainsi que le disait l'inspecteur Réjol, le prouver.

Lorsque Jean Fréville eût examiné la petite moustache postiche tout à loisir, le policier la fit disparaître à nouveau dans son porte-cigarettes, tandis qu'il disait au reporter :

— C'est certainement le porteur de cette moustache postiche ou un de ses amis qui vous a tiré dessus dans la pinède.

— Là-dessus d'accord, acquiesça Jean Fréville, mais personne ne savait que j'allais sortir avec ma voiture.

— Euh ! fit l'inspecteur en poussant un nouveau pion d'ivoire sur une case, avec une puissante voiture, une Sunbeam, par exemple, et en passant par le chemin de la corniche, il était possible d'arriver là-haut plusieurs minutes avant vous.

— Décidément, ne put s'empêcher de remarquer le reporter, les voitures Sunbeam tiennent une grande place dans les préoccupations de Réjol.

Et, tout en formulant intérieurement cette pensée, Jean Fréville avança à son tour un pion d'ivoire sur une des cases noires de l'échiquier.

Mais une autre préoccupation que celle de gagner une partie d'échecs l'absorbait à ce moment. Il considérait qu'il eût été malhonnête de cacher plus longtemps à l'inspecteur Réjol ce qu'il connaissait de vérité sur l'empoisonnement de Robert Carsin.

— Monsieur Réjol, dit Jean Fréville au policier, il faut que je vous mette maintenant en garde contre une erreur qui risque de fausser totalement la marche de votre enquête. Vous croyez que mon ami Carsin est allé se coucher après avoir absorbé une quantité invraisemblable de whisky ?

VOUS POUVEZ VOUS ATTENDRE A UNE TELLE SUPREMATIE DE B. F. Goodrich!

Style superbe  
Qualité Incomparable

La FLIGHTBOOT

Elegante et pimpante... entièrement féminine et étonnamment pratique... telle est la Flightboot—créée par B. F. Goodrich. Elle est légère et souple... n'irritera pas la jambe... si flexible qu'elle se met et s'enlève sans aucun effort. Et comme toutes les chaussures de caoutchouc B. F. Goodrich elle est façonnée par des dessinateurs experts... construite de compositions de caoutchouc exclusives qui vous donneront de l'usure et du confort additionnels.

Recherchez la marque B. F. Goodrich lorsque vous achetez n'importe quelle chaussure de caoutchouc. Des années de recherches, d'adresse et de "connaissance" vous assurent toujours un style superbe et une qualité incomparable.

Premier en caoutchouc—  
Premier en chaussures

LA CHAUSSURE  
B.F. Goodrich

— Cela semble de toute évidence.

— Eh bien, détrompez-vous. C'est moi qui lui ai fait absorber cette dose massive de whisky une fois que j'ai eu nettement conscience du poison qui infectait son organisme. Cette dose de whisky c'est le contre-poison qui a sauvé Robert Carsin.

— Alors, monsieur Fréville, vous savez beaucoup plus de choses que moi sur cette affaire, rétorqua le policier avec le plus grand calme.

— Voici ce dont je suis sûr, répondit le reporter.

Et, en peu de mots, il expliqua à l'inspecteur Réjol sur quelles données il avait été amené à administrer à son ami l'étrange médication que l'on sait et qui avait eu de si salutaires effets.

Le policier poussa un pion d'ivoire au hasard sur une case, se gratta le front puis déclara à Jean Fréville :

— Il faut nous hâter d'arriver à une solution. Demain, je saurai quel est parmi les pensionnaires de l'hôtel l'homme qui porte une moustache postiche grisonnante, pareille à celle que j'ai dans ma poche.

Puis, après un instant de silence, il formula cette opinion qui n'avait rien de précisément encourageant pour l'avenir :

— Ce gaillard-là pourrait faire sans bruit plus de victimes parmi les pensionnaires de l'hôtel qu'avec une mitrailleuse.

— Fort exact, approuva le reporter, car, aux premiers crépitements d'une mitrailleuse, beaucoup de gens peuvent courir se mettre à l'abri. Il n'en va pas de même avec un homme qui frappe dans l'ombre et le silence.

Jean Fréville et l'inspecteur Réjol terminèrent ou firent semblant de terminer cette partie d'échecs au cours de laquelle ils venaient d'échanger leurs confidences, puis, comme des gens que rien ne presse, ils allèrent s'accouder un moment sur le mur de la terrasse, ce qui permit au policier de couper une branche d'acacia dans laquelle il tailla un morceau de vingt centimètres environ qu'il mit dans la poche de sa veste.

A l'endroit où ils se trouvaient, les deux hommes étaient à découvert et, par conséquent, pouvaient continuer leur conversation sans crainte d'être entendus par des oreilles indiscrettes. D'autre part, il était normal que des personnes qui venaient d'achever une partie d'échecs, continuassent à discuter des coups qui avaient animé cette partie.

Mais comme bien l'on pense, les préoccupations de l'inspecteur Réjol étaient d'un autre ordre que la position d'un cavalier, d'un roi, d'un fou ou d'une tour. Tout en ne restant pas insensible au magnifique spectacle des nuages qu'empourprait la lumière de la lune, il posait à Jean Fréville cette question d'un ordre plus terre-à-terre :

— La porte de votre chambre, comme toutes celles de l'hôtel, est munie d'une serrure et d'un verrou ?

— Oui, et je ferais, ma foi, plus confiance au verrou qu'à la serrure, déclara tout net le reporter.

— Mettons qu'ils se valent, déclara l'inspecteur Réjol, sceptique sur les garanties de sécurité qu'offraient de telles mécaniques.

La question qu'il venait de poser là était évidemment motivée par une préoccupation qu'il exposa sans plus attendre à Jean Fréville.

— Je ne dis point que la chose se produira, mais, au point où nous en sommes, il ne faut négliger aucune précaution. Je ne serais point étonné que vous ne receviez une visite nocturne que le souci immédiat de votre existence doit vous faire redouter par-dessus tout.

— J'y avais déjà songé, répondit le reporter sans marquer le moindre étonnement.

— Eh bien, monsieur Fréville, voici ce que vous allez faire. Je vais vous souhaiter le bonsoir et vous allez remonter dans votre chambre, dont vous laisserez la porte ouverte, ce qui me permettra de vous y rejoindre dans quelques instants sans attirer l'attention de personne.

Les deux hommes se dirent ostensiblement bonsoir et Jean Fréville partit le premier, tandis que l'inspecteur Réjol continuait de fumer sa cigarette, accoudé sur le mur de la terrasse.

Dans le vestibule de l'hôtel, Jean Fréville rencontra Maryse Darlèse à qui il tendit la main.

— Eh bien ? lui demanda-t-il simplement.

— Je suis à bout de forces et si cette situation se prolongeait plusieurs jours encore, je ne sais pas si j'aurais la force de tenir.

— Rassurez-vous, madame, il y a tout lieu de croire que, dans vingt-quatre heures tout au plus, l'énigme qui nous préoccupe sera éclaircie de manière définitive, dit Jean Fréville avec une conviction qu'il voulait faire partager à sa charmante interlocutrice.

Depuis que l'inspecteur Réjol lui avait fait part de l'étrange trouvaille de la moustache postiche, le reporter ne doutait plus que les événements fussent se précipiter.

Ce pressentiment, basé d'ailleurs sur des faits indéniables, n'allait pas tarder à se réaliser.

## VI — LA MORT QUI FROLE

L'INSPECTEUR RÉJOL ne se fit pas attendre et rejoignit le reporter dans sa chambre quelques minutes après son arrivée, sans faire le moindre bruit.

Soupçonneux, méfiant au suprême degré, il commença par examiner avec le plus grand soin la serrure et le verrou de sûreté, ce qui amena chez lui un haussement d'épaules significatif.

— Nous allons d'abord faire une chose indispensable, dit-il, lorsque cet examen fut terminé. Nous allons mettre le lit à la place de l'armoire et l'armoire à la place du lit.

Jean Fréville et l'inspecteur Réjol étaient deux hommes solidement musclés, qui eurent tôt fait d'opérer la substitution. L'aspect de la chambre était totalement changé, à tel point que le reporter ne put se tenir de faire cette réflexion :

— Si je rentrais maintenant chez moi sans savoir que les meubles ont été déplacés, et dans l'obscurité, j'irais tout droit me cogner dans l'armoire.

— Exactement ce qu'il fallait démontrer, répondit le policier avec un magnifique sourire de satisfaction. Maintenant, ajouta-t-il, comme il est à prévoir que nous n'aurons pas affaire à des naïfs, et qu'il est facile de jeter un coup d'œil dans une chambre pendant le jour, ne serait-ce que par un trou invisible percé dans la porte ou dans la cloison, demain matin, nous remettrons les choses en ordre pour les déplacer de nouveau une fois le soir venu.

— Tant pis pour celui qui essayerait d'entrer chez moi sans me demander la permission pendant la nuit, il pourrait quelquefois lui en cuire, assura Jean Fréville qui se sentait vraiment l'esprit combatif.

— Attendez, ce n'est pas tout, assura l'inspecteur Réjol plus souriant que jamais à l'idée du bon tour qu'il pensait jouer à un ennemi encore inconnu.

Le policier prit dans sa poche le morceau de branche d'acacia qu'il avait coupé dans le jardin de l'hôtel et, avec

son couteau, le tailla en sifflet. Cela fait, il l'inséra sous la porte après l'avoir fermée.

— Voilà, dit-il à Jean Fréville, qui vaut mieux que toutes les serrures du monde. Il faut une très forte poussée pour ouvrir une porte ainsi calée. Et qui dit poussée dit bruit, n'est-ce pas ?

— Oui, assura le reporter, et si pareille chose arrive, je saurai me charger de la réception.

— Voilà, dit l'inspecteur Réjol en retirant le coin qu'il venait de placer. Vous connaissez la manœuvre. Bonne nuit, mon cher.

Le policier parti, Jean Fréville mit en place son système de sécurité, plaça son pistolet automatique sous son traversin et se coucha, bien décidé à se reposer et à ne fatiguer ni son esprit, ni son corps par une veille qui pouvait fort bien être sans résultat.

D'autre part, le reporter, qui avait le sommeil léger, savait qu'il aurait le temps, en cas de surprise, de parer à toute attaque et de se défendre.

La nuit se passa sans incidents et, dès le lever du jour, Jean Fréville enleva son système de sécurité, car l'inspecteur Réjol devait venir le retrouver avant que les pensionnaires de l'hôtel ne se livrassent à leur va-et-vient habituel et matinal dans les couloirs.

— La nuit a été bonne ? dit celui-ci en apercevant le reporter qui allait et venait dans sa chambre, la cigarette aux lèvres.

— Rien à signaler, répondit Jean Fréville.

— Dépêchons-nous de faire le ménage.

En quelques minutes, les deux hommes eurent rétabli les meubles de la chambre dans la disposition où ils se trouvaient la veille.

— Maintenant, dit le policier en allumant une cigarette à son tour, il me faut l'homme à la moustache postiche aujourd'hui. Restez donc à l'hôtel, car je ne serais pas étonné s'il me fallait faire appel à vos services.

— Comptez sur moi. Si cela vous est possible, nous prendrons le café ensemble au bar.

Jean Fréville se rasa, s'habilla et descendit à la salle à manger prendre son petit déjeuner. Il venait à peine de terminer que l'oncle Vissac arrivait essoufflé.

— Jean ! On te demande au téléphone de ton journal. Ils ont dit que, si tu étais absent, tu les appelles aussitôt ton retour. Sûrement que c'est urgent.

— J'y vais, dit Jean Fréville sans montrer aucune hâte.

Comme il le pensait, son chef de rédaction l'attendait au bout du fil et, cette fois, lui donnait des ordres catégoriques.

— Fréville, lui disait-il, les journaux publient ce matin une « étrange histoire de poison sur la Côte d'Azur ». C'est une dépêche d'agence que nous reproduisons nous aussi, mais le patron veut absolument un papier de vous sur cette histoire.

— Voilà des vacances dont je me souviendrai longtemps, pensa le reporter qui partit s'allonger sur une chaise-longue au bord de la terrasse.

Les habitués de l'hôtel commençaient à faire leur promenade matinale ; des hommes, des femmes discutaient gaiement du programme de la journée, et le reporter, à demi assoupi dans sa chaise, ne prenait pas garde aux gens qui passaient autour de lui.

Tout à coup il sursauta. Quelque chose venait de faire « toc » sur le montant en bois de sa chaise, à la hauteur de sa tête. Tout d'abord, il pensa à une parcelle de gravier envoyée involontairement par le pied d'un promeneur, puis, pris d'un soupçon subit, il

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Ma chérie, tu joues juste assez bien pour être remarquée dans les soirées d'amis. Mais attention, si tu te perfectionnes, tu pourrais au contraire ennuyer les gens.

se leva. Et alors, Jean Fréville, malgré tout son sang-froid, tout son courage, devint blême.

Dans le montant de bois de sa chaise, à quelques centimètres de l'endroit où se trouvait sa tête quelques secondes plus tôt, une aiguille de phono était fichée par la pointe.

Immédiatement, le reporter s'efforça d'identifier les gens qui venaient de passer devant lui, mais, dans le va-et-vient des promeneurs matinaux, la chose lui fut impossible.

— C'est le moment où jamais de garder son sang-froid, de ne pas faire voir à l'individu qui vient de me manquer de peu, que je me suis aperçu de quelque chose.

D'un geste rapide, mais avec le plus grand soin, Jean Fréville arracha l'aiguille du bois et l'enferma dans son porte-cigarette.

Cela fait, il se rassit dans sa chaise comme si de rien n'était, mais, cette fois, se garda bien de s'assoupir. L'effort moral qu'il avait dû faire pour rester calme l'avait totalement déprimé, et il fut obligé d'essuyer la sueur qui couvrait son front.

Une demi-heure durant, il resta sur la terrasse puis, n'y tenant plus, partit non sans faire effort pour ne point hâter le pas.

Revenu dans sa chambre, il s'enferma et s'allongea sur son lit, complètement exténué par l'effort insensé qu'il venait de faire pour donner le change à un adversaire qui s'avérait de plus en plus redoutable.

Cette fois, ce n'était pas à l'affût qu'on l'avait attendu, mais en plein mouvement de la vie matinale, dans le va-et-vient des promeneurs sur la terrasse de l'hôtel, qu'on avait tenté de le frapper.

C'était évidemment un moyen de s'assurer l'impunité, et le geste de meurtre rapide témoignait d'une froide résolution qui se manifesterait certainement à nouveau avant peu.

— Je suis dans la peau d'un condamné à mort, et il faut que je gagne de vitesse les gens qui m'ont condamné si je veux leur échapper, se disait Jean Fréville enfin revenu à tout son calme, à tout son sang-froid.

Les heures qui le séparaient du déjeuner lui parurent interminables. Enfin, la cloche sonna, appelant les pensionnaires de l'hôtel à la salle à manger pour le premier service.

Jean Fréville aperçut à une table en face de lui l'inspecteur Réjol qui lui fit, en même temps qu'un signe d'amitié, un clin d'œil significatif.

— Réjol a du nouveau, pensa aussitôt le reporter de grand appétit, car il était de cette classe d'hommes qui récupèrent aisément un moment de dépression par le sommeil et un solide coup de fourchette.

Le déjeuner terminé, Jean Fréville retrouva au bar le policier qui l'attendait, assis à une table d'angle où l'on pouvait causer tout à loisir.

Lorsque le barman eût déposé devant les deux hommes le service à café, l'inspecteur Réjol se pencha vers le reporter et lui dit sans plus de préambule :

— Je crois que je tiens notre homme.

— Contez-moi ça, répondit Jean Fréville, sans que la moindre émotion transparût dans le son de sa voix.

— Voyez-vous cet Anglais toujours vêtu de gris ou de marron, qui fait de la peinture et pas trop mal d'ailleurs. C'est à lui qu'appartient la voiture Sunbeam que le chauffeur sort de temps à autre et dans laquelle on ne le voit jamais.

— Non, répondit nettement le reporter. Je n'ai pas ça dans l'œil.

— Peu importe, moi, je l'ai photographié. Vous savez qu'il est complètement impossible de soupçonner un pos-

tiche comme celui que je vous ai montré, s'il est bien appliqué, car il joue le naturel d'une façon parfaite. J'ai donc dû m'en tenir à la teinte et à la coupe de moustache. Oh, l'Anglais dont je vous parle porte une moustache exactement semblable comme teinte et comme coupe, au postiche que j'ai trouvé.

— Parfait... parfait... murmurait Jean Fréville en écoutant parler le policier.

— L'allure de l'homme, le visage s'accrochant avec la moustache grisonnante, mais cela et surtout s'il s'agit bien du coquin que je soupçonne, peut s'imiter facilement. Mais il y a quelque chose qui défie toute espèce de maquillage, et ce quelque chose c'est l'œil. Or, mon Anglais a l'œil plus jeune que sa moustache.

— Il me semble que tout semble s'accorder pour...

— Permettez, mon cher, coupa l'inspecteur Réjol. Je crois que je suis sur la bonne voie, mais il y a une chose qui m'est formellement défendue, c'est de commettre un impair. Evidemment, vous pouvez me dire : Arrêtez votre homme et vérifiez si, oui ou non, il porte une moustache postiche. Facile à dire, plus difficile à faire. Supposons que l'expérience confirme les soupçons, tout va bien. Mais, dans le cas contraire, si mon homme porte une moustache qui est bien la sienne. Alors, mon pauvre ami, je saurais que c'est qu'un consul anglais, je vous prie de le croire.

— En somme, vous doutez ? observa alors Jean Fréville.

— Oui et non, plutôt non que oui. J'ai consulté les livres de police de l'hôtel, et je sais que nous avons à faire à Morris Rooper, négociant anglais, habitant l'île de Malte.

— L'île de Malte, tiens, bizarre !

— J'ai fait immédiatement le nécessaire pour que la vérification urgente soit faite par l'intermédiaire de notre agent consulaire là-bas, pour savoir s'il y a bien à Malte un négociant nommé Morris Rooper et s'il est bien en déplacement en ce moment.

— Urgent, cela veut dire deux jours, peut-être trois. Et, en trois jours, avec les gaillards à qui nous avons affaire, il peut se passer bien des choses et des plus graves.

— Je n'en disconviens pas, mais il faut attendre. Pendant ce temps, l'homme est marqué, comme disent les sportifs, et vous avouerez que c'est déjà là quelque chose.

— Oui, évidemment, repartit Jean Fréville. Mais, dites-moi, demandait-il tout à coup au policier, votre Anglais se sert-il d'une canne habituellement ?

— Oui, et j'ai même remarqué qu'il s'en sert lorsqu'il sort avec son matériel de peintre.

Jean Fréville se pencha un peu plus vers l'inspecteur Réjol comme pour l'inciter à porter plus d'attention à ce qu'il allait lui dire, puis, affirmatif, assura :

— Si votre Anglais se sert habituellement d'une canne, il n'y a pas de doute possible, c'est notre homme.

— Hein ! Vous dites ? sursauta le policier stupéfait d'une telle assurance. Pourquoi cette canne...

— Allons poursuivre cette conversation dans ma chambre, j'ai à vous apprendre et à vous montrer quelque chose qui vous édifiera pleinement.

#### VII — QUI ? POURQUOI ? COMMENT ?

L'INSPECTEUR RÉJOL suivit Jean Fréville sans mot dire, sans lui demander aucune explication préalable. Il avait eu le temps de juger le reporter et savait maintenant que celui-ci ne parlait jamais à la légère. Il était impatient de connaître les précisions qu'il avait pu recueillir et qui



# 2 et 2 font 4

Voilà qui est simple comme formule. Obtenir le maximum avec le minimum en matière de magazine, est chose aussi simple à condition de souscrire un abonnement au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM. La somme de cinq dollars, de nos jours, est si peu qu'on peut la considérer comme un minimum lorsqu'il s'agit d'une valeur dont les effets sont bénéficiaires pendant une année. Nos trois publications,

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

par contre, doivent être considérées comme un maximum si l'on considère l'abondante matière à lire qu'elles renferment et qui est préparée avec tant d'attention pour vous. Aussi sûr et aussi simple que 2 et 2 font 4, cet abonnement que vous pouvez souscrire en remplissant le bulletin ci-dessous vous procurera le maximum de valeur avec le minimum de déboursé.

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. — Important : Veuillez indiquer d'une croix  s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q.

# DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

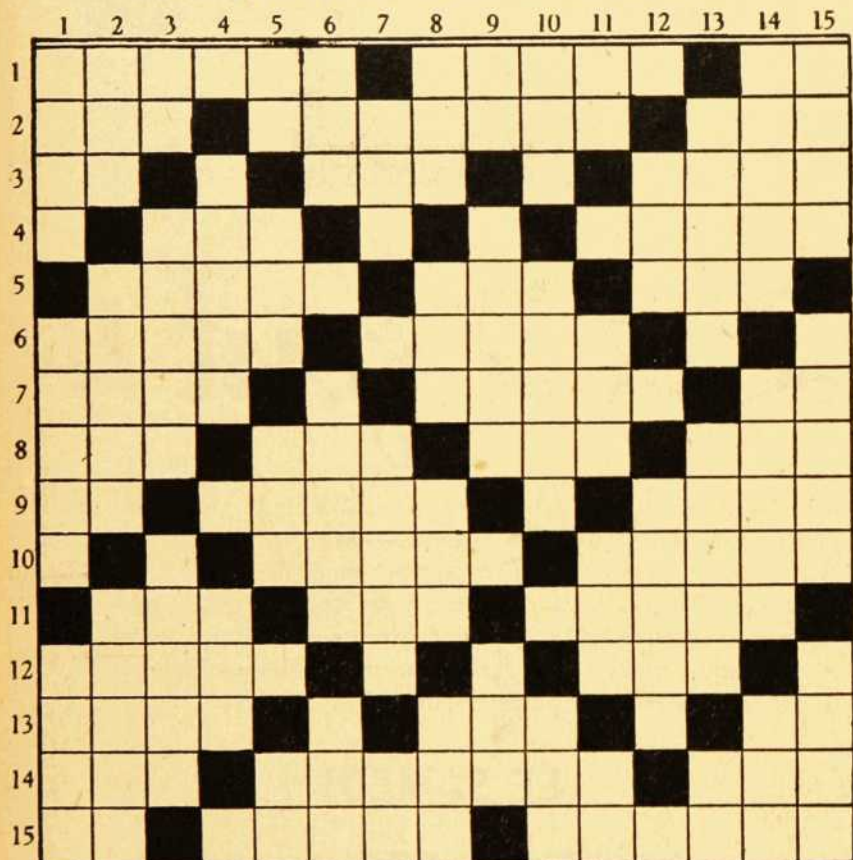
LES 10 GAGNANTS DU PROBLEME No 769  
10 JEUX DE CARTES

Mlle Juliette Pépin, 103, rue de Montmorency, Québec, P.Q.; M. H. La Roche, 27<sup>3</sup>/<sub>4</sub> Ave Murray, Québec, P.Q.; Mme Evangéline Beaulieu, 4684, rue Cartier, Montréal, P.Q.; M. Pierre Faubert, 2067 ouest, rue Dorchester, Montréal, P.Q.; M. Bertrand Mathieu, Case Postale 15, St-Ludger, Co. Frontenac, P.Q.; Mme René-A. Charette, 96, rue Hôtel-de-Ville, Hull, P.Q.; Mme Ferrier Beauchamp, Clarence Creek, Ont.; Mlle Marie Lecavalier, 5438, rue Jeanne Mance, Montréal, P.Q.; M. Claude Marcotte, Ste-Anne de la Pérade, Co. Champlain, P.Q.; Mme Marie-Louise Thibault, 180, rue Poirier, Charny, Co. Lévis, P.Q.

Solution du Problème No 770

C	H	U	L	O	F	A	L	S	I	F	I	E	R
R	O	S	E	F	O	L	I	E	A	N	T	I	
I	M	A	G	E	C	O	S	C	N	O	S		
E	G	A	R	E	I	B	E	L	C				
G	E	U	S	R	A	D	E	R	G				
O	B	X	P	A	L	S	E	S	C	O			
U	R	E	R	A	D	I	S	R	C	O			
R	U	T	H	R	O	B	I	N	L	I	E	R	
M	I	E	H	C	A	M	U	S	S	U	D		
E	T	P	O	E	N	O	E	P	R	I			
T	R	I	T	T	E	N	S	I	L	N			
T	S	E	C	A	H	E	R	O	N				
H	O	F	L	A	R	S	S	A	G	A	S		
O	R	E	E	L	E	R	M	I	N	T	I	C	E
M	E	R	L	E	T	E	S	L	E	S	E	S	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 771



Nom .....

Adresse .....

Ville ou Village ..... Province .....

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975-985, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

## HORIZONTALEMENT

- Os long et grêle de la jambe. — Interjection pour engager à garder le silence sur une affaire. — A moi.
- Unité de mesure agraire. — Bénéfice. — Bruit.
- Usages. — Possessif. — Liquide nourricier de l'organisme.
- Ile anglaise. — Lit de plumes.
- Plume légère. — Personnage de la féerie anglaise. — Seule.
- Lanterne. — Caillou.
- Puits naturel. — Pièce qui entre dans une mortaise. — Marche.
- Fond d'une rivière. — Longueur d'une enjambée. — Pour soutenir les tonneaux. — Péricarpe des céréales.
- Usages. — Ancien pays de l'Asie Mineure. — Herbe fauchée.
- Lac de l'Afrique équatoriale. — Multitude.
- Visage. — Indivisible. — Instrument pour connaître la profondeur.
- Sorte de requin. — Saison.
- Projectile creux. — Marmite de cuisine. — Préfixe de réunion.
- Pic des Pyrénées. — Barque. — Epais.
- Article espagnol. — Reproduction. — Obstacle artificiel.

## VERTICALEMENT

- Apôtre des gentils. — Dépôt d'origine marine. — Petite hutte.
- Légumineuse. — Navigateur anglais. — Grande tour.
- Ile de l'océan Atlantique. — Animal. — Nom scientifique des makis.
- Verte réprimande. — En deçà.
- Conjonction. — Sans surcharge. — Parlementaire anglais. — L'Eridan des Anciens.
- Ville d'Autriche. — Ruban. — Opéra-comique de Planquette.
- Semblable. — Qui lui appartiennent. — D'un verbe gai.
- A moi. — Trop compact. — Époque. — Écrivain américain.
- Conjonction. — Domestique. — Sorte de nain jaune.
- Semblable. — Consacrer. — Large cuvette.
- Dans la gamme. — Caractère du style. — Écrivain anglais. — Patrie des frères Anguier.
- Monnaie de cuivre. — Produit d'une fusion.
- Non viciée. — Sel alcali. — Dans la gamme.
- Bien pourvu. — Etoffe destinée à protéger. — Eclat de voix.
- Personne très douce. — Baguette résistante. — Ouvrage de maçonnerie.

lui permettaient d'affirmer que l'Anglais soupçonné était bien l'homme de la moustache postiche, puisqu'il se servait habituellement d'une canne.

Quels rapports pouvait-il bien y avoir entre cette moustache postiche et cette canne ?

— Mon cher Réjol, dit le reporter, après avoir offert un siège au policier, je suis en mesure de vous apprendre comment mon ami Carsin a été empoisonné, car ce matin, après avoir tenté vainement de me mitrailler avec des cartouches chargées à chevrotines, on a essayé de m'avoir avec le même procédé qui avait si bien réussi avec ce pauvre Carsin.

— Et vous avez eu encore une fois la chance pour vous. C'est peut-être idiot, mais laissez-moi vous féliciter, ne put s'empêcher de dire l'inspecteur Réjol.

— Une chance qui atteignait cette fois trois centimètres de largeur. Nous sommes en progression sur les fractions de secondes des deux coups de fusil. Mais revenons aux choses sérieuses.

Cela dit, Jean Fréville s'assit en face du policier et poursuivit :

— Je vous ai dit, mon cher Réjol, comment j'avais eu l'intuition du poison avec lequel on avait voulu tuer mon ami Carsin, ce qui me permit de lui administrer le seul remède possible en l'occurrence, une dose massive de whisky. Mais un point obscur subsistait. Et je me demandais bien en vain comment on avait injecté le poison dans son organisme.

— Vous m'avez dit que votre ami portait à la nuque une érosion toute fraîche, ce qui permettait de croire qu'on l'avait empoisonné avec une plume à vaccin ou tout autre instrument semblable, trempé dans du poison.

— La chose s'expliquerait si vraiment Robert Carsin s'était trouvé en état d'ébriété, mais il s'est couché aussi à jeun que vous et moi. Et je vous assure que ce n'est pas un homme à se laisser déranger dans son sommeil. Maintenant, je sais comment les criminels qui en voulaient à sa vie, et là il y a encore un autre point obscur, avaient bien pu opérer.

Jean Fréville s'arrêta de parler pour tirer son porte-cigarettes de sa poche, et lorsqu'il l'eut dans la main, il le montra à l'inspecteur Réjol, en lui disant :

— Mon cher Réjol, vous allez demeurer bien sage sur votre chaise, et ne point toucher à la très petite chose que je vais vous montrer, car il irait de votre vie.

— Faites voir, répondit simplement le policier fort calme.

Jean Fréville ouvrit son étui à cigarettes dans lequel il avait placé l'aiguille de phono arrachée au bois de sa chaise longue, le matin même.

En apercevant cette petite chose, comme disait le reporter, le policier ne put réprimer un mouvement de surprise.

— Maintenant que vous avez vu, je vais vous donner toutes les explications désirables, dit Jean Fréville en refermant son étui à cigarettes avec soin et en le replaçant dans sa poche. J'estime que nous sommes arrivés maintenant au moment où il n'est plus possible de rien dissimuler et, si vous le voulez bien, Réjol, nous allons reprendre rapidement le drame dans lequel nous sommes toujours des acteurs.

— Dans lequel, je l'espère bien, nous serons là pour le final du dernier acte, remarqua l'inspecteur Réjol.

— Lorsque je suis entré dans la chambre de mon ami Carsin, et que je l'ai trouvé étendu sur son lit, les traits tirés, les yeux révulsés, de l'écume blanche filtrant à la commissure des lèvres, je n'ai pas eu la moindre hésitation. Carsin avait exactement le fa-

cies d'un homme qui vient d'être piqué par cet effroyable animal qui s'appelle la vipère de Nouvelle-Guinée. J'ai séjourné deux mois dans cette île, et j'avais vu des hommes atteints de la sorte, spectacle qui s'était profondément gravé dans ma mémoire.

— Mais pourtant, objecta alors l'inspecteur Réjol, il n'y a pas de serpents dont le venin tue un homme instantanément.

— Parfaitement d'accord, approuva Jean Fréville. Mais l'homme piqué subit un « choc » qui le met immédiatement hors d'état de prononcer un mot, d'appeler à l'aide. Le venin continuant de faire son effet, il meurt en dix minutes, un quart d'heure, une heure quelquefois, suivant sa force de résistance, mais normalement, la mort survient dans les délais les plus rapides. Tous les venins sont des paralysants du cœur, et celui de la vipère de Nouvelle-Guinée produit des effets semblables à ceux de la strychnine.

— C'est pourquoi le médecin s'y est trompé et ne pouvait d'ailleurs faire autrement.

— C'est alors que je n'ai pas hésité à essayer le remède héroïque que commandaient les circonstances, et qu'on emploie là-bas. On fait avaler à l'homme piqué autant d'alcool qu'il peut en absorber, et si on n'a pas d'alcool sous la main, on racle des fonds de pipe de manière à recueillir le plus de nicotine possible et à la faire avaler à l'homme en danger de mort.

— Poison contre poison.

— Sans doute. Ce sont là des méthodes empiriques qui réussissent quelque fois.

— Vous en avez eu heureusement la preuve. Votre ami était un homme mort sans votre intervention, qui a causé une méprise dont on pourrait rire s'il ne s'agissait de la vie d'un homme.

— Autre fait empirique, reprit Jean Fréville. Tout individu piqué par un serpent et qui a passé la vingt-quatrième heure est hors de danger. Le succès de la médication bizarre que j'avais été contraint d'employer ne me laissait pas de doute. Robert Carsin avait bien été empoisonné avec du venin de vipère de Nouvelle-Guinée.

— Et vous arriviez nécessairement à vous poser les trois questions classiques : Qui ? Pourquoi ? Comment ?

— J'ai commencé par la dernière. Comment ? Comment, me demandais-je, a-t-on inoculé à Robert Carsin du venin de vipère de Nouvelle-Guinée ? Il n'y avait évidemment qu'un seul moyen, la piqûre. Assisté du médecin, j'examinai soigneusement son corps. Je n'y découvris aucune piqûre, simplement une érosion à la base de la nuque. Ce n'était pas une piqûre, on ne pouvait pas dire qu'on avait enfoncé une aiguille dans la chair, mais l'érosion était suffisante, étant donnée la virulence du venin. Et j'en revenais toujours à cette précision. Si on avait piqué, je dis piqué Robert Carsin, il aurait subi le choc dont je vous parlais tout à l'heure, mais pour faire cette simple érosion, il fallait néanmoins s'approcher de lui.

— Avez-vous songé à explorer sa chambre dans les moindres recoins ?

— Certainement. Et je m'attendais à trouver une épine, une fléchette de sarsacane, peut-être. Je ne découvris rien de cela, pour la bonne raison que l'assassin avait eu l'effroyable astuce d'employer une aiguille de phono trempée dans le venin. Et des aiguilles de phono, il y en avait dans la chambre de Robert Carsin comme dans celles de bien des pensionnaires de l'hôtel.

— En somme, à ce moment, vous étiez pour employer l'expression consacrée, en plein cirage.

— Je ne pensais plus qu'à une chose : je venais d'empêcher mon ami de

mourir d'une mort effroyable. Toutefois, je ne pouvais me retenir de penser que l'assassin était là, parmi les pensionnaires de l'hôtel, qu'il se dissimulait certainement sous des dehors aimables, et qu'on aurait grand-peine à l'identifier, si jamais on y arrivait. Ce fut dans cet état d'esprit que je pris ma voiture, et que je partis dans la montagne.

— Où vous fûtes mitraillé par un gaillard au volant de la voiture Sunbeam, voiture plus puissante que la vôtre, et qui passa par un chemin plus court, celui de la corniche. Il eut tout le temps de cacher sa voiture dans la pinède et de vous attendre à l'affût.

— J'échappai de justesse à la mort, mais j'avais une certitude. J'étais, pour mes adversaires inconnus, un homme dangereux, du fait que, seul, j'avais découvert par quel moyen on avait tenté de tuer Maurice Carsin, et surtout peut-être, que j'étais au courant de la seule médication énergique capable d'enrayer les effets du venin.

— Et, tout naturellement, la question qui se posa à vous, plus impérieuse que jamais.

— Sur cette question qui c'est vous qui avez eu le mérite d'apporter le premier éclaircissement, avec cette trouvaille inespérée de la moustache postiche.

— De la chance, tout simplement. Il faut bien que, de temps à autre, le hasard vienne donner un petit coup de pouce bienveillant.

— Et ce matin, de la question qui je suis revenu sans le vouloir à la question comment? Celle-là, je l'estime résolue de manière définitive. J'étais assis dans une chaise longue sur la terrasse, et je somnolais presque, lorsqu'un toc dans le montant de bois de ma chaise m'a tiré de ma torpeur. Un des promeneurs matinaux que je ne pus identifier dans le va-et-vient m'avait décoché la fléchette d'un genre tout nouveau que je viens de vous montrer.

— Et vous pensez que c'est avec une canne que...

— Nous allons revenir sur ce point capital, mais auparavant laissez-moi vous dire la lumière qui se fit dans mon esprit. Robert Carsin aurait dû être piqué par l'aiguille, mais il fut, comment dirais-je, un peu manqué, alors que moi je l'ai été tout à fait.

— Je vous comprends parfaitement, observa alors l'inspecteur Réjol. Robert Carsin fut éraflé par l'aiguille mortelle, mais le poison dont vous parlez était d'une virulence telle qu'il subit le choc dont vous parliez tout à l'heure.

— Parfaitement. Et j'estime que, sur ce point-là, nous n'avons plus rien à redire. Passons maintenant au moyen de lancement de ce petit engin mortel. Pour envoyer une aiguille métallique avec force, il faut une canne pneumatique, construite sur le système de celles dont on se sert pour tuer de petits oiseaux. Je reviens évidemment dans le domaine de l'hypothèse, mais tout porte à croire que celle-ci est parfaitement fondée.

— Je le crois, assura le policier. Une canne, cela n'attire pas l'attention. La preuve en est qu'on vous a visé dans le va-et-vient des promeneurs de la terrasse, sans que personne ait pu faire attention au geste de l'assassin, geste qui a dû être des plus rapides, ce qui a nu à la précision de son tir et vous a sauvé la vie.

— Et voilà pourquoi, conclut Jean Fréville, je vous ai demandé si votre Anglais à la moustache grisonnante avait une canne.

— Il en a une dont il ne se sépare pas, pour cette raison qu'il ne tient pas qu'on puisse remarquer qu'elle sonne le creux.

— Que comptez-vous faire? demanda alors Jean Fréville à l'inspecteur Réjol.

C'était évidemment au policier qui avait la responsabilité de l'enquête de prendre maintenant une décision.

— Je vais téléphoner à mon chef. La gravité et la tournure que prennent les événements ne permettent plus aucune espèce d'atermolement.

#### VIII — DISPARITION INOPIÉE

JEAN FRÉVILLE et l'inspecteur Réjol n'ayant plus à se parler se levèrent. Le policier allait, comme il venait de le dire, téléphoner à ses chefs; quant au reporter, il comptait passer un moment au chevet de son ami Robert Carsin, dont l'état s'améliorait heureusement.

Il commençait à prononcer quelques mots et, pour tout dire, revenait lentement à la vie.

Le reporter venait d'ouvrir la fenêtre de sa chambre, comme l'inspecteur Réjol se préparait à en ouvrir la porte. Déjà il allait tourner le bouton de la clanche, lorsqu'il s'arrêta net.

— Réjol, venez vite! lui cria Jean Fréville en l'appelant du geste et de la voix à la fenêtre devant laquelle il se tenait debout.

Le policier accourut et, du premier coup d'œil, vit ce qui causait un tel émoi au reporter.

L'Anglais à la moustache grisonnante traversait, à ce moment, la cour de l'hôtel dans sa Sunbeam dont le chauffeur tenait le volant. Et, à l'arrière de la torpedo de luxe, s'entassaient plusieurs valises de cuir, preuve indubitable que le maître et le chauffeur quittaient définitivement l'hôtel.

Une fois la grille franchie, le conducteur de l'auto accéléra, et la puissante voiture fila à toute allure sur la route de Toulon.

— Cours après! gronda l'inspecteur Réjol en serrant les poings, de rage impuissante.

— Evidemment, le maître et le valet qui sont certainement complices ne se cacheront pas et il sera facile de les retrouver. Mais que pourra-t-on leur dire? Que pourra-t-on surtout leur prouver? L'Anglais aura toujours une canne, mais ce ne sera plus celle qu'il aurait fallu pouvoir prendre entre ses mains, car c'était une terrible preuve.

Sur le coup, l'inspecteur Réjol ne répondit rien aux justes objections que venait de faire Jean Fréville. Cependant, au bout d'un moment, il hocha la tête, puis laissa tomber ces mots:

— Il faudra voir?

— Voir quoi? eut bien envie de dire le reporter qui se retint devant l'incorrection d'une semblable question. Il n'eut pas à s'en repentir, car après quelques secondes de silence, le policier lui expliqua le fond de sa pensée.

— Au fait, dit-il, cet Anglais, ce Morris Rooper, nous ne connaissons pas son vrai visage, sa vraie allure lorsqu'il est débarrassé de son maquillage, de sa moustache postiche, et surtout lorsqu'il marche comme un homme jeune qu'il est certainement. Il est alors absolument différent de l'homme que nous connaissons.

— Evidemment, mais cela vous amène à quelle conclusion, interrogea Jean Fréville, que ce départ impromptu semblait désappointer au plus haut point.

— A celle-ci d'abord, répondit le policier qui gardait par habitude une constante maîtrise de soi. Je dis et je ne pense pas me tromper en parlant de la sorte; la partie n'est pas encore jouée entre ce gaillard-là et nous. Maintenant, j'en ajouterai une autre à laquelle j'attache tout autant d'importance qu'à la première. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous avons affaire à un homme dangereux entre tous. Alors continuons de nous tenir

# SACS DE THÉ "SALADA"

*Si pratiques*



Essayez cette Marmelade raisonnablement sucrée faite d'Oranges de Séville depuis 1706, d'après notre recette originale.

**MARMELADE À L'ORANGE**  
**CROSSE & BLACKWELL**  
AVEC LA CÉLÈBRE ÉTIQUETTE TOUTE ROUGE



Un magazine  
Qui lui Plaira!

Tout en étant de nature à plaire aux messieurs, LA REVUE POPULAIRE présente une synthèse des actualités courantes que toute femme — de même que tout homme — est heureuse de parcourir et de lire. Un abonnement à

**LA REVUE  
POPULAIRE**

qui, en somme, représente un déboursé dérisoire, procure cependant tout un monde de distraction et d'information. C'est pourquoi, en faisant ce cadeau à votre amie, fiancée, épouse ou mère, vous avez la certitude, qu'elle soit née en septembre ou en n'importe quel autre mois de l'année, de lui procurer une grande et durable joie. Offrez-le-lui avec avec ce joli saphir si vous avez le moyen, autrement, offrez-le-lui seul.

Notre roman d'octobre :

**APRES L'ÉPREUVE**  
Par Annie et Pierre Hot

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE

	Canada		Etats-Unis
1 an	..... \$1.50	1 an	..... \$1.75
2 ans	..... 2.00	2 ans	..... 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse .....

Nom .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P.Q., Can.

sur nos gardes, ne vous départez pas un seul instant de vos mesures de prudence nocturne. Ce soir, à la nuit tombée, je vous aiderai encore à faire votre chambre.

Jean Fréville ne répondit rien tout d'abord, car ce que venait de lui dire l'inspecteur Réjol ne cadrait pas avec sa première impression. A vrai dire, il avait pensé, en voyant partir l'Anglais avec sa voiture conduite par son chauffeur, que celui-ci s'empressait de quitter un terrain qui commençait à devenir brûlant pour lui.

Les justes remarques du policier le firent instantanément changer d'avis.

Ses remarques sur le vrai visage, la véritable allure de l'Anglais l'impressionnèrent profondément.

Vraiment oui, celui-ci avait raison de dire que la partie n'était pas encore jouée.

— Allons au bureau de l'hôtel, dit l'inspecteur Réjol à Jean Fréville.

Dans le bureau, les deux hommes trouvèrent l'oncle Vissac qui ne montrait pas précisément un visage satisfait.

— M. Rooper a quitté l'hôtel? lui demanda le policier.

— Eh oui, il a demandé sa note, a payé. Son chauffeur a sorti la voiture du garage, et il est parti sans plus d'explications.

— Evidemment, murmura entre ses dents l'inspecteur Réjol qu'une telle déclaration ne surprenait guère.

— Ah, monsieur, reprit l'oncle Vissac heureux de trouver enfin des gens à qui confier son ennui, si vous saviez ce qui se passe en ce moment!

— Quoi donc interrogea Jean Fréville.

— Eh bien, il y a que plus de vingt clients sont déjà venus me trouver pour me dire qu'ils allaient quitter l'hôtel si Mme Darlèse y continuait son séjour. Ils prétendent qu'ils ne veulent pas se trouver à table avec une empoisonneuse, la rencontrer sur la terrasse, ou la coudoyer dans les couloirs. Et cette malheureuse femme s'est enfermée dans sa chambre où elle pleure toutes les larmes de son corps.

— C'est idiot! déclara Jean Fréville.

— Je sais bien que c'est idiot, mon cher garçon! larmoya l'oncle Vissac, mais que veux-tu que je dise aux gens, moi? Vraiment je ne m'attendais pas à ce qu'une saison qui s'annonçait aussi bien, tourne de la sorte.

L'inspecteur Réjol s'approcha de l'oncle Vissac.

— Monsieur Vissac, je crois que vous vous faites des idées, lui dit-il.

— Les clients qui s'en vont, ça n'est tout de même pas des idées.

— Attendez, ne nous emballons pas, et permettez-moi de vous donner un conseil. A vos clients qui sont venus vous menacer de leur départ, à ceux qui viendront, vous direz ceci: Messieurs ou mesdames, ne vous mettez point l'esprit à l'envers et continuez votre séjour en paix.

— J'aimerais mieux que ce soit Mme Darlèse qui me dise cela elle-même, remarqua l'oncle Vissac dont l'esprit commercial s'accommodait mal de subtilités de cette sorte. Et puis, ajouta-t-il, à quoi me servira-t-il de répondre cela, puisque Mme Darlèse ne partira pas?

— Cela nous mènera toujours jusqu'à demain, alléguait l'inspecteur Réjol qui, manifestement, tenait à rester dans l'imprécision.

L'oncle Vissac ne pouvait se dérober à une telle invite, mais ce fut, bien entendu, d'un ton maussade, qu'il donna son acquiescement.

— Maintenant, monsieur Vissac, lui demanda encore le policier, voudriez-vous me confier les clefs des chambres qu'occupaient Morris Rooper et son chauffeur?

— Les voici, monsieur, dit l'oncle Vissac en remettant les clefs demandées, sans grand enthousiasme.

— Nous revenons rapidement, déclara le policier en faisant signe d'un geste de la main à Jean Fréville de le suivre.

Les deux hommes montèrent dans les chambres qui se trouvaient chacune à un étage différent.

Ni l'Anglais ni son chauffeur n'avaient rien laissé qui pût les compromettre, mais l'inspecteur Réjol fit une remarque qui avait son poids, car elle était de nature à fortifier sa conviction que l'Anglais et son chauffeur devaient déjà avoir eu maille à partir avec la justice.

Les murs, les portes laquées, le lavabo auraient dû garder trace des empreintes de doigts des gens qui avaient occupé la chambre, mais il n'en était rien. Pas la moindre empreinte nulle part, preuve certaine qu'on les avait effacées, en promenant soigneusement un chiffon mouillé sur les surfaces lisses.

Il n'y avait pas à dire, les gens qui prenaient de telles précautions ne pouvaient être que des criminels invétérés.

L'inspecteur Réjol et Jean Fréville revinrent au bar où, à cette heure, ils pouvaient causer tout à leur aise, après avoir rendu les clefs à l'oncle Vissac.

— Nous nous sommes posé les trois questions classiques, dit l'inspecteur Réjol en faisant le meilleur accueil au barman qui apportait des citronnades. Qui? Pourquoi? Comment? A deux d'entre elles, nous pouvons apporter une réponse précise. Nous savons de quelle manière on a voulu tuer Robert Carsin, nous connaissons à n'en pas douter l'auteur de cette tentative criminelle.

— Il nous faudrait tâcher de savoir maintenant pourquoi on a voulu tuer Robert Carsin, enchaîna immédiatement Jean Fréville.

— Oui, et vous qui êtes son ami, vous n'en avez pas la moindre idée? demanda l'inspecteur Réjol au reporter.

— Voilà vingt fois, cent fois que je me pose la question sans pouvoir y répondre par la plus timide approximation. Carsin est un garçon admirable qui ne se connaissait pas d'ennemis. Il

gagnait largement sa vie, et de plus il était pourvu comme moi d'un oncle, mais d'un oncle qui prospectait les champs de diamants en Afrique du Sud.

— Un oncle qui prospectait les champs de diamants, du venin de serpent... Un Anglais ou, si vous préférez, un type qui parle anglais. Ça ne vous suggère pas de rapprochements, tout ça?

— J'y ai pensé, mais d'abord Robert Carsin n'a jamais mis les pieds en Afrique du Sud; ensuite, ses relations avec son oncle ne pouvaient être qu'épistolaires. Je sais que celui-ci, qui devait être fort riche, lui envoyait deux ou trois fois par an un chèque des plus importants.

— Mon cher, répondit sentencieusement l'inspecteur Réjol, un homme qui a un oncle prospecteur de diamants en Afrique du Sud et un oncle qui a réussi dans la carrière peut s'attirer sans le savoir de solides inimitiés.

## IX — LA LUTTE DANS LE NOIR

ORSQU'IL eût quitté l'inspecteur Réjol, Jean Fréville alla voir Maryse Darlèse. Il la trouva complètement effondrée.

— Je voulais rentrer à Paris demain, mais je ne sais si j'aurai la force de faire le voyage, dit la jeune femme au reporter, d'une voix lasse.

— Madame, répondit le jeune homme, je vais vous parler comme je n'aurais pu le faire hier, car aujourd'hui il s'est passé des faits qui me permettent de rompre le silence.

Et succinctement, il conta tout à Maryse Darlèse.

— C'est aux gens qui portent sur moi d'odieuses soupçons qu'il faudrait dire cela.

— Comptez sur moi, madame. Demain, les plus malintentionnés de vos calomniateurs seront obligés de s'incliner devant la vérité.

— Soyez-en remercié d'avance, monsieur.

Jean Fréville ne s'avançait pas à la légère en faisant une telle promesse à la jeune femme, car le départ précipité de l'Anglais et de son chauffeur allait lui rendre les mains libres. Tout d'abord, il comptait passer, dans un journal régional, un papier dans lequel

il donnerait le minimum d'informations nécessaires au rétablissement de la vérité.

Ensuite, il téléphonerait à son journal, *Le Grand Événement*, un article des plus complets dans lequel il conterait en détail comment avait été exécutée la tentative d'empoisonnement dirigée contre Robert Carsin. Et, bien entendu, il ne ferait nul mystère des deux autres tentatives d'assassinat dirigées contre lui et que le hasard seul avait fait échouer.

Et Jean Fréville ne pouvait s'empêcher de se rappeler ses adieux à ses camarades avant son départ. Son confrère Lédard avait eu raison de lui dire qu'il ne fallait jamais engager l'avenir. Oui, il ferait un papier au cours de ses vacances, bien qu'il eût affirmé qu'il n'enverrait même pas de cartes postales.

Le reporter et l'inspecteur Réjol dînèrent à la même table.

Jean Fréville ne put s'empêcher de remarquer que le policier semblait plus préoccupé que d'ordinaire. Au cours de la conversation, celui-ci ne lui cacha point de quel ordre était cette préoccupation.

— J'ai téléphoné le signalement de l'Anglais, de son chauffeur, de la voiture, mais outre qu'il sera maintenant difficile de retenir une preuve quelconque, contre eux, je crains par-dessus tout la réapparition de l'Anglais, sous sa véritable allure, son véritable visage que, je ne saurais trop vous le répéter, nous ne connaissons pas.

— En somme, repartit le reporter, rien ne dit que l'élégant gentleman qui peut arriver d'un moment à l'autre à l'hôtel, ne serait pas notre homme, bien décidé à ne pas manquer son coup, cette fois.

L'inspecteur Réjol eut un haussement d'épaules significatif, mais il était visible que de graves préoccupations accaparaient son esprit.

Le soir venu, il monta avec Jean Fréville dans sa chambre et les deux hommes firent le ménage avec le même soin que la veille.

— Combien de temps faudra-t-il encore me livrer à ce manège pour éviter qu'un visiteur nocturne ne vienne me surprendre dans mon sommeil? se demandait le reporter qui finissait par souhaiter l'accrochage définitif, car cette lutte avec un adversaire insaisissable, fuyant comme une ombre, le mettait dans un état d'énerverment qui allait croissant de jour en jour.

Jean Fréville mit en place son système de sécurité, le coin de bois sous la porte, et se coucha persuadé que la nuit se passerait dans le calme, tout comme la précédente.

Vraisemblablement, l'Anglais devait être loin maintenant, et le reporter pensait, non sans raison, que si le dangereux personnage venait à renouveler une de ses tentatives criminelles, ce ne serait pas avant un certain temps.

Il laisserait à ceux qu'il visait le temps de s'endormir dans une fausse sécurité, pour surgir à nouveau de l'ombre, d'une manière foudroyante.

Cependant, le reporter opposait à cette hypothèse celle de l'audace. N'était-il pas logique de penser que ce Morris Rooper ne choisirait pas, pour faire sa réapparition, le jour même où il venait de quitter ostensiblement l'hôtel?

Et Jean Fréville ne pouvait s'empêcher de considérer que les deux hypothèses, bien qu'opposées, étaient également vraisemblables.

En pareille occurrence, le seul moyen de défense consistait, ainsi que le lui avait recommandé l'inspecteur Réjol, à ne pas se départir un seul instant de la plus élémentaire prudence.

Le reporter se coucha donc après s'être assuré que son pistolet automa-

# LE SAMEDI

## RENFERME MAINTENANT PLUS DE PAGES

Nos nombreux lecteurs et lectrices ignorent peut-être que la crise du papier continue à sévir au Canada tout aussi sévèrement que pendant la guerre. En dépit de tous nos efforts il nous a été impossible jusqu'ici d'augmenter le volume du SAMEDI, faute de papier. Comme on le sait, un magazine est imprimé sur un papier beaucoup plus luxueux que celui d'un journal et nous avons longtemps hésité à offrir à nos lecteurs un papier de qualité inférieure. Toutefois, pour donner au plus vite à nos lecteurs un plus grand nombre de photos et de textes dans chacun des numéros du SAMEDI, nous avons augmenté depuis quelques semaines le nombre de ses pages, en alternant le papier de luxe et le papier-journal. Dès que le papier-magazine se fera moins rare, tout LE SAMEDI sera imprimé, comme avant la guerre, sur papier glacé. Nous espérons que nos amis lecteurs et lectrices se réjouiront de cette bonne nouvelle. Malgré cette augmentation, le prix du SAMEDI reste toujours à 10 sous.

tique fonctionnait bien, pressa le bouton de l'électricité, et fit ainsi la nuit complète dans sa chambre.

Il se laissa aller au sommeil, convaincu de se réveiller au moindre bruit que l'on ferait pour tenter d'ouvrir sa porte.

Vers le milieu de la nuit, Jean Fréville s'éveilla brusquement, mais ne fit pas le moindre mouvement, garda le rythme calme, régulier de sa respiration, tandis que sa main droite allait chercher, sous le traversin, le pistolet automatique.

L'oreille tendue, il écouta. Au long de sa porte, il entendait comme un frôlement imperceptible.

Nul doute, une main experte travaillait le système de fermeture.

Un moment, Jean Fréville éprouva la tentation de lâcher un coup de pistolet dans la porte. La balle traverserait le bois, et toucherait infailliblement l'individu qui se trouvait derrière.

Mais il eut le bon sens de penser que, dans un tel moment, mieux valait éviter le bruit et ne se servir de son arme qu'à la dernière extrémité.

Et le crissement imperceptible continuait derrière la porte.

Brusquement, celle-ci s'ouvrit, tournant lentement sur ses gonds, poussée par une main invisible.

Jean Fréville éprouva à ce moment une sensation poignante.

Il y avait maintenant devant lui, là, dans sa chambre, un homme qu'il ne voyait pas non plus, mais dont il sentait nerveusement la présence.

En cet instant, le reporter comprit que le silence, l'immobilité la plus complète, pouvaient être seuls garants de sa sécurité.

Il n'eut pas le temps de penser plus loin.

Quelque chose d'assez lourd traversait l'air en sifflant, et, dans un fracas de verre brisé, la glace de l'armoire tombait sur le parquet de la chambre.

Inconsciemment, Jean Fréville pensa que la précaution prise par l'inspecteur Réjol d'intervir l'ordre des meubles une fois la nuit arrivée, venait de lui sauver la vie.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir davantage, car une masse humaine, emportée par son élan, venait de buter contre son lit.

D'un seul mouvement, avec une élasticité et une vitesse décuplées par le danger, le reporter sauta hors du lit et tomba sur l'homme que la disposition faussée, pour lui, du mobilier, avait complètement trompé.

Une lutte terrible s'engagea, mais le reporter avait pris un gros avantage du fait de sa position dans son lit. Il était littéralement tombé sur son agresseur qu'il réussissait à clouer au sol en un tour de bras.

Mais Jean Fréville avait affaire à un terrible adversaire et, dans l'obscurité, la lutte continua, sournoise, silencieuse, car ni l'un ni l'autre des deux hommes ne desserraient les dents que pour laisser passer son souffle haletant.

Le reporter était un homme de sport, les salles de boxe et de lutte qui étaient familières durant ses séjours à Paris.

Son adversaire semblait accepter sa défaite, car il ne lui opposa plus soudain la moindre résistance, cédant à tous ses efforts. Etendu tout de son long sur le dos, il ramenait derrière lui ses mains et ses bras.

Heureusement le reporter comprit la feinte. Il savait qu'il n'y a pas de plus redoutable adversaire que celui qui semble se laisser aller. Il lui fallait venir à bout de cet homme caoutchouc le plus vite possible.

Jean Fréville savait maintenant qu'il avait affaire à un homme jeune, re-

marquablement musclé. La régularité de sa respiration lui prouvait que celui-ci était de taille à mener la lutte aussi longtemps qu'il le faudrait pour triompher.

— A nous les grands moyens! pensa alors le reporter, bien décidé à en finir.

Il réussit à saisir un des bras qui se dérobaient à lui et à le retourner d'une prise rapide, amenant d'un mouvement brusque la main derrière le dos et au-dessus de l'épaule opposée.

Le nom de ce coup de lutte de défense en dit plus long que toutes les descriptions; il s'appelle le *retournement de bras à l'envers*. Et quand il est bien réussi il provoque un déboîtement de l'épaule qui met hors de combat l'homme le plus robuste.

Jean Fréville avait, si on peut dire, mis toute son application, toute sa science dans l'exécution de ce coup qu'il voulait décisif.

Un craquement d'os accompagné d'un cri de douleur, annoncèrent au reporter qu'il était heureusement venu à bout de son adversaire.

Rapidement, il se dégagea, sauta sur son pistolet automatique et pressa le bouton d'électricité.

Jean Fréville ne put retenir un cri en apercevant allongé sur le tapis où la douleur de son épaule le contraignait à l'immobilité, un homme de trente ans tout au plus, qui ne ressemblait en rien à celui qu'il se serait attendu à trouver, c'est-à-dire l'Anglais Morris Rooper.

Mais le reporter avait sous les yeux un autre sujet d'étonnement. La glace de l'armoire était brisée dans sa partie basse et, au milieu des éclats de verre, Jean Fréville aperçut un styilet à lame longue de dix centimètres.

C'était cette arme qu'il avait entendu passer en sifflant.

Heureusement que l'inspecteur Réjol était encore venu l'aider à faire le ménage, sans quoi Jean Fréville n'eût pas échappé à la mort. Son agresseur avait lancé le styilet dont la pointe était certainement empoisonnée, en plein milieu du lit, du moins le croyait-il, car il en avait soigneusement repéré la position.

Jean Fréville ne s'attarda point en considérations inutiles. Il fallait maintenant avertir l'inspecteur Réjol du succès qu'il venait de remporter, mais, avant, une précaution s'imposait. Le reporter savait trop ce que pouvait lui coûter une imprudence et, avec le plus grand soin, il vida complètement les poches de son nocturne visiteur. Et, de tout ce qu'il recueillit, il fit un paquet qu'il enveloppa dans une serviette de toilette.

Cela fait, il aida son agresseur à bander son bras, car il lui aurait été impossible de faire un pas le bras ballant, tellement la douleur qu'il ressentait était vive.

#### X — PIECE A CONVICTION

ORSQU'IL eut pris toutes ces précautions, Jean Fréville montra à l'individu la porte de sa chambre avec le canon de son pistolet.

— Marchez devant! lui dit-il simplement.

L'homme s'exécuta, sachant bien qu'il n'avait nulle pitié à attendre et, d'ailleurs, son épaule déboîtée lui permettait tout juste une marche lente et difficile.

Le reporter l'amena ainsi jusque dans la salle du bar déserte à cette heure.

— Asseyez-vous! lui commanda-t-il, tandis qu'il appelait le garçon d'étage par le téléphone du comptoir, le priant de réveiller M. Réjol et de lui dire que M. Fréville l'attendait immédiatement au bar.

— Immédiatement, Réjol se doutera certainement ce que cela veut dire, pensa le reporter en raccrochant l'appareil.

Trois minutes plus tard, la sonnerie le rappelait à l'écoute.

— M. Réjol n'est certainement pas dans sa chambre, ou alors c'est qu'il ne veut pas répondre, lui disait le garçon d'étage.

— Bizarre cela. Réjol aurait certainement répondu s'il était chez lui.

Deux coups de revolver claquant à brève distance firent soudainement comprendre à Jean Fréville que l'inspecteur Réjol n'était assurément pas dans sa chambre. Son premier mouvement fut de se précipiter au dehors, mais son regard, qui se porta aussitôt sur son prisonnier, le fit renoncer immédiatement à un tel dessein.

L'inquiétude du reporter fut de courte durée.

Il entendit des pas crisser sur le sable de la cour, en même temps qu'une voix qu'il connaissait bien, commandait, impérative:

— Marche! Et un peu vite, s'il te plaît.

La porte du bar s'ouvrit et Jean Fréville vit arriver l'inspecteur Réjol poussant devant lui un homme dont les poignets étaient encadrés dans des menottes d'acier.

— Ah! parfait! dit simplement le policier, en voyant le reporter avec son prisonnier. Vous n'avez pas perdu votre temps. Moi, j'avais pensé qu'une petite promenade nocturne me serait profitable.

Ce disant, l'inspecteur Réjol poussa en pleine lumière l'homme aux menottes.

Jean Fréville le reconnut aussitôt malgré que son œil droit fût tuméfié et presque complètement fermé.

C'était le chauffeur de la Sunbeam! — J'ai tapé un peu fort, expliqua l'inspecteur Réjol, mais ce n'est pas moi qui ai tiré les deux coups de revolver.

Attirant une chaise à lui, le policier s'assit, puis, fixant particulièrement le prisonnier de Jean Fréville, il dit en se frottant les mains:

— Nous allons pouvoir un peu nous expliquer, n'est-ce pas, master Morris Rooper, ou doi-disant tel?

— Je ne suis pas master Morris Rooper, déclara l'homme d'une voix sourde.

Sans répondre, l'inspecteur Réjol se leva, tira de sa poche la moustache postiche qu'il avait soigneusement conservée et l'appliqua sous le nez du prisonnier.

— Pas de doute, hein! s'écria le policier triomphant.

Il suffit de peu de chose pour transformer la physionomie d'un homme et cette moustache grise restituait instantanément au pseudo-Rooper, car il ne fallait plus douter que ce fût là un nom d'emprunt, l'expression de visage sous laquelle les deux hommes le connaissaient. Et encore, le maquillage qui donnait à la peau un aspect de vieillesse, faisait défaut.

— N'allons pas plus vite qu'il ne convient, et procédons par ordre, dit le méthodique inspecteur Réjol.

Montrant de la main l'homme à l'épaule démise, il dit à Jean Fréville:

— Ce gentleman est venu vous faire cette nuit une visite qui a mal tourné pour lui. Félicitations, mon cher. Quant à moi, je m'étais dit que je ne perdrais pas mon temps si je faisais une petite promenade à la fraîche. C'est ainsi que j'ai vu arriver, silencieuse et tous feux éteints, le long du mur de la terrasse, la Sunbeam que vous connaissez. J'ai sauté sur le marchepied et ce jeune homme m'a reçu à coups de revolver, ce qui m'a obligé à allonger le poing un peu vivement. Mais, puisque vous voilà, monsieur Fréville,

## FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

### MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

#### AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

#### CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

### REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL  
6901, Ave de Chateaubriand  
Case Postale, 2353, Place d'Armes,  
Montréal, P.Q.  
Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

voulez-vous jeter un coup d'œil sur ces deux messieurs, tandis que je vais m'absenter un moment.

L'inspecteur Fréville sortit, alluma sa lampe électrique, et s'en fut examiner l'intérieur de la voiture, ce qu'il lui avait été impossible de faire jusque-là.

Lorsqu'il revint, un large sourire illuminait sa figure, car il tenait dans ses mains une petite mallette de cuir, un fusil de chasse dont les canons avaient été coupés, et une canne, la canne de l'Anglais!

Tranquillement, l'inspecteur Réjol posa son butin sur une table. Maintenant, dit-il, nous allons nous expliquer.

— Ce fusil, dont on a coupé les canons pour rendre le tir plus efficace, expliqua l'inspecteur, comme s'il faisait un cours de police à des novices, c'est celui dont un de ces messieurs s'est servi pour tirer sur vous dans la pinède.

Pas un des deux hommes ne broncha.

Ouvrant la mallette, l'inspecteur Réjol en tira un nécessaire de maquillage et plusieurs moustaches postiches exactement semblables à celle trouvée si heureusement par lui.

— Rien à dire là-dessus? interrogea-t-il narquois.

Impassibles, les deux hommes ne répondirent mot.

L'inspecteur Réjol referma la mallette et prit alors, en ayant soin d'en maintenir l'extrémité vers le plafond, la fameuse canne. Cette fois, il s'adressa directement au pseudo-Rooper et lui dit:

— C'est avec cet instrument que vous envoyez des aiguilles de phono trempées dans du venin de vipère de Nouvelle-Guinée?

Le faux Rooper, nous disons maintenant le faux Rooper, car il n'y avait pas de doute que ce nom n'était pas le sien, resta muet, mais ses yeux dans lesquels passait une flamme de haine, se fixèrent sur Jean Fréville.

Le reporter comprit parfaitement la raison de ce regard.

Le bandit ne lui en voulait pas tellement de l'avoir réduit à merci, mais il détestait surtout en lui l'homme qui, par sa connaissance des choses coloniales, avait fait échouer un plan laborieusement élaboré.

Si Jean Fréville ne s'était pas trouvé là, Robert Carsin serait mort, car aucun médecin européen n'aurait pu soupçonner la cause de son empoisonnement. Lui et son complice auraient eu le temps de disparaître insoupçonnés et de recueillir le fruit de leur crime.

Ainsi s'expliquaient les diverses tentatives de meurtre auxquelles le reporter avait si heureusement échappé.

L'inspecteur Réjol fit faire un demi-tour à la poignée de la canne, découvrant ainsi le petit réservoir pneumatique dissimulé dans la poignée et l'entrée du minuscule canon.

C'était une arme redoutable, mortelle, sinistre, qui avait certainement dû être fabriquée exprès et sur des données particulières, puisque celui qui s'en servait avait eu l'infamie d'utiliser comme fléchettes, des aiguilles de phono!

— Il y a encore ceci, mon cher Réjol, dit alors Jean Fréville en montrant le paquet contenu dans la serviette de toilette, mais comme il pourrait y avoir danger, je m'en vais vous en présenter le contenu.

Le reporter défit le paquet et en tira d'abord le stylet.

— Stylet empoisonné sans nul doute, et auquel je n'ai échappé que grâce à la précaution que vous m'aviez fait prendre de faire mon ménage tous les soirs.

Un pistolet automatique accompagnait bien entendu cette arme dangereuse, ce qui n'avait rien d'extraordi-

naire, mais, ce qui l'était moins, c'était un petit étui de cuir doublé de métal.

Ce petit étui contenait une dizaine d'aiguilles toutes prêtes à être lancées par la terrible canne.

Jamais, vraiment, on n'avait vu dans une affaire criminelle, autant de pièges à conviction, et des plus redoutables, accumulées contre les coupables.

Sur les trois questions: Qui? Pourquoi? Comment? il n'en restait plus qu'une à élucider: Pourquoi?

Pourquoi ces deux criminels avaient-ils voulu tuer Robert Carsin?

#### XI — T. S. F.

L'INSPECTEUR RÉJOL éprouvait une grande joie d'avoir enfin pu arriver à démasquer l'effroyable criminel qui frappait ses victimes dans l'ombre, et par un procédé dont la description seule faisait passer le frisson.

Cette joie se tempérerait cependant d'un regret, celui de ne pouvoir connaître les mobiles qui avaient conduit ce criminel à agir de la sorte. Les deux hommes restaient devant lui, le visage dur, les yeux haineux, les mâchoires serrées, complètement muets.

— Le juge aura du mal à les faire parler, pensait non sans raison le policier.

Les faits semblaient justifier cette opinion, mais une circonstance imprévue vint heureusement bouleverser complètement ce pronostic. Le pseudo-Rooper devint blême tout à coup, tandis que des gouttes de sueur couvraient son visage.

— Inspecteur, dit-il en s'adressant au policier, voulez-vous me donner quelque chose à boire, de l'alcool si vous pouvez?

Une telle demande n'avait rien d'extraordinaire.

Jean Fréville alla au bar, prit une bouteille de rhum, deux verres et en versa une rasade à chacun des deux hommes.

Le pseudo-Rooper vida son verre d'un trait, eut comme un moment d'hébétément, puis, volubile, dit, à la stupefaction du policier et du reporter:

— Je souffre trop. Promettez-moi de me conduire immédiatement chez un médecin, et je vous dirai ce que vous voulez savoir. Tôt ou tard, il faudra parler, autant le faire tout de suite, ajouta-t-il d'un ton désabusé.

A ces mots, le chauffeur de la voiture envoya à son complice un regard dans lequel se lisait autant de stupeur que de haine, mais, d'un clin d'œil, le pseudo-Rooper rassura son complice.

Le manège n'échappa point à l'inspecteur Réjol qui se garda bien d'en faire rien voir.

— Tout au long de cette affaire, reprit le pseudo-Rooper, la malchance m'a poursuivi, et on ne lutte pas contre elle. Inspecteur, je vais vous enlever le plaisir de m'identifier lorsque je serai arrivé à la prison. Voici mon nom véritable. Je me nomme Harry Blood.

— Harry Blood! Mais vous êtes recherché par la police de cinq nations européennes, il me semble? remarqua fort tranquillement l'inspecteur Réjol.

— Vous avez une excellente mémoire, inspecteur. Mais revenons à notre affaire. J'étais, il y a deux mois de cela, à Johannesburg, lorsqu'un soir je fus accosté par un homme qui me dit:

«— Blood, voulez-vous gagner d'un seul coup la forte somme qui vous permettra de couler des jours tranquilles?»

«Je répondis à cet homme que de l'argent était toujours bon à prendre et qu'il fallait voir. Cet homme, n'attendez pas que je vous dise son nom, m'emmena chez lui et m'expliqua ceci:

«— Il y a à Paris, me dit-il, un peintre qui s'appelle Robert Carsin; il faudrait que cet homme disparaisse sans que l'on puisse se douter des causes de sa mort.

«— C'est facile à faire, mais je veux savoir pourquoi, lui répondis-je.

«— Ce Carsin est le neveu, le seul héritier du prospecteur Carsin qui a découvert des champs diamantifères encore inexplorés. Faites disparaître le neveu et, lorsque vous nous aurez averti que la besogne est faite, nous nous chargerons de l'oncle.

«Et, tout en parlant, l'homme me tendait un chèque au porteur de cinq cent mille francs, en me disant:

«— Pareille somme sera déposée à la banque Sud-Africaine, mais vous ne pourrez la toucher que dans six mois.

«J'acceptai. Je fis faire cette canne pneumatique et me procurai du venin de vipère de Nouvelle-Guinée.»

Blood s'interrompit de parler, puis dit à l'inspecteur Réjol:

— Encore un peu de rhum, s'il vous plaît, inspecteur.

Son désir satisfait, l'homme reprit:

— J'ai retrouvé ici ce Carsin que je cherchais. J'arrivais à le piquer avec une de mes aiguilles, mais le hasard voulut qu'il y eût en sa compagnie un homme qui, au courant des choses coloniales, soupçonna l'emploi du venin et administra à Carsin la dose de whiskey salvatrice. Cet homme, c'était monsieur, dit Blood, en montrant de la main Jean Fréville.

«Je ne pouvais laisser derrière moi un homme qui possédait une partie de mon secret, et je résolus de le supprimer. Embusqué dans la pinède, je tirai dessus deux coups de fusil à chevrotines et le manqua. Sur la terrasse, je lui décochai une aiguille au passage, et le manqua encore.

«Ce fut alors que je simulai un faux départ, et que je suis revenu dans la nuit, décidé à jouer le tout pour le tout. Connaissant la place du lit, j'entraî dans la chambre où monsieur dormait.»

Blood s'arrêta de parler et poussa un long soupir.

— La malchance était là, inspecteur, et vous avez bien joué votre partie. Je ne me suis pas aperçu d'abord que j'avais perdu une de mes moustaches postiches, ce qui vous a permis de me soupçonner. Sans cette heureuse trouvaille, je restais l'Anglais insoupçonnable que j'incarnais si bien.

— Exact, répondit simplement l'inspecteur Réjol.

— Finalement, vous m'avez eu avec votre damnée idée de déplacer le mobilier de la chambre de monsieur tous les soirs. J'avais percé un trou minuscule dans la porte, mais, pendant le jour, vous ne touchiez à rien et vous remettez tout en place le matin. J'ai cassé la glace de l'armoire avec mon stylet, et c'est un mauvais présage de casser du verre quand on est embarqué dans une affaire. Voilà ce que je puis vous dire, inspecteur, et je vous demanderai de tenir votre promesse.

Comme l'inspecteur Réjol allait répondre affirmativement, Blood le devança et dit, montrant le chauffeur de sa main restée valide:

— Ce garçon n'est pour rien dans l'affaire. Je l'ai engagé à mon arrivée à Marseille.

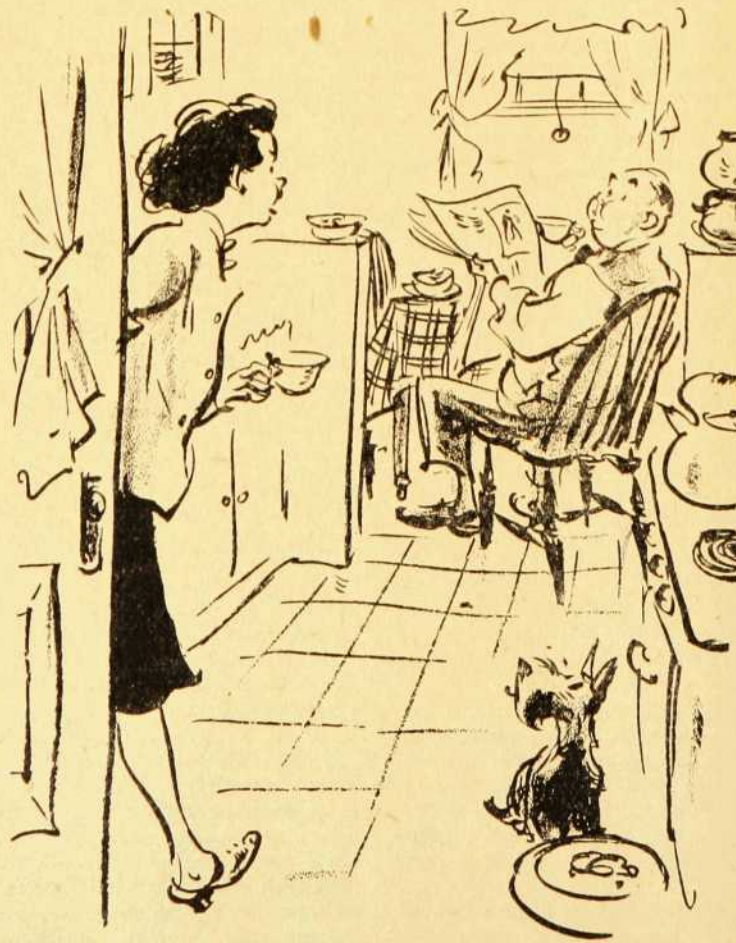
— Oui, fit l'inspecteur Réjol évasif, c'est un garçon qui conduit bien la grosse voiture, mais qui a le défaut d'avoir le revolver facile. Le juge d'instruction appréciera.

L'inspecteur appela Jean Fréville dans un coin du bar, et là, sans perdre un instant les deux hommes de vue, il lui parla un instant.

— C'est la meilleure solution, dit le reporter lorsque leur conversation fut terminée.

En effet, les deux hommes venaient de prendre une décision qui avait le mérite de concilier les intérêts de la justice et l'humanité.

### LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Les Choses sont les voisins les plus détestables que nous n'ayons jamais eus. Chaque fois que je vais leur emprunter du sucre ou quoi que ce soit, ils me disent qu'ils n'en ont pas.

La Sunbeam était là. Jean Fréville allait se mettre au volant et, en compagnie de l'inspecteur Réjol, mènerait les deux hommes à Toulon; le chauffeur entrerait en prison et Blood serait conduit à l'hôpital, surveillé étroitement jusqu'à guérison.

Tout était pour le mieux, car personne, dans l'hôtel de l'oncle Vissac, ne se doutait du drame qui s'était déroulé pendant la nuit.

Au moment où les pensionnaires allaient commencer leur promenade matinale, Jean Fréville était de retour.

Son premier soin fut d'aller voir son ami Carsin, et il eut la surprise de voir celui-ci le reconnaître, prononcer quelques mots.

Il était vraiment sauvé.

Tout joyeux, le reporter descendit et se heurta presque à l'oncle Vissac qui ne semblait pas des plus joyeux.

— Eh bien, demanda-t-il à son neveu, crois-tu que nous aurons du nouveau aujourd'hui? Il faut absolument qu'une solution intervienne. Si tu pouvais convaincre cette Mme Darlèse que son intérêt serait de partir?

— Mon oncle, répondit le reporter, j'ai cassé cette nuit la glace de mon armoire, et verre cassé, vous savez, c'est bon signe.

Et, laissant là l'oncle Vissac tout éberlué, il courut au téléphone et demanda le Grand Evénement. Son ami Léjard et ses autres collègues devaient bien rire là-bas, dans la salle de rédaction.

Il est vrai que Jean Fréville tenait un succès, car une affaire policière de l'envergure de celle qu'il venait de vivre, allait faire de la copie pour plusieurs jours et cela mettrait certainement les rieurs de son côté.

Descendu sur la terrasse, Jean Fréville croisa Maryse Darlèse qui faisait sa promenade matinale.

— Monsieur Fréville, je vous fais mes adieux. Je pars aujourd'hui et je tiens à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi.

— A mon tour de vous demander quelque chose, madame, dit le reporter tout souriant.

— Avec grand plaisir, accordé d'avance, dit la jeune femme avec ce sourire triste qui semblait stéréotypé sur son visage.

— Ne partez pas sans avoir écouté l'émission de T.S.F. de neuf heures, faite par le Grand Evénement.

— En quoi cela peut-il bien m'intéresser?

— Cela vous intéressera énormément, vous verrez, assura Jean Fréville qui, à la surprise des habitués, continua de causer et de se promener avec la jeune femme.

Lorsque neuf heures sonnèrent, le poste de T.S.F. placé dans le hall de l'hôtel commença son émission.

« Nouvelles de province. Une étrange affaire de poison dans un hôtel de la Côte d'Azur, annonça le speaker.

« Notre rédacteur Jean Fréville vient de nous téléphoner ce matin: Deux dangereux individus qui avaient tenté d'empoisonner le peintre bien connu Robert Carsin avec des aiguilles de phono trempées dans un venin de serpent, viennent d'être arrêtés cette nuit. »

Le speaker prit un temps et continua:

« Le plus curieux de cette affaire est que les habitués de l'hôtel soupçonnaient de cet acte criminel une charmante actrice de cinéma, Maryse Darlèse. Jugement téméraire et stupide, que nous nous garderons d'apprécier. »

Tout émue, la jeune femme se retourna et entendit une de ses accusatrices les plus acharnées dire à son voisin, assez haut pour qu'elle pût le comprendre:

— Il a rudement raison de dire ça, le speaker. Il y a des gens qui méritent vraiment d'être remis en place.

JEAN NORMAND

# POUR SON ENFANT

[ Suite de la page 11 ]

pour laquelle il a employé le meilleur de sa science... elle est là... condamnée...

Et c'était elle, surtout, bien plus que son enfant... qu'il eût voulu sauver... Car il l'aime encore... Il l'a senti surtout quand il a vu sa vie vaciller... incertaine... dès les premières heures de son intervention... Puis il a espéré... Puis il a été sûr qu'elle résisterait... Et, à présent que l'inévitable guette cette proie disputée, il sent qu'il l'aime toujours... Plus peut-être à cette heure... bien plus même qu'autrefois...

Alors, vaincu... écrasé... il murmure tout bas, comme une plainte: — Perdue!... Elle est perdue!...

Cependant, la malade vient d'ouvrir les paupières.

Anxieuse, elle interroge: — Comment va mon petit?

— Sauvé!...

— Dites-moi la vérité, car il faut que je sache!

— Il est sauvé, vous dis-je...

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure sur ma vie!

Alors, les yeux de la mère reflètent un émerveillement si intense qu'elle en fut comme transfigurée...

— Je vous remercie, docteur. Ce merci, je veux que vous le receviez dans votre cœur... Je suis perdue, moi, n'est-ce pas?

— Taisez-vous!

— Ne mentez pas... Je le sens... Je

le sais... Mais vous l'avez sauvé, lui... Je vous aime, docteur... Laissez-moi vous le dire... Je vous aime maintenant avec ce qu'il y a de meilleur en moi, avec toute mon âme remplie de gratitude... Je vous aime comme seuls peuvent aimer ceux qui ont renoncé... et qui vont... pour toujours... s'en aller! Mais... mon petit... que va-t-il devenir?... Il est seul... Il n'a plus de père... Et je serai partie...

— Je n'ai pas d'enfant... commença le savant. J'aurais voulu un fils... Le vôtre sera le mien... Je l'aimerais...

— Cet ultime bonheur n'est-il pas un rêve? Est-ce vrai? Vous feriez cela?

— Je le jure sur ma vie! reprit-il à nouveau.

— Merci! Merci!... Vous êtes bon! Je vous aime!...

Les larmes étreignaient la gorge de la malade, et les mots se voilaient.

Ce n'était plus le savant, le docteur. C'était un homme... un pauvre homme, malheureux, torturé, vaincu.

Et, sur les draps de toile, lentes et silencieuses, ses larmes, longtemps retenues captives dans ses orbites, s'écrasaient une à une.

... Un grand froid envahissait toutes choses dans la chambre.

Alors... peu à peu... la main de la femme... qu'il tenait prisonnière dans la sienne... doucement... doucement desserra son étreinte.

YVONNE FOURDRAIN-DENUTTE, de la Société des Gens de Lettres.

## Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? de vertiges ? de migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

### TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., Mme CLAIRE LUCE, Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P. Q. Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom .....  
Votre adresse .....



# Avis important

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants :

LE SAMEDI  
LA REVUE POPULAIRE  
LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

## COUPON D'ABONNEMENT "LE SAMEDI"

	Canada		Etats-Unis
1 an	..... \$3.50	1 an	..... \$5.00
6 mois	..... 2.00	6 mois	..... 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Province .....  
POIRIER, BESETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P.Q., Can.

Souscrivez généreusement à la campagne annuelle de L'HÔPITAL SAINTE-JUSTINE DE MONTRÉAL DU 23 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE

# QUAND LES POISSONS ATTENDENT . . .

[ Suite de la page 5 ]

il se lance à l'assaut de la charpente, l'ébranle plusieurs fois. A le voir agir, on le croirait mécontent de son œuvre, décidé à tout démolir quand il ne fait que vérifier l'entière cohérence des matériaux. Le style de sa maison? . . . un petit baril maçonné solidement sous l'eau et vernissé à l'intérieur par plusieurs couches de mucus superposés.

Plusieurs jours se sont écoulés à ce labeur qui ne s'effectue point sans querelles entre voisins, naturellement! . . . Le temps est maintenant venu de rencontrer les dames épinoches à peine sorties de leur engourdissement hivernal. Le prétendant qui veut plaire fait bien de masquer son aspect redoutable, c'est-à-dire ses épines et sa cuirasse sous les chatoyantes couleurs d'une livrée de noces. Quand l'une des femelles s'approche du nid, il l'aborde et s'efforce de la persuader à en franchir le seuil. Il l'aide même à pénétrer par l'ouverture circulaire ménagée sur un côté du logis. Si la femelle se dérobe et cherche à fuir, il la poursuit, cerne sa route et essaie de la ramener. Lais-sée seule à l'intérieur, elle y dépose quelques œufs qui tombent au fond de la cavité.

Pendant ce temps, le jeune père s'énerve autour de la loge; il s'en approche, s'en éloigne, fait mille tours, risque le bout du museau, se retire, attend un peu, puis n'y tenant plus, se décide enfin à pénétrer pour féconder les œufs et constater que la femelle est déjà sortie en pratiquant une fenêtre à l'autre bout du couloir. Plusieurs épouses passent tour à tour car l'épinoche-proprétaire ne sera satisfait que d'une grande famille à surveiller.

Avec quelle vigueur il s'acquitte de son rôle . . . sa vigilance est à toute épreuve et peut durer un mois. On est presque tenté de qualifier de tendresse le soin qu'il met à sortir les œufs un à un et à les replacer de temps à autre, assurant ainsi l'oxygénation indispensable. Un ennemi s'approche-t-il des œufs, attiré par ce mets de haut goût, il faut voir notre sentinelle attaquer avec fureur et chasser l'intrus au risque de démolir sa maison. Si cela se produit, il répare aussitôt les dommages autant de fois qu'il sera nécessaire jusqu'à l'éclosion. Vers cette époque, il se charge lui-même de découvrir le berceau, mais ne quitte les alevins que lorsqu'ils peuvent se subvenir à eux-mêmes.

A cette construction relativement massive de l'épinoche, on peut opposer celle de certains poissons d'ornement; les Poissons de paradis ou Mocopodes et les Combattants du genre Betta qui filent des nids si légers qu'ils flottent sur l'eau; ils sont faits de bulles d'air!

Dans votre aquarium, pourquoi ne pas vous procurer un couple de Bettas. Si la température de l'eau monte jusqu'à 80° F., ils se reproduiront très bien et vous pourrez tout à votre aise, observer les phases de la paradiade et l'édification du nid par le mâle. Celui-ci choisit un coin du bac abrité par quelques plantes; il monte souvent à la surface aspirant chaque fois une bulle d'air qui se couvre, dans sa bouche, d'une pellicule de trois cents œufs. Tous, aussitôt fécondés, prennent place à l'intérieur de la chambre incubatrice où ils trouvent non seulement un abri mais en plus les matériaux nutritifs nécessaires à leur entretien. Dans ce nid fermé, les alevins se nourrissent, se développent et s'agitent jusqu'au moment de l'éclosion qui se produit environ deux mois après . . . alors, les bords du sac incubateur se distendent . . . et les petits poissons filiformes se dispersent en nageant.

Ici, j'ai volontairement omis de parler des mauvais parents, ceux qui mangent leurs petits, pour ne citer que les bons et plus particulièrement les bons pères.

Chez les poissons les mères vigilantes ne manquent pas cependant . . . mais le mâle semble être le meilleur gardien de la progéniture.

G. A. B.

## Nouvelles de Londres

### DEVOTION COMMUNE

La vigueur de la foi des catholiques anglais s'est exprimée d'une façon pratique lors du récent "Pèlerinage du Calvaire" qui partit d'Angleterre pour se rendre à la fameuse Abbaye de Vezelay en France. Ce pèlerinage fut entrepris à la cause de la paix mondiale; des groupes d'hommes, partis des différents pays d'Europe, convergèrent vers l'Abbaye, chaque groupe transportant, sur les épaules, une lourde croix de bois. Le groupe anglais était composé de 30 hommes, choisis parmi les volontaires appartenant à toutes les professions et à toutes les sections de la communauté.

Débarquant à Dieppe, les pèlerins, la lourde croix sur le dos, se dirigèrent lentement vers Rouen. La population des villages qu'ils traversaient se joignait aux prières, aux cantiques, et couvraient la Croix de fleurs. A Rouen, la Croix couverte de fleurs, fut placée à l'endroit même où Jeanne d'Arc subit son calvaire, alors que les Dominicains anglais qui accompagnaient les pèlerins servaient la messe en plein air.

Traversant Evreux, le groupe se rendit à Chartres où une foule de fidèles réunis à la Cathédrale accueillit les pèlerins. Traînant leur croix sur une route poussiéreuse et par une chaleur accablante, ils chantaient "Chrétiens, chantons", cantique qu'ils avaient appris en français et qu'ils avaient adopté comme chant de marche.

### QUAND ON RECONSTRUIT

Le tonnage maritime total actuellement en construction dans le monde était à fin juin 1946, de 3,277,325 tonnes brutes, dont 1,764,943 tonnes, soit 55%, sont en construction dans les chantiers anglais qui n'ont jamais connu une aussi grande activité depuis juin 1922. Le total en construction dans les chantiers anglais dépasse de 88,840 tonnes le chiffre du premier trimestre 1946, et de 377,650 tonnes celui de juin 1945.

Le tonnage de la construction commencée le deuxième trimestre 1946 était de 329,084 tonnes; celui des bateaux lancés était de 374,405 tonnes. Sur le tonnage total en construction dans les chantiers anglais, 247,500 tonnes brutes, soit 14 p. 100 sont pour des armateurs étrangers.

L'Angleterre construit, aujourd'hui, un tonnage qui est de cinq fois supérieur à celui de tout autre pays; si nous réunissons les chantiers anglais et ceux des Dominions, la contribution du Commonwealth britannique à la construction maritime mondiale est d'environ 59 p. 100.

### BONNE ENTENTE

Le ministère de l'Education de Grande-Bretagne a annoncé l'élaboration d'un projet tendant à lier les écoles anglaises aux écoles belges et à mettre les jeunes écoliers des deux pays en relations les uns avec les autres. Le

but de ce projet est d'améliorer les relations anglo-belges par l'échange de correspondance et par la réunion d'écoles de même catégorie ainsi que par l'échange d'élèves qui viendront soit suivre les cours, soit passer leurs vacances. Un projet semblable commencé en novembre dernier entre les écoles françaises et anglaises a suscité un grand intérêt. Quinze mille écoliers anglais correspondent avec un nombre égal d'écoliers français et 250 écoles françaises sont liées à 250 écoles anglaises.

### PROFESSION D'INFIRMIERE

Les femmes qui, en Angleterre, s'orientent vers la carrière d'infirmière, sont de plus en plus nombreuses. Depuis le début de l'année, 12,460 jeunes filles ont commencé leurs cours, contre 10,004 pour la période correspondante de l'année dernière, soit une augmentation de 25 p. 100. En 1945, le nombre total de nouvelles étudiantes était de 22,841.

## BOSCOVILLE!

[ Suite de la page 7 ]

Dans ce village moderne de jeunes, il y a bon nombre de dortoirs, une grande salle à manger, une salle d'exercices, un gymnase, une chapelle toute mignonne et très rustique avec un maître-autel moderne.

Boscoville est un peu et même beaucoup, la chose de la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal qui ont donné entre autres, la chapelle et la grande salle d'exercices munie d'une scène et où le médecin du camp a ses bureaux.

Il n'y a que quatre grandes personnes au camp: le médecin, le professeur de culture physique, le cuisinier et le père "surveillant". Nous écrivons bien ici "surveillant" car ces garçons doivent s'administrer eux-mêmes et le R.P. Albert Roger n'a que le travail de surveillance à faire ou ne donne l'impression (ce qui est plus juste) de ne faire que de la surveillance. L'âge varie de 13 à 16 ans. Ils sont divisés en sections avec un chef qui a l'autorité et à qui il faut obéir. On tient des réunions, on fait des élections, en somme on s'occupe de soi et chacun est responsable du travail qui lui est confié. Quand, pour attirer l'attention, un des ministres lance un "Bos-co-vil-le" (c'est leur cri de ralliement) tous répondent par ces mots: "Plein d' pep!" Les "responsabilités" se donnent à chacun et on a la certitude que l'on peut compter sur chacun. Il n'y a pas de "chialage" et il n'y a pas de "buckage" comme le dit une de leurs chansons.

L'électricité et un genre d'aqueduc suffisant servent tout l'établissement où la propreté règne. Rien ne traîne ici et là. On a même décoré chacun des camps en laissant à chaque enfant le droit de déployer ses talents en matière de décoration intérieure. Dans la salle à manger, les tentures sont bleues, les rideaux de la cuisine sont rose clair et, comme disait ma grand-mère, "on peut manger sur le plancher."

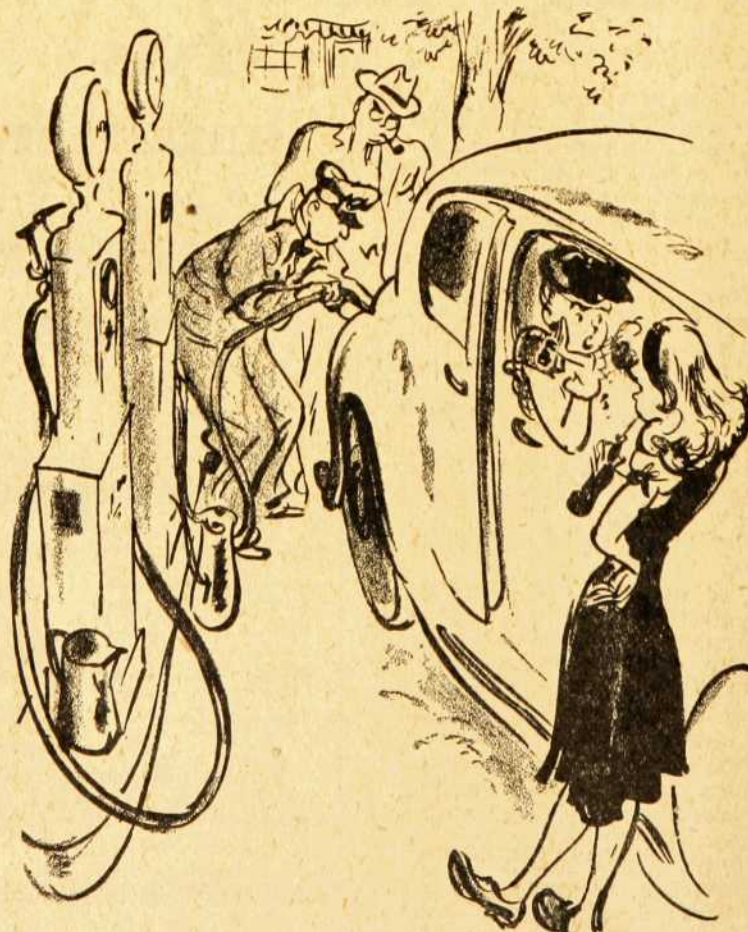
On regarde les visages de ces jeunes et on découvre des figures.

Ils sont très intelligents, aussi a-t-on raison de chercher à mettre leurs talents au service du bien. Ils ont toujours la réponse à tout.

A table, personne ne se sert seul. C'est le chef de la table qui fait le service pendant qu'un autre jeune fait la navette entre la table et la porte de la cuisine.

Et il en est ainsi dans tous les domaines. Le "ministre des loisirs" a

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Tu parles, si maman ne s'était pas mis martel en tête pour que j'assiste à ce coquetail afin qu'on me présente ce fils d'ambassadeur . . . Tout de même ce que la vie peut être compliquée! Il paraît même qu'il n'aime pas le cinéma, les "popcycles" et le "jitter-bug" . . .



A Boscoville (suite de la page 7), rien n'est laissé au hasard : tout fonctionne selon des règlements nettement définis, y compris ceux de la circulation. Chacun de ces détails constitue une opportunité de rééducation que tous les pensionnaires seront heureux de retrouver dans la vie de tous les jours. Ici, on acquiert le sens de ses responsabilités en même temps que la conscience de ses droits.



Le jour de la taille de cheveux, on se prête sans plus de cérémonie au coiffeur débonnaire qui, assure-t-on, fait un excellent travail. — Ci-dessous, le maître-autel de la chapelle de Boscoville. Notez les lignes très modernes.



beaucoup à faire. C'est lui qui doit organiser les sports. Tous les jeux sont pratiqués, inutile de les nommer tous ici.

Pendant notre visite on organisa une partie de balle molle entre les membres de la Chambre et les jeunes de Boscoville, ces derniers remportèrent la victoire. On a laissé entendre que le trophée était un chèque de \$1,000.00. De nos yeux, nous avons vu un billet de banque de \$100.00 dans l'assiette de quête à la messe basse spécialement dite pour les visiteurs de la Chambre de Commerce des Jeunes.

En plus des parties de ballon, des exercices de culture physique et des chansons en plein air, on a assisté à un concours de natation : plongeon, courses à la nage. On a même fait concourir des jeunes qui, à leur arrivée au camp, ne savaient pas nager. Après cinq ou six semaines, ils savaient se débrouiller parfaitement dans l'eau. Le capitaine Lucien Pilon de la Croix-Rouge, maître-nageur et professeur de natation, s'est dit émerveillé de l'occasion qui est donnée à ces jeunes.

Boscoville est une ville moderne.

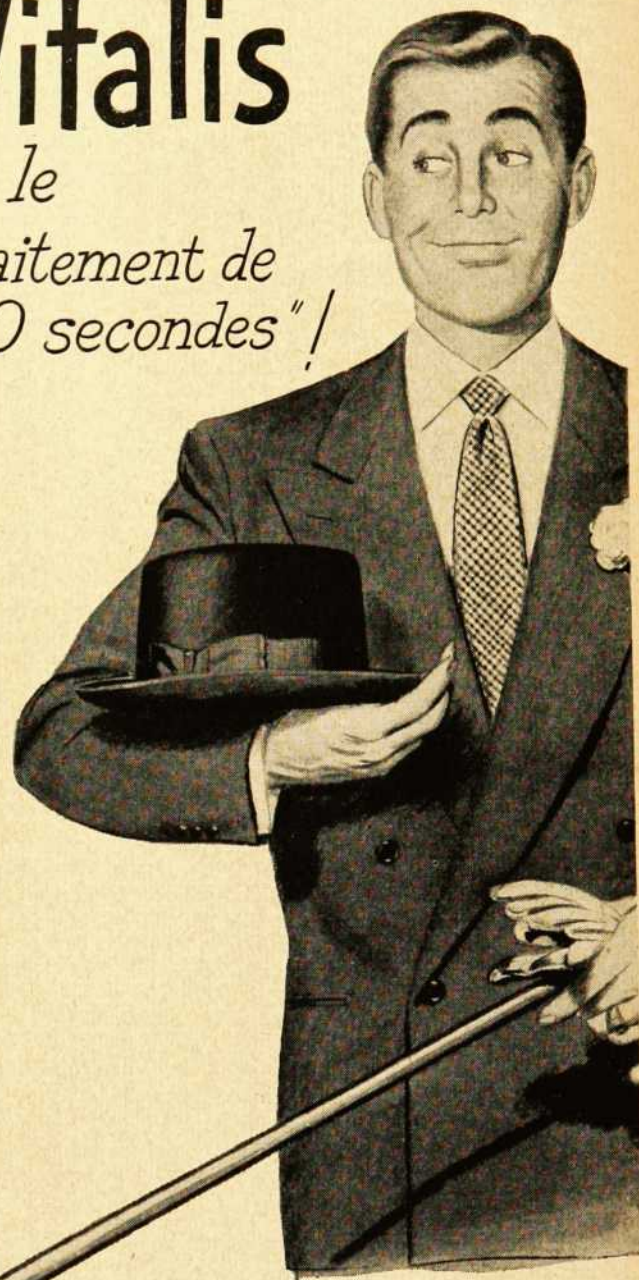
Il faut que Boscoville vive.

Il faut encore plusieurs autres Boscoville.

*Disposez-vous d'une minute pour être bien mis toute la journée ?*

# Vitalis

*et le "traitement de 60 secondes" !*



Vous le pouvez! Et vous pouvez aussi obtenir cette stimulation vivifiante du cuir chevelu... cette apparence de "tiré à quatre épingles" que le succès en affaires et en société exige—en une minute. Pour une mise soignée—stylée, procurez-vous une bouteille de Vitalis et ayez une chevelure belle et saine.

*Voici comment—>*

**Vitalis et "le traitement de 60 secondes"**

Une chevelure soignée en peu de temps! Massez votre cuir chevelu avec Vitalis pendant 50 secondes (ceci le débarrasse des pellicules libres, prévient la sécheresse et la chute prématurée des cheveux). Ensuite... 10 secondes pour peigner et... regardez! Plus soigné que vous ne l'avez jamais été. Et vous demeurerez ainsi. Essayez Vitalis dès aujourd'hui!

*Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada*

## NOTRE FEUILLETON

## MARTYRE DU DEVOIR

Par CHARLES MÉROUVEL

LA TAILLE était la même. Le teint mat, le visage sans barbe, le front élevé et découvert, le nez, les lèvres, formaient un masque inoubliable.

Marguerite Souvray n'eut pas une seconde d'hésitation.

C'était lui!

Avait-il remarqué son trouble?

Elle ne put s'en assurer.

Le visage du jeune homme avait repris son expression de sereine gravité.

Lorsqu'elle pénétra au salon, soutenue par Blanche Carol qui ne la quittait pas. Mme de Maillepré leur fit signe de s'avancer et, les présentant :

— Mon neveu, dit-elle, Blanche, que tu connais, et Marie-Madeleine, que tu n'as jamais vue.

La demoiselle de compagnie leva sur le visage du comte ses yeux suppliants. Elle ne put lire dans ceux du jeune homme qui ne reposaient sur elle qu'une expression de bonté enjouée.

Il s'inclina devant Marguerite Souvray sans prononcer une parole.

Elle respira.

La mémoire lui faisait donc défaut?

Elle était sauvée!

L'excellent M. Godet mit fin à son angoisse en criant :

— A table! à table!

Le dîner se passa sans encombrés.

Cependant, parmi les convives, M. Godet seul et le comte de Meillant conservaient leur liberté d'esprit ordinaire.

Le vieillard, pour soutenir la conversation, adressait au jeune homme d'incessantes questions sur ses voyages.

Pierre de Meillant répondait avec une verve aimable, surprenante chez un homme auquel on prêtait une vocation si sévère et une si vive antipathie pour le monde.

Marguerite Souvray, de temps en temps, osait le regarder avec une anxiété qu'elle essayait de dominer.

Sa voix le remuait jusqu'au fond des entrailles.

C'était bien celle qu'elle avait entendue au boulevard de Clichy, là-bas, sous les arbres poudreux, dans l'ombre du soir traversée par les feux blancs des lampes électriques de l'Elysée-Montmartre.

Le comte Pierre de Meillant se doutait-il de l'attention dont il était l'objet?

Nul n'aurait pu le savoir.

Ses yeux étaient de ceux qui voient tout sans s'arrêter nulle part.

Il tint ce qu'on pourrait appeler son auditoire suspendu à ses lèvres, ce qui fit dire à l'excellent M. Godet :

— Tu feras un joli prédicateur. On nous assure que c'est ton intention.

— Pourquoi pas? répliqua le jeune homme.

— Tu quitteras le monde?

— Avec plaisir...

— Tu n'y regretteras rien?

Pierre de Meillant promena son regard autour de la table et dit :

— Je suis trop galant pour vous répondre. C'est un piège que vous me tendez.

Marguerite Souvray crut que ses yeux s'étaient arrêtés un instant sur elle avant de répliquer, mais si peu de temps!

Ce ne pouvait être qu'une illusion.

Le dîner terminé, il fallut regagner le salon.

La duchesse prit le bras de son neveu et lui demanda à voix basse :

— Comment la trouves-tu?

— Qui? fit-il étonné.

— Cette jeune fille...

— Votre demoiselle de compagnie?

— Oui.

— Remarquablement bien. Comment dites-vous qu'elle se nomme?

— Marie-Madeleine.

Il répéta : « Marie-Madeleine », en paraissant chercher dans sa mémoire.

— Et après? ... reprit-il.

— Après quoi?

— Après Marie-Madeleine, il y a bien un autre nom, un nom de famille.

— Non... c'est tout.

— Alors, ce serait quelque chose comme une abandonnée? ...

— Presque...

Le comte agita ses doigts en signe de doute ou de contrariété.

— A quoi penses-tu? demanda Mme de Maillepré.

— A rien...

— Si! tu as une idée!...

— Aucune, je vous assure, ma tante.

Elle vous plaît, cette jeune fille? ...

— Elle fait mieux que me plaire... elle me charme. C'est une adorable nature, prévenante, gracieuse, pleine de tact...

— Bref, un abrégé de toutes les vertus, dit le comte en plaisantant.

— De toutes les qualités du moins, affirma la duchesse.

— J'en suis ravi!... D'où vient-elle?

La marquise de Lignères s'était assise au piano.

— Je te conterai cela plus tard... C'est toute une affaire... dit la duchesse. On ne peut déjà plus s'entendre.

En effet, le tapage commençait.

— Prenez garde, reprit Pierre, on déterrière votre mobilier.

C'était à craindre. Les cordes de l'Erard vibraient avec une violence terrible.

Les nerfs de la marquise devaient être surexcités au dernier point. Jamais elle n'avait attaqué une valse avec une aussi redoutable énergie, mais du moins ce fracas avait un avantage pour quelques privilégiés.

Roger de Lignères en profita pour s'approcher de Marguerite Souvray qui, réfugiée dans une embrasure, contemplant le parc sur lequel une ombre légère et pour ainsi dire transparente, l'ombre d'un magnifique soir d'été, descendait par degrés.

— Marie-Madeleine! murmura-t-il à son oreille.

— Avez-vous donc juré de me perdre? demanda-t-elle à demi-voix.

Il répliqua :

— J'ai juré de vous rendre heureuse et d'être heureux par vous!

Elle allait répondre.

Elle vit les yeux de la duchesse et de Pierre de Meillant fixés sur elle, et une violente rougeur l'envahit.

Elle n'eut que la force de murmurer ces mots :

— Je vous en supplie!

Et elle se replongea dans la contemplation du parc au-dessus duquel des étoiles sans nombre s'allumaient dans la profondeur d'un azur sans nuages.

Roger de Lignères et Pierre de Meillant formaient le plus complet des contrastes.

L'ancien lieutenant était blond, léger, spirituel de visage, si on peut s'exprimer ainsi, autant que de paroles, et de ce type séduisant qui plaît aux femmes; le comte Pierre de Meillant, au contraire, avec ses yeux profonds qui transperçaient les consciences et sa tenue empreinte d'une certaine sévérité, semblait presque réfractaire à l'amour.

Sa présence augmentait le malaise de Marguerite Souvray qui, au bout d'un instant, quitta la fenêtre, et, venant à la duchesse, lui dit d'une voix altérée :

— Je vous demande la permission de me retirer.

Mme de Maillepré fut frappée de sa pâleur.

— Seriez-vous souffrante? dit-elle.

— Non, madame, un peu triste seulement.

— Pourquoi?

— Que sais-je?

— Allez donc!

Marguerite s'inclina.

Le comte de Meillant la salua d'un signe de tête presque amical.

Comme elle aurait voulu savoir ce qu'il pensait, s'il l'avait reconnue, s'il se doutait de sa supercherie!

Mais le visage du jeune homme demeurait impénétrable.

Elle sortit.

Pierre de Meillant la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût franchi la porte.

Et alors il reprit tranquillement ses questions à sa tante :

— Vous ne m'avez toujours pas dit d'où vient cette jeune fille...

— C'est une histoire...

— Où était-elle avant d'entrer chez vous?

— En Russie.

— Depuis combien de temps?

— Depuis plusieurs années.

— Ah! fit le comte d'un air de doute.

— Institutrice chez le comte Breskow, près de Moscou...

— Et ensuite?

— Ensuite elle est rentrée en France.

— L'an dernier?

— Sans doute... au moment de la guerre. Elle était infirmière... Elle a même soigné Roger... aux environs de Besançon...

— C'est donc ça qu'elle paraît au mieux avec lui.

La duchesse sourit.

— Tu l'as remarqué? dit-elle.

— Sans vanité, je remarque tout...

— A vrai dire, je crois que ce pauvre Roger est fort épris, et je l'en approuve... Il pourrait tomber plus mal.

— Pas comme fortune.

— Qui sait? fit la duchesse.

Pierre de Meillant n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre; il poursuivait son idée :

— Vous la connaissez bien, cette jeune fille? reprit-il.

— Sans doute. Pourquoi cette question?

— Pour rien. Pour m'instruire. Et sa famille?

— Elle n'en a pas...

— Pas de frère, pas une sœur au moins?

— Aucune.

— Elle l'a donc perdue?

La duchesse fut très affirmative :

— Elle n'en a jamais eu.

— Vous en êtes sûre?

— Parfaitement.

Le comte fit un geste d'étonnement.

— C'est surprenant, fit-il; je ne sais plus ce que je dis... Ce doit être cette musique enragée qui me trouble la cervelle!...

A la fin, ce sabbat eut pour effet de réveiller M. Godet qui, étendu sur un moelleux divan, digérait en somnolant un dîner exquis avec la torpeur d'un crocodile qui vient d'absorber un fellah, au bord du Nil.

Le vieillard encore engourdi se leva, jeta un coup d'œil de reproche à la musicienne qui ne le voyait pas, sortit en se bouchant les oreilles et gagna son appartement sans mot dire.

A la campagne, en général, on se lève de bonne heure et on aime les courtes soirées.

L'exemple donné par M. Godet fut suivi aussitôt par Roger de Lignères qui ne se souciait pas d'attendre les mercuriales de l'irascible douairière.

Le comte Pierre de Meillant embrassa sa tante sur les deux joues et se retira à son tour.

La musicienne, s'apercevant que son auditoire s'était éclairci, quitta son tabouret et, après quelques mots échangés avec la duchesse, vida les lieux comme les autres.

Mme de Maillepré resta seule.

Elle erra un instant dans cet immense hall, splendidement éclairé malgré le peu de monde qui se trouvait au château, examina d'un œil distrait les vieux meubles, les tapisseries superbes, les portraits d'ancêtres et toutes ces belles choses que les siècles ont accumulées dans les demeures des grandes familles françaises.

Et elle soupirait en songeant à la situation faite par les fatalités de la vie aux deux enfants qu'elle gardait maintenant auprès d'elle : l'une, fille du maître de ce superbe domaine, ignorante de sa naissance; l'autre, sa propre fille, qu'un orgueil invincible

l'empêchait de reconnaître, lorsqu'une porte masquée dans la boiserie s'entr'ouvrit et une voix demanda :

— Vous êtes seule ?

La duchesse se retourna vivement vers cette porte.

— C'est vous, Blanche ? dit-elle.

— Oui.

— Vous n'êtes pas dans votre chambre ?

— J'y étais, mais j'en sors.

— Pourquoi ?

La jeune fille s'approcha résolument.

— Parce que, dit-elle, je voudrais vous parler...

— Me parler ?... A quel sujet ?

— Écoutez-moi, je vais vous le dire.

#### XIV — MÈRE ET FILLE

MADAME DE MAILLEPRÉ examina un instant le visage de sa fille.

Cette démarche l'étonnait.

Elle était habituée aux caprices de Blanche, à son caractère ombrageux, irritable et fantasque, mais jusque-là jamais elle ne l'avait entendue s'exprimer avec ce ton hardi et presque révolté.

Elle s'avança droit vers la duchesse interdite.

— Qu'as-tu donc ? demanda Mme de Maillepré, saisie d'une inquiétude subite ; je ne t'ai jamais vue ainsi.

Blanche porta son mouchoir à ses lèvres. Elles étaient arides, si sèches, qu'elle avait peine à parler.

Elle étouffa un accès de toux.

Sa poitrine haletait.

La duchesse l'attira dans ses bras et la porta, plutôt qu'elle ne la conduisit, sur le divan que le vieux M. Godet avait quitté quelques instants plus tôt.

— Voyons, dit-elle effrayée, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, et je veux le savoir. Parle !

Blanche fit un geste de dénégation et répondit d'un ton brusque, presque de défi :

— Il ne se passe rien de nouveau. Je souffre, à la vérité, mais est-ce qu'il n'en est pas de même depuis longtemps, depuis que j'ai l'âge de raison ?

Elle s'arrêta une seconde et sa voix devint rauque.

— Aussi, reprit-elle, je veux en finir... connaître la vérité qu'on me cache, qu'on m'a toujours cachée...

Elle se tourna vers la duchesse en la regardant en face :

— Qui suis-je ?... Dites-le moi...

Et, comme Mme de Maillepré demeurait muette, frappée de stupeur, elle continua avec une sorte de violence :

— Oh ! je m'attends à ce que vous allez me répondre... Vous allez me répéter ce qu'on me dit depuis que je suis grande, ce qu'on m'a dit quand j'étais enfant, que je suis la fille de Suzanne ; que Suzanne n'a pas voulu dire le nom de mon père... qu'il est mort depuis longtemps... et d'autres inventions du même genre... Eh bien ! c'est inutile, je vous en avertis. On ne me trompera plus et, si vous voulez savoir la vérité, on ne m'a jamais trompée.

Et, fixant la duchesse de ses deux immenses yeux sombres où un éclair brillait sous le feu du grand lustre chargé de bougies, elle ajouta, l'amertume et la provocation aux lèvres :

— Suzanne, ma mère ? Non, ce n'est pas vrai !

— Blanche ! murmura la duchesse.

Mais la jeune fille continua en frappant du pied :

— Non, Suzanne n'est pas ma mère. Mais alors je me demande à chaque instant et sans relâche : « Qui donc ? » Je ne peux pas répondre, et c'est à devenir folle ! Voilà ce qu'il faut que vous sachiez !

Mme de Maillepré, d'abord très troublée, surprise par cette explosion,

avait eu une minute d'effarement pendant laquelle elle aurait pu se trahir.

Le ton hautain, irrité de sa fille, lui rendit son sang-froid, et ce fut d'un air glacial qu'elle demanda :

— Et c'est à moi que vous croyez devoir vous adresser ?

— A vous, oui, déclara nettement la jeune fille.

— Et pourquoi ?

Les lèvres de Blanche se plissèrent dans une contraction douloureuse.

— Parce que, dit-elle, je sens que, si vous vouliez, vous pourriez éclairer l'obscurité où je me débats ; parce que parfois j'ai cru deviner que vous aviez un peu d'amitié pour moi ; parce que, enfin, on vous dit bonne, que je suis malheureuse et que, d'un mot, vous pourriez me soutenir, me consoler, me sauver peut-être !...

Blanche Carol prononça ces dernières paroles très bas.

La duchesse les entendit cependant.

Et sa tendresse se ranima, au son de cette voix qui était devenue subitement plaintive.

— Te sauver ? répéta-t-elle. Cours-tu donc un péril ?

— Je ne sais, mais la vérité, c'est que je me sens triste à mourir.

— Toi ! dit Mme de Maillepré en l'attirant à elle. Est-ce possible ? Que te manque-t-il ?

— Tout, puisque je n'ai pas de famille !...

#### RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*La vie est un combat. Chacun lutte pour le bonheur, pour la fortune, pour l'amour, parfois pour l'honneur. La jolie Marguerite Souray était aimée de Roland Bérault, beau garçon dans la verdeur de ses trente ans. Ce dernier possédait de grands yeux d'un bleu d'acier d'une extrême vivacité, des muscles solides et des nerfs vibrants. N'est-ce pas plus qu'il n'en fallait pour plaire à Marguerite ? Toutefois, elle préféra un avenir terre-à-terre, une ligne de conduite honnête... Une véritable fatalité s'acharnait sur elle. Sans reproche, sans tache, pure comme le lis, symbole de la virginité, elle était traînée dans la fange, confondue avec ce qu'une grande ville contient de plus vil et de plus flétri, traitée à l'égard des plus méprisables créatures. L'auteur nous fait passer par des péripéties, où la vertu n'est pas toujours récompensée et le vice n'est pas toujours puni. Mais c'est la vie ! Et il faut dire qu'elle est parfois une excuse, avec ses cruautés et ses privations, pour ceux qui tombent. Ne les insultons pas, du moins sans tout connaître de leur passé.*

La duchesse l'entoura de ses bras.

— Et moi, dit-elle, est-ce que je ne t'en sers pas ? Est-ce que je te laisse manquer de rien ? As-tu des caprices que tu ne puisses satisfaire ? Ne peux-tu pas compter sur moi, quoi qu'il arrive ?

— Vous n'êtes pas mère ! Vous me faites la charité d'un peu d'affection... C'est déjà beaucoup sans doute, puisque rien ne vous y force, et je vous en dois de la reconnaissance ! Faut-il tout vous confesser ?

— Parle donc ! Aie confiance en moi !... Jamais je ne t'abandonnerai !... Quoi que tu veuilles, je suis prête !

— M'aimez-vous donc vraiment ?

— En doutes-tu ?

— C'est ce que j'allais avouer !... Oui, je doute de tout, de votre affection, de celle de Suzanne... Je n'ai trouvé qu'une amie jusque-là, une seule... Et il y a si peu de temps que je la connais !...

— Marie-Madeleine ?

— Oui, notre situation est la même ! Quand je vois les autres, il me semble que leurs regards m'humilient, même ceux des pauvres, des domestiques, des gardes ! Que suis-je en effet pour eux ? Une enfant sans père... Blanche Carol !... Si Suzanne était ma vraie mère, je l'aimerais... Je ne l'aime pas !... Je le voudrais et je ne peux pas, parce qu'elle me trompe !

Et tout le monde ici me trompe comme elle... Vous-même, puisque vous ne voulez pas me dire la vérité !

Elle se leva en murmurant du bout des lèvres avec une indicible amertume :

— Je vous quitte. Je vois que je ne peux rien obtenir !... Si vous m'aimez comme vous le dites, vous devriez pourtant avoir pitié de moi... car, en vérité, depuis des années, je souffre le martyre.

Mme de Maillepré l'endurait aussi.

Sa belle tête attestait le déchirement de son âme.

Elle n'osait regarder le visage de sa fille dont les grands yeux étaient rivés sur elle avec une expression de joie farouche à l'aspect de ce trouble dont elle était la cause.

La mère comprit que son agitation la trahissait aux yeux de cette enfant qu'elle voulait heureuse mais à laquelle elle ne pouvait se résoudre à sacrifier son honneur.

Si Blanche se fût jetée à ses pieds, si elle lui eût demandé grâce avec l'accent de la douleur, Mme de Maillepré n'eût sans doute pas résisté à ses larmes ; mais, entre elles, c'était une lutte dont elle s'irritait à son tour, plutôt que l'entretien, cœur à cœur, d'une fille avec sa mère.

Un dernier cri de Blanche, sorti d'une âme ulcérée, arracha la duchesse à ses hésitations.

Elle s'empara des deux mains de sa fille et l'attira sur sa poitrine.

— Regardez-moi, dit-elle. Il faut que mon affection pour vous soit profonde puisqu'elle résiste à ce que d'autres considéreraient comme des outrages...

Blanche ne desserra pas les lèvres.

Et, au bout d'un instant :

— C'est tout ce que vous avez à me répondre ? demanda-t-elle.

Mme de Maillepré murmura avec effort :

— C'est tout.

— Bien.

Elle dégagna ses mains de celles de la duchesse, et, sans prononcer une seule parole, les yeux fixes, les dents serrées, le front irrité, elle gagna à pas lents la porte par laquelle elle était entrée et la referma derrière elle.

Restée seule, Mme de Maillepré couvrit son visage de ses mains et murmura avec désespoir :

— Mon Dieu ! elle me hait !... Quel châtement !

Blanche remonta chez elle, mécontente, haineuse, en se disant de son côté, avec une sorte de rage :

— Je ne saurai rien, jamais !

Et dans cette obscurité où elle était perdue, elle ne discernait qu'une idée qui la frappait depuis longtemps :

— Si c'était elle pourtant !

Elle, c'est-à-dire la duchesse, Mme de Maillepré, qu'elle venait d'interroger, et qui lui opposait le même refus obstiné, toujours !

Mme de Maillepré possédait la clef du mystère de sa naissance et refusait de la lui donner.

Eh bien ! elle s'en passerait !

Elle agirait seule.

Elle se confierait au seul être qui lui eût montré une réelle, une indéniable sympathie !

Et cet être était l'homme qui ne craignait pas de s'attacher à elle, pauvre, sans famille, sans père, et qui poussait le désintéressement jusqu'à lui offrir son nom, sa fortune et sa main.

En rentrant chez elle, dans sa jolie chambre fraîche, parfumée, où tant de soins et de recherches attestaient la tendresse, l'affection qui veillaient sur elle, elle s'arrêta devant un psyché et se regarda dans la glace.

Elle refit sa toilette avec le soin qu'elle y apportait chaque matin.

Elle baigna son visage pour le rafraîchir, tordit sa magnifique chevelure sur sa tête, la couvrit d'une mantille et jeta sur sa robe une pelisse brune qu'une marquise du XVIII<sup>e</sup> siècle eût portée avec plaisir au sortir d'un bal.

Et tout à coup, au milieu des arrêts de cette toilette bizarre, à pareille heure, elle tourna la tête vers la pendule.

Elle venait de sonner un seul coup.

Blanche respira.

Elle avait encore du temps devant elle.

Alors, ses apprêts terminés, elle s'assit devant un petit meuble qui lui servait de secrétaire et en tira une lettre soigneusement cachée qu'elle relut avec attention.

« Chère adorée,

« Que vous êtes bonne et que je vous aime !

« Il m'est aussi impossible d'exister sans vous que de respirer sans air ou de voir sans lumière.

« Je vous l'ai dit : je veux vous voir, vous parler, me mettre à vos genoux, presser ces petites mains frissonnantes dont la douceur me donne le vertige, baiser ces cheveux dont le parfum m'enivre, puiser dans vos grands yeux le courage d'attendre de meilleurs jours, je veux dire ceux où nous serons unis pour jamais et où rien ne nous séparera plus.

— Finissons-en ! Vous êtes mécontente de votre sort et je le comprends. C'est ce qui me rend indulgente.

« Demain soir, à onze heures précises, je serai à l'endroit que vous m'avez indiqué.

« J'espère que vous saurez tromper la surveillance dont vous êtes entourée et que vous m'ouvrirez cette porte qui sera pour nous celle du bonheur.

« L'ombre de la nuit nous protégera.

« Alors, je vous apprendrai un secret, et cette révélation vous prouvera à quel point l'amour que vous m'avez inspiré est entier, sincère et exclusif.

« A demain.

« Je vous aime !

« ROLAND. »

## XV — L'IRRÉPARABLE

LA JEUNE FILLE demeura quelques minutes encore, écoutant cette musique qui lui chantait aux oreilles, pareille à ces sérénades soupirées par un ténor qu'on entend et qui reste invisible.

Phrases menteuses, serments qui n'engagent pas, mais qui remuent le monde d'espérances et de désirs qui s'agite au fond des cœurs de vingt ans.

Blanche Carol ne se lassait pas de les parcourir.

Et en même temps, l'image du tentateur passait devant ses yeux.

Il était beau, spirituel, ardent, généreux !

Et il allait venir !

Il s'approchait. Peut-être attendait-il déjà à l'endroit désigné !

C'était un moment qu'elle sentait décisif et presque solennel ; elle comprenait qu'il devait décider de sa vie.

Jusque-là Roland Bérout ne l'avait vue que dans le petit jardin poudreux de Neuilly, sous le regard de trente fenêtres curieuses, ou dans le salon de la maîtresse de pension qui gardait si mal l'élève confiée à sa déloyauté.

Ses lettres seules lui avaient parlé en secret. Leurs yeux aussi s'étaient compris. Le regard froid et impérieux du malfaiteur était entré dans les yeux sombres, étranges, un peu hagards de la jeune fille, et l'avaient plongée dans une sorte de sommeil et d'ivresse magnétiques qui la lui soumettaient aveuglément ; la main nerveuse du secrétaire général avait pressé à la dérobée la main fragile de celle qu'il voulait gagner et séduire, mais jamais il n'avait poussé l'audace jusqu'à lui demander un rendez-vous.

Pour qu'il exigeât cette entrevue si dangereuse pour une jeune fille — et il savait que sa prière était un ordre pour la malheureuse enfant — il lui fallait des raisons.

Roland Bérout n'abandonnait rien au hasard.

Il était de ceux qui, avant d'entrer en campagne, tracent un plan et le suivent pas à pas.

Or, les raisons du secrétaire général étaient sérieuses !

Blanche Carol touchait à sa majorité.

Quelques mois plus tard, ses vingt et un ans seraient accomplis et alors, selon l'ordre du comte de Montévron, le secret de sa fortune devait lui être fatalement révélé.

Le temps pressait donc ; Roland Bérout avait décidé qu'elle serait à lui de façon à ne pouvoir revenir sur le consentement donné par tant de lettres échangées entre eux.

L'aiguille de la pendule marqua enfin onze heures moins dix.

Blanche, une dernière fois, écouta au dehors et promena son regard inquiet de tous côtés.

Au salon, les lumières s'étaient éteintes.

Sur la façade du château, quelques lueurs à peine sortaient des fenêtres closes.

La fenêtre voisine de la sienne était obscure.

Donc, Marguerite Souvray, rentrée chez elle, s'endormait déjà, comme la plupart des habitants de Maillepré.

Dans le parc, aucun souffle d'air n'agitait le feuillage des arbres ; pas un murmure de brise ne se faisait entendre.

La poitrine de la jeune fille se serra. Sans doute, son cœur allait au-devant des désirs de celui à qui elle se donnait.

Elle avait foi en lui.

Et cependant elle était agitée d'un frisson involontaire.

Toutefois, elle n'avait plus de temps à perdre.

En quelques minutes, elle pouvait gagner la petite porte du parc, mais il lui fallait user de ruse et sortir sans être vue.

Quelle fille fut jamais embarrassée en pareil cas ?

La porte de la chambre s'ouvrit et se referma sans bruit.

Les pas de Blanche effleurèrent à peine les épais tapis des grands couloirs où çà et là, accrochée aux murailles, brûlait quelque veilleuse pareille à un ver luisant dans l'herbe des talus.

Elle disparut comme un fantôme dans la spirale d'un large escalier de service et gagna une porte basse située près des cuisines.

Les verrous étaient mis en dedans, des verrous énormes, faits pour durer des siècles.

Elle les tira, en regardant de tous côtés, de peur d'être surprise.

Les salles des domestiques étaient obscures et vides.

Elle passa.

Dehors elle s'arrêta un instant sous les grands arbres voisins du château.

Le parc commençait à s'éclairer des lueurs rouges de la lune qui se levait à l'horizon, au-dessus des hauteurs de Bourges.

Blanche frémit sous le coup d'une émotion où il y avait de la frayeur.

Elle avait peur...

Peur de quoi ?

La femme vraiment éprise qui va au-devant de celui qu'elle aime n'a pas de telles craintes.

Un jeune homme et une jeune fille qui se sont rencontrés par hasard, qui se sont épris l'un de l'autre et que la passion emporte jusqu'à l'ivresse de la faute suprême, sont exempts de ces frayeurs.

Blanche allait au-devant de Roland Bérout, mais comme l'oiseau fasciné s'avance vers le serpent qui le guette.

Si quelques instants plus tôt, sa mère, la duchesse de Maillepré, eût laissé tomber de ses lèvres la parole attendue, elle se serait jetée à ses genoux et elle eût reculé en évitant l'abîme.

Il y avait plus de dépit que de passion, plus de désespoir que d'amour, dans cette fatale imprudence.

Bientôt, en se dissimulant dans l'ombre, en marchant d'un arbre à l'autre, elle arriva au mur de clôture.

Par delà, au-dessus d'une épaisse toison de lierres et de chèvre-feuilles, le clocher de Maillepré se dessinait, avec son coq d'or, sur le bleu du ciel semé de milliers d'étoiles.

Elle s'approcha tout près de la porte bâtarde, et demanda d'une voix étouffée :

— Etes-vous là ?

Un murmure lui répondit :

— Oui, ouvrez !

Elle obéit.

Un homme, enveloppé dans un long pardessus, la saisit dans ses bras et la pressa sur sa poitrine en lui soupirant à l'oreille :

— Que vous êtes bonne d'être venue !

Elle n'eut la force ni de répondre ni de se défendre.

Il repoussa lui-même la porte épaisse et lourde et s'avança dans le parc.

Une bouffée d'orgueil lui monta au cerveau, en pénétrant pour la première fois dans ce domaine princier sur lequel il comptait bien acquérir des droits.

Cette frêle créature qui était entre ses mains ne devait-elle pas en être l'héritière, pour partie du moins, s'il en croyait ses espérances ?

Elle l'entraîna dans une allée silencieuse en disant :

— Eloignons-nous !... Si on nous voyait ?

— Qui donc ?

— Que sais-je ?

Il la suivit, distrait par le spectacle enchanteur qui s'offrait à ses yeux, dans le dédale des bosquets et des pelouses au bord desquelles des corbeilles de fleurs embaumaient la nuit.

Dans une éclaircie, le château se dressa tout à coup devant lui, frappé en plein par les rayons de la lune.

Roland Bérout abaissa son regard d'épervier vers la pauvre fille qu'il tenait à son bras, et il le reporta à l'imposante façade et aux perspectives sans fin de ce parc immense, plus grandiose encore dans la nuit, en se disant dans un accès de joie :

— Elle est à moi ! Par elle j'aurai le reste !

Il avait raison, à moins d'un de ces hasards qui bouleversent les plans les mieux conçus.

Cependant il sentait le bras de la jeune fille trembler sous le sien.

— Qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— J'ai froid.

A ce moment, ils se trouvaient auprès d'un de ces pavillons rustiques qu'on trouve partout, dans ces vastes espaces disposés pour le plaisir des yeux.

C'était une petite construction champêtre en bois garni de son écorce et couverte d'un toit de chaume.

— Entrons-nous ? demanda-t-il en souriant.

Elle hésitait. Ses dents claquaient ; un frisson convulsif l'agitait des pieds à la tête.

— Que crains-tu ? reprit-il en la serrant contre lui.

Et, sans attendre la réponse, il l'enleva dans ses bras et franchit le seuil avec son léger fardeau.

A l'intérieur, la chaleur du jour persistait.

Les murailles étaient garnies de nattes ; des sièges bas et larges, des divans, des tables de bambou en formaient le mobilier.

Une lanterne descendait du plafond. Blanche redoutait les ténèbres.

Elle voulut les dissiper.

Déjà l'allumette flambait, mais le jeune homme l'écrasa sous son pied.

— Quelle imprudence, s'écria-t-il.

Il montra la lueur blanche qui pénétrait par la porte et les fenêtres.

— Est-ce qu'elle ne nous suffit pas ? dit-il.

Il s'était placé à côté d'elle sur un des divans, tout entier à l'idée de la victoire pour laquelle il était venu.

Elle n'était que trop facile !

Eperdue, la pauvre fille comprit bientôt l'étendue de sa faute et de son imprudence.

Mais elle était jeune et vibrante entre ses bras.

Elle n'osa ni pousser un cri, ni se défendre, ni même tenter une résistance à ses volontés.

Ce qui devait arriver arriva.

Ce fut une défaite sans lutte.

Lorsque l'horloge des communs sonna les douze coups de minuit, Blanche, ses grands yeux noyés de langueur et brillants dans l'ombre fixés sur ceux d'un scélérat, car cet infâme

Roland Bérout l'était bien désormais, les deux mains posées sur ses épaules, lui demanda d'une voix altérée :

— Vous m'aimez, au moins ?

— N'est-ce pas juré ?

— Toujours ?

— Toujours !

Il se leva, prit la table de bambou et l'apporta près de la porte sous la lumière argentée de la lune.

— C'est ici que je vous écris, dit-elle. J'aime cette retraite parce que personne ne me trouble lorsque je pense à vous.

Sur cette table, il y avait du papier à lettres aux armes de Maillepré, de l'encre et des plumes. Raoul Bérout traça d'une large écriture sur deux feuillets ces seuls mots : « Amour éternel ! »

Puis il y mit la date : « 13 août 1871, minuit », et signa : « Roland de Sérigné. »

Ensuite il tendit la plume à Blanche en lui disant :

— Signe à ton tour ! C'est notre acte de mariage !

Elle obéit, automatiquement, comme ces êtres hypnotisés qui n'ont ni conscience ni volonté, plia une des feuilles et la cacha dans son corsage, comme une amulette ou un talisman.

— Es-tu rassurée, au moins ? lui demanda-t-il.

Elle murmura d'une voix faible :

— Oui !

Et se souvenant :

— Ce secret dont vous m'avez parlé, quel est-il ?

— Je veux t'en laisser la surprise. Les journaux te l'apprendront.

— Quand ?

— Dans quelques jours... demain peut-être !...

Il lui dit à l'oreille, en couvrant ses cheveux de baisers, dans un élan de passion admirablement joué :

— J'ai tout sacrifié pour me rapprocher de toi... Tu m'appartiens... Je ne te quitterai plus... Nous nous verrons chaque jour...

A présent qu'il était sûr du triomphe, Roland Bérout s'animait ; il ne pouvait s'empêcher de savoir quelque gré à cette fille qui s'était donnée à lui sans résistance, et qu'il comprenait vaincue et soumise à jamais.

Les mains dans les mains de cette innocente, il lui expliqua ses projets.

Dans quelques jours il serait installé dans le pays, près d'elle ; alors il parlerait à sa mère ; il lui répéterait ce qu'il lui avait dit si souvent à elle-même ; qu'il n'aimait qu'elle ; que son vœu le plus ardent était d'obtenir sa main, de lui donner son nom et sa vie.

Quelle preuve de sincérité plus grande eût-elle pu exiger ?

Ce fut un de ses courts instants de bonheur.

Elle était ravie et ne pouvait que murmurer quelques paroles confuses. C'était elle qui le remerciait !

Mais comment eût-elle douté de lui ?

Et plus près, plus près encore, il lui soupirait ces mots déjà tant de fois répétés depuis une heure et toujours nouveaux :

— Je t'aime !

Leurs lèvres se touchaient dans un dernier baiser.

Tout à coup elle se redressa, effarée, tandis qu'il se tournait lui-même vers la porte.

— Vous avez entendu ? murmura-t-elle.

— Quoi donc ?

— Ce bruit ?...

— Où ?

— Là !

Elle étendait la main vers un massif de spirées, de fusains, d'érables et d'autres arbustes mêlés de rosiers à demi sauvages et de ronces épineuses dont le kiosque était entouré.

[ Lire la suite page 32 ]

# MES RECETTES

## de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

de l'École Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de  
LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM**PRUNEAUX FARCIS (Hors-d'œuvre)**

10 à 12 gros pruneaux 2 c. à tb. de fromage à la crème  
1 c. à tb. d'olives hachées  
1 c. à tb. d'amandes hachées finement ¼ de c. à thé de sel

Laver les pruneaux et les faire ramollir à la vapeur. Dénoyer. D'autre part, préparer une pâte avec le fromage, les olives et les noix salées et en remplir les pruneaux. Servir froid en hors-d'œuvre.

**TARTE AUX POMMES A L'AMERICAINE**

5 grosses pommes 1 c. à tb. de sucre  
½ de tasse de gelée de pommes 1 c. à tb. de beurre  
1 c. à tb. de tapioca pulvérisé  
1 c. à tb. de jus de citron

Trancher les pommes en tranches minces et étendre sur une assiette profonde couverte de pâte. Mélanger le sucre et le tapioca et en saupoudrer les pommes. Y mettre la gelée, le beurre et le jus de citron. Couvrir de pâte et faire cuire à 450° F. 15 minutes. Réduire la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson de 45 minutes. Servir chaud.

**PATE A TARTE**

3 tasses de farine 1 c. à thé de sel  
¼ de c. à thé de poudre à pâte  
1 tasse de shortening eau froide (½ tasse environ)

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le sel et la poudre. Mettre dans un bol avec le shortening et à l'aide des doigts ou d'un appareil spécial, émietter le corps gras dans la farine à la grosseur d'un pois. A l'aide d'un couteau, délayer avec assez d'eau pour obtenir une pâte molle mais non collante. Laisser reposer au moins 1 heure; la pâte se travaillera plus facilement. 6 services.

**GATEAU AU FROMAGE**

6 tranches de pain 2 tasses de lait chaud  
6 tranches de fromage canadien doux sel et poivre

Beurrer un plat à gratin et y mettre des tranches de pain plutôt sec. Couvrir de fromage tranché très mince ou râpé. Verser sur le tout 2 tasses de lait chaud salé et poivré. Voir à ce que tout le pain soit humecté de lait. Cuire à four moyen 350° F. jusqu'à ce que le fromage soit fondu et le tout légèrement doré. 4 services.

**TOMATES FARCIES AU BLE D'INDE**

4 grosses tomates fermes ½ boîte de blé d'Inde  
1 tasse de mie de pain 2 c. à tb. d'huile  
1 petit oignon haché sel et poivre  
1 boîte de soupe crème de champignons persil frais

Enlever une tranche sur les tomates du côté du pédoncule. Creuser à l'aide d'une cuillère mais laisser autant de pulpe que possible. Renverser les tomates sur une assiette pour les égoutter. Hacher finement l'oignon et le faire revenir dans 1 c. à tb. d'huile. Ajouter le pain et le blé d'Inde. Triturer le mélange pour en obtenir une pâte bien liée. Assaisonner de sel et poivre et en remplir les tomates. Asperger avec le reste de l'huile. Faire cuire au four de 350° F. ½ heure. Servir avec la soupe aux champignons diluée avec un peu d'eau chaude et à laquelle on aura ajouté du persil frais haché finement. 4 services.

**GATEAU D'ENTREMETS AUX PECHEES**

1 œuf ½ tasse de sucre  
1 c. à thé de poudre à pâte 1 tasse de farine  
3 c. à tb. de shortening fondu ¼ de tasse de lait  
¼ de c. à thé de sel  
½ c. à thé d'essence de citron

Battre l'œuf et y ajouter le sucre graduellement. Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter à l'œuf et au sucre alternant avec le lait. Incorporer en dernier lieu le shortening fondu et refroidi. Verser dans une assiette à gâteau beurrée et cuire 15 minutes à 350° F. Au bout de ce temps, quand le gâteau est ferme, retirer du four et couvrir vivement avec des pêches tranchées très minces. Saupoudrer de 2 ou 3 c. à tb. de sucre. Retourner au four et prolonger la cuisson de 15 à 20 minutes pour faire cuire les pêches. Servir avec une sauce au citron faite comme suit:

**SAUCE AU CITRON**

½ tasse de sucre 1 c. à tb. d'amidon de maïs (cornstarch)  
1 tasse d'eau chaude 1 c. à tb. de beurre  
le jus et le zeste râpé d'un citron

Mettre dans une casserole le sucre et l'amidon de maïs. Délayer avec l'eau chaude et laisser cuire jusqu'à transparence et épaississement. Retirer du feu et aromatiser avec le jus de citron et le zeste et ajouter le beurre pour donner plus d'onctuosité à la sauce. 6 services.



Velouté, Délicieux  
et cependant  
Economique!

EXTRAORDINAIREMENT tendre... délicieusement savoureux...  
velouté comme jamais auparavant — voilà le genre de gâteau que vous ferez avec la Swans Down! Et, ce qui est surprenant, vous obtenez cette qualité Swans Down même quand il vous faut ménager le shortening, le sucre, les oeufs ou d'autres ingrédients employés dans les gâteaux.

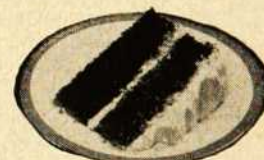
Faite avec des parties sélectionnées de bon blé canadien, la Swans Down est préparée d'après un procédé spécial de "mouture contrôlée", puis elle est tamisée et retamisée à travers de la soie jusqu'à ce qu'elle soit exceptionnellement uniforme et 27 fois plus fine que la farine ordinaire. Faites tous vos gâteaux avec de la Swans Down — la farine qui est faite spécialement pour faire de meilleurs gâteaux.

**GÂTEAU ÉPICÉ ÉCONOMIQUE**

Novice ou experte, vous ferez un gâteau superbe avec de la Swans Down et la recette ci-dessous! Bien qu'il demande peu de shortening et d'oeufs, c'est le genre de gâteau épicié dont tout le monde raffole—savoureux, moite, tendre, et tout ce qu'il y a de délicieux.

2 tasses de Farine à Gâteaux Swans Down tamisée  
2 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Calumet  
¼ cuillerée à thé de sel  
1½ cuillerée à thé de cannelle  
1 cuillerée à thé de macis  
¼ à ½ tasse de shortening  
1 tasse de sucre\*  
2 cuillerées à soupe de mélasse  
1 œuf, non battu  
¾ tasse de lait  
1 cuillerée à thé de vanille

Tamisez la farine une fois, mesurez-la, ajoutez-y la poudre à pâte, le sel et les épices; tamisez trois fois. Créméz le shortening, ajoutez le sucre petit à petit; créméz bien. Ajoutez la mélasse et l'œuf; battez à fond. Ajoutez la farine, alternativement avec le lait, une petite quantité à la fois; battez après chaque addition, jusqu'à consistance uniforme. Ajoutez la vanille. Versez la pâte dans 2 moules à gâteau étage de 8 pouces de diamètre, graissés, et faites cuire environ 25 minutes à four modéré (375° F.). Excellent s'il est garni d'une confiture épaisse et recouvert d'un glaçage à la vanille.  
\*Pour ménager le sucre, remplacez la moitié du sucre par du sirop de blé d'Inde. Employez ½ tasse de sucre et ½ tasse de sirop; employez 3 cuillerées à soupe de lait de moins.

**GÂTEAU DU DIABLE AU CACAO**

Ce délicieux gâteau moite, fait avec du cacao, demande seulement 6 cuillerées à soupe de shortening et 1 œuf—et pourtant c'est un des meilleurs! Mais n'oubliez pas qu'il vous faut de la Swans Down—la farine uniforme au gluten tendre—pour avoir un gâteau à texture veloutée, qui se garde bien, et soit si économique!

1½ tasse de Farine à Gâteaux Swans Down tamisée  
1 cuillerée à thé bicarbonate de soude  
¼ cuillerée à thé de sel  
6 cuillerées à soupe de Cacao Baker  
6 cuillerées à soupe de shortening  
1 tasse de sucre  
1 œuf, non battu 1 tasse de lait  
1 cuillerée à thé de vanille

Tamisez la farine une fois, mesurez-la, ajoutez-y le bicarbonate de soude, le sel et le cacao; tamisez trois fois. Créméz le shortening, ajoutez le sucre petit à petit; créméz bien. Ajoutez l'œuf et battez à fond. Ajoutez le mélange de farine alternativement avec le lait, une petite quantité à la fois; battez, après chaque addition, jusqu'à consistance uniforme. Ajoutez la vanille. Versez la pâte dans 2 moules à gâteau étage graissés, de 8 pouces de diamètre, et faites cuire environ 20 minutes à four modéré (350° F.). Délicieux s'il est garni et recouvert d'un glaçage 7 minutes à la cassonade.

DÉLICIEUSES recettes essayées  
sur chaque boîte

Si un gâteau vaut la peine  
d'être fait, il vaut la peine  
de l'être avec de la



FARINE À GÂTEAU  
**Swans  
Down**

MARQUE DÉPOSÉE



S216F

Un Produit de General Foods

## MARTYRE DU DEVOIR

[ Suite de la page 30 ]

Il s'élança au dehors et sonda l'obscurité de ses yeux perçants.

Rien.

Il tendit l'oreille comme un fauve aux aguets.

Aucun bruit.

Il rentra.

Blanche jetait à la hâte sa pelisse sur sa robe, sans même prendre la peine de rattacher ses magnifiques cheveux dénoués.

Il essaya en vain de la rassurer.

Elle n'osait ni rester, ni sortir.

— Quelqu'un est là ! balbutia-t-elle éperdue.

Une épouvante oppressait sa poitrine.

A la fin, elle leva les yeux sur son prétendant.

Il souriait.

— Eh bien, quoi ? dit-il en la rassurant, que crains-tu ? Ne suis-je pas là pour te défendre ? Ne sommes-nous pas unis par notre propre volonté ? N'es-tu pas déjà Mme de Sérigné ? Viens donc et n'aie pas peur !

Peu à peu elle se remit.

Il avait raison après tout.

Maintenant elle n'était plus seule : elle avait un ami, un soutien, un protecteur !

— Allons, dit-elle.

Elle sortit du kiosque à son tour.

Elle entraîna ce triste protecteur à travers le dédale des avenues vers la petite porte par laquelle il était entré.

La porte se rouvrit.

Au dehors, la place de l'église de Maillepré s'étendait, silencieuse et noire, sans lumière et sans bruit.

Tout dormait.

Roland Bérault se sépara enfin de celle qu'il venait de tromper et de perdre.

Elle le regarda aussi longtemps qu'elle put le voir, appuyée au mur et presque défaillante.

Elle murmurait d'une voix éteinte :

— A bientôt ! à bientôt !

Il disparut après s'être retourné dix fois pour lui envoyer des baisers de la main.

Alors elle referma la porte et se dirigea vers le château.

Maintenant qu'elle était seule, elle éprouvait un malaise mêlé d'étonnement et de honte.

Deux heures à peine s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté sa chambre, et dans ces deux heures que de changements pour elle !

Elle appartenait bien à cet homme ! Le papier qu'il lui avait fait signer dans une minute de surprise et d'émotion l'attestait !

Elle n'aurait pas même pu nier sa faute si elle en avait eu l'intention.

Elle était à sa merci.

Bien ou mal, elle était enchaînée, asservie !

Elle erra un instant dans le parc, en examinant la façade sombre comme si elle eût dû y voir des yeux braqués sur elle.

A travers les rideaux de la chambre voisine de la sienne une lueur imperceptible filtrait au dehors.

C'était la seule.

Marie-Madeleine veillant donc !

A pareille heure ? Pourquoi ?

Cette faible lueur s'éteignait brusquement.

Transie de froid, grelottante, Blanche Carol gagna l'escalier par lequel elle était sortie.

La porte était entr'ouverte comme elle l'avait laissée.

Elle passa en redoublant de précautions, aussi légère qu'une ombre.

Quelques minutes plus tard, mollement étendue dans son grand lit capitonné de soie bleue, elle sentait ses frayeurs s'évanouir !

Quelle folie l'avait prise ?

Le bruit qu'elle avait cru entendre ? Illusion !... ou c'était quelque gibier qui rôdait dans la nuit.

La trahison de son amoureux ? Chimère ! Pourquoi l'eût-il recherchée s'il ne l'aimait pas ?

Son imprudence, au surplus, devait être ignorée, puisqu'elle n'avait rencontré personne.

Elle le croyait, du moins.

Elle se trompait.

Sa chute avait eu un témoin, et ce témoin était à deux pas d'elle.

Dans la chambre voisine, Marguerite Sauvray réfléchissait de son côté aux événements de la soirée.

Et une inquiétude autrement intense que celle de la coupable la mettait à la torture.

Lorsque Blanche Carol avait quitté sa chambre, quelques précautions qu'elle eût prises, la fille du colonel avait distingué, dans le silence du corridor, un rien, un gémissement des parquets et ce frou-frou de jupes auquel une oreille féminine ne se trompe pas.

Déjà, à diverses reprises, elle avait cru remarquer une certaine étrangeté dans les allures de sa voisine ; des demi-confidences erraient sur les lèvres de Blanche qui les retenait avec peine.

Et puis d'où venaient ces lettres que la jeune fille relisait aux heures où elle se croyait seule, au fond des avenues solitaires ?

Marguerite Souvray supposa d'abord qu'elle s'était trompée, qu'elle avait mal entendu.

Mais son attention était éveillée et toute femme est curieuse.

Cette circonstance éloigna le sommeil de ses yeux.

D'ailleurs, elle était elle-même trop agitée pour avoir l'idée de commencer sa nuit de si bonne heure.

L'arrivée du neveu de la duchesse, ses questions, ses regards énigmatiques lui donnaient à réfléchir.

Et ce n'était pas seul sujet de crainte !

Les déclarations de son blessé de la Chapelle-aux-Ifs, l'amour qu'il lui témoignait et qui éclatait autant dans ses yeux et dans son attitude que dans ses paroles ; la volonté qu'il affirmait de l'épouser, de la contraindre à lui donner sa main, bien qu'elle ne fût qu'une simple demoiselle de compagnie et qu'il s'appelât le marquis de Lignéres, tout ce qui se passait enfin depuis son arrivée à Maillepré, était pour elle une cause d'émotions et de perplexités.

La physionomie impénétrable du comte Pierre de Meillant la tenait à distance, et pourtant, à diverses reprises, elle avait cru saisir dans ses yeux fixés sur elle un peu de la tendre pitié qu'ils avaient le soir où il lui parlait sous les arbres du boulevard de Clichy avec tant de bonté.

D'un autre côté, la chaleur des aveux de Roger de Lignéres, l'ardeur de ses prières ne la laissaient pas insensible.

Que pouvait-elle répondre cependant ?

Tout lui faisait un devoir de repousser cette demande, mais ce n'était pas sans peine qu'elle s'y résignait.

L'incident de la sortie de Blanche Carol la surprenait donc au moment où elle n'avait déjà que trop de raisons d'ennui.

Elle se leva à la hâte, passa un peignoir et s'approcha de sa fenêtre dont les persiennes étaient entr'ouvertes.

Là, accoudée au dossier d'un fauteuil, elle demeura immobile en laissant ses yeux errer sur les perspectives enchantées du parc.

Depuis combien de minutes était-elle à ce poste où le hasard l'avait placée ?

Elle ne le savait pas elle-même.

Était-ce un mirage ?

Il lui sembla voir dans une clairière, à deux ou trois cents mètres environ, sous la blanche lumière de la lune, un couple errant qui se dirigeait vers le fond du parc.

Restés vagues jusque-là, ses soupçons prirent soudainement un corps.

Poussée par une irrésistible curiosité, elle enroula une mantille autour de son cou et sortit à son tour.

Dans le corridor, la porte de Blanche Carol restait entr'ouverte.

Elle passa la tête par l'ouverture et appela à voix basse :

— Blanche !

Pas de réponse.

C'était donc bien sa voisine qu'elle venait d'apercevoir dans le lointain.

Mais qui l'accompagnait ?

Elle voulut s'en assurer, non dans un sentiment de malveillance, mais poussée par sa pitié pour cette enfant si délicate et si frêle, que la duchesse lui avait recommandée avec tant de chaleur.

Elle dut suivre le chemin que Blanche Carol avait pris ; elle trouva la porte de l'escalier de service entr'ouverte comme celle de la chambre.

Elle s'engagea au hasard sous les massifs d'arbre en ouvrant les yeux et en tendant l'oreille de tous côtés.

Rien ne la troubla dans sa marche, mais en revanche elle ne vit rien.

Elle allait renoncer à cette recherche insensée lorsqu'elle songea au pavillon rustique, semblable à l'extérieur à une cabane de forestier suisse. Souvent elle en avait vu sortir Blanche Carol.

C'était pour elle une de ces retraites où on aime à chercher l'isolement.

Le couple qu'elle avait entrevu se dirigeait sans doute de ce côté.

Elle s'y rendit, mais par un autre chemin.

Lorsque, enfin, elle s'en approcha, sur la pointe du pied, un murmure confus de voix vint à elle.

Dans ce duo, il était facile de distinguer une voix d'homme et une voix de femme.

Marguerite Souvray se tapit en tremblant derrière le massif d'arbustes qui forme une sorte d'enceinte au pavillon. En ne laissant libre qu'une ouverture devant la porte d'entrée.

Elle était là depuis cinq minutes lorsqu'elle éprouva une commotion pareille à celle d'un coup de massue.

Une terreur la prit à la gorge.

La voix qu'elle venait d'entendre était sèche ; c'était une voix faite pour la menace et non pour la prière, une voix qui, malgré son effort, restait dure et impérieuse.

Marguerite Souvray entendit distinctement ces deux mots :

— Je t'aime !

Elle faillit tomber à la renverse.

L'homme qu'elle avait tenté de fuir, son bourreau, le voleur de sa fortune et de son honneur était là.

Elle voulut saisir une branche pour se retenir et cette branche cassa.

C'est alors que Roland Bérault se précipita hors du pavillon.

Plus de doute. C'était lui.

Elle étouffa un cri de colère et demeura muette, accroupie, collée au taillis d'arbustes qui la masquait.

Roland Bérault passa à deux pas d'elle et ne la vit pas.

Mais elle le reconnut aussi nettement que si elle l'eût revu sous un jet de lumière électrique.

Et tout aussitôt une clarté illumina pour elle l'étrange situation qui la remettait en présence de l'être odieux qu'elle aurait voulu fuir au bout du monde.

Roland Bérault ne lui avait-il pas dévoilé ses plans lors de leur dernière rencontre, à son cabinet de la préfecture de police ?

Il la voulait dans un mauvais but, il le lui avait dit effrontément, mais il voulait aussi s'enrichir par le mariage dont il poursuivait la réalisation.

La jeune fille dont il lui parlait, si fragile qu'il la croyait condamnée, ignorante de sa fortune, c'était, ce ne pouvait être que cette Blanche Carol qu'il avait séduite, perdue.

Était-il possible d'en douter ?

Les lettres qu'elle lisait en cachette, c'était lui qui les écrivait, de même que c'était lui qui se trouvait, à minuit, dans le parc de Maillepré, auprès d'elle !

Le hasard plaçait tous les fils de cette intrigue entre ses mains.

Mais qu'en pouvait-elle faire ?

Il faut lui rendre justice.

Elle pensait au salut de cette malheureuse Blanche avant de songer au sien.

Elle la vit sortir du pavillon en s'appuyant au bras de Roland Bérault.

Elle entendit de nouveau le murmure de leurs voix dans le silence de la nuit ; elle les regarda s'enfoncer dans les allées et se diriger vers la petite porte donnant sur la place du village par où il était entré comme un voleur, la nuit, dans l'ombre !

Et alors, elle regagna sa chambre à la hâte, de peur d'être surprise comme elle avait surpris les autres.

Elle était chez elle depuis dix minutes, lorsque sa voisine rentra à son tour.

A ce moment, Marguerite Souvray se posait ce problème que la victime de Roland Bérault avait essayé tant de fois de résoudre :

— Blanche n'est pas la fille de Suzanne Carol, mais qui donc est sa mère ?

Et une voix secrète lui répondait :

— Mme de Maillepré !

Tout le prouvait, les recommandations de la duchesse, mille circonstances qui la frappaient davantage, après les révélations de cette triste nuit !

Et par reconnaissance pour cette femme généreuse, elle aurait voulu sauver la coupable, l'éclairer, lui ouvrir les yeux, dût-elle en le faisant se perdre elle-même.

Et la même voix lui disait encore :

— Il est trop tard !

## TROISIEME PARTIE

## I — LES IDÉES DE M. DE MEILLANT

LE COMTE Pierre de Meillant était doué d'une excellente mémoire, d'une mémoire supérieurement organisée.

Acharné à l'étude, laborieux, piocheur pendant toute sa jeunesse, ce qu'il avait pu ranger, étiqueter, classer de faits, de dates et de souvenirs dans cette mémoire était prodigieux.

Un nom, un fait, un détail, si minime qu'il fût, une fois casés là, l'étaient pour toujours.

Mais entre tous les faits collectionnés par le jeune docteur, en quinze ou vingt ans d'études, il en était un qui dominait tous les autres.

C'était sa rencontre avec l'inconnue qu'il avait abordée à la place Clichy, un soir d'été, l'année précédente, aux environs de la statue du maréchal Moncey.

Elle l'avait assez frappé pour s'enfoncer dans son esprit et y laisser des traces ineffaçables.

Au sortir du cimetière Montmartre, après la mort de Louise Souvray, il retourna à la rue de Douai.

Ce fut en vain.

Celle qu'il cherchait n'avait pas reparu.

Cette disparition lui semblait d'autant plus inexplicable qu'il avait des raisons de croire à la vertu de cette pauvre fille.

Une lettre de sa mère qui le rappelait brusquement auprès d'elle l'arracha à l'obsession dont il était tourmenté.

Puis la guerre éclata.

Il offrit aussitôt le secours de son dévouement à notre armée, et le hasard l'entraîna loin des lieux où il aurait pu rencontrer sa vision de la place Clichy.

Mais sans cesse l'image obstinée le suivait, attachée à ses pas!

Et soudainement, il se retrouvait en face de la vision toujours présente à son esprit.

Il la revoyait telle qu'elle était gravée dans sa mémoire et la reconnaissait aussi nettement que si leur courte entrevue eût eu lieu la veille.

Mais elle portait un autre nom!

Ce n'était plus Marguerite Souvray, c'était Marie-Madeleine!

La duchesse l'affirmait; M. Godet, qui en était fort épris, ne l'appelait pas autrement; pour tout le monde, elle était Marie-Madeleine et un véritable mystère planait sur sa naissance.

C'était étrange assurément, mais on a vu parfois d'étonnantes ressemblances, causes d'inévitables erreurs.

Et cependant Marguerite Souvray avait produit sur lui une de ces impressions qui ne permettent guère de se tromper au point de prendre la femme adorée pour une autre.

Adorée!

Le comte souriait à la pensée de ce mot qui lui venait aux lèvres.

Peut-on adorer une femme à peine entrevue, à laquelle on a adressé quelques paroles, banales assurément, et dont on est resté ensuite séparé des mois entiers par les événements les plus graves, les plus tristes qui puissent creuser un fossé presque infranchissable entre le présent et le passé?

Jamais Pierre de Meillant n'avait pu effacer de son esprit le souvenir de cette fille si malheureuse avec laquelle il s'était entretenu quelques minutes à peine.

Il est vrai qu'en accomplissant l'œuvre de charité qu'il avait entreprise à la suite de cette rencontre, il avait entendu parler d'elle.

Et en quels termes!

Louise Souvray n'avait eu que ce nom sur les lèvres: Marguerite!

Et comme l'étranger, si grave et si consolant aussi, qui lui parlait du ciel à ses derniers moments, semblait inquiet, indigné peut-être, de cette absence en un tel moment, Louise défendait sa sœur avec des paroles qui attestaient son ardente affection et en même temps une admiration profonde pour celle qui n'était pas là.

Et pourtant cette Marguerite était là, comme une aventurière, sous un faux nom!

Après tout, il devait être facile de s'éclairer. M. Godet n'était-il pas là?

M. Godet avait vu le comte tout petit; il l'avait fait sauter sur ses genoux; il avait eu de tout temps pour lui l'affection d'un Godet pour les Maillepré, dont Pierre était l'héritier à défaut d'enfants du duc Jean et de la duchesse.

C'était donc à lui qu'il fallait s'adresser.

L'occasion n'était pas difficile à trouver.

Dès le lendemain, vers neuf heures du matin, le maître et l'élève, à che-

val tous deux, se promenaient à travers les bois qui s'étendent entre Maillepré et Charost.

Le vieillard montait son cheval Sultan, sur lequel un enfant de dix ans aurait fait de la haute école, et il en énumérait les qualités à son compagnon, lorsque le comte lui demanda à brûle-pourpoint:

— Qu'est-ce donc que cette demoiselle de compagnie que vous avez à Maillepré?

C'était mettre l'excellent M. Godet sur son terrain favori.

Son visage ridé s'épanouit, et ce fut d'une voix railleuse qu'il répliqua:

— Ah! monsieur l'abbé, on a remarqué cette jolie personne? Mes compliments! Ce serait une délicieuse paroissienne à confesser, hé! hé!

— Délicieuse, en effet... mais je ne vous demande pas comment elle est...

— Un trésor! une perle!

— Je vous demande d'où elle vient?

Le vieux M. Godet était un Français, né malin. Il se contenta de ricaner en observant son jeune compagnon, et dit:

— Eh bien! qu'est-ce que ça te fait, dès que tu es bien décidé à entrer dans les ordres?... En quoi cela peut-il t'intéresser que telle ou telle jeune fille vienne d'ici ou de là?... Il faut éviter les tentations, jeune néophyte!...

M. Godet poussa un soupir à enfler une voile de picoteux.

— Et cette Marie-Madeleine est une furieuse tentation! conclut-il.

Pierre de Meillant posa sa main sur le bras de son vieil ami:

— Regardez-moi bien, dit-il; je ne suis pas tenté... Je suis froid comme un glaçon.

— Tant pis... Tu es donc de bois?

— Non, mais cette jeune fille m'intéresse.

— Tu n'es pas le seul.

— Vous croyez?

— Regarde Lignères... Il en est éperdument épris.

« Dès qu'elle entre quelque part, il roule des yeux comme une carpe qui se pâme... Il en est fou... Il veut l'épouser.

— Et qu'en pense-t-elle?

— Inutile de lui parler de mariage.

— Elle vous l'a dit?

— Non, c'est Lignères.

Pierre dit simplement:

— Ça m'étonne.

— Pourquoi donc? objecta aigrement le vieillard.

— Roger serait un parti inespéré pour elle... Après tout, elle n'a pas de famille, pas de nom, pas le rou, rien!...

Le jeune homme s'exprimait avec la plus parfaite insouciance.

M. Godet s'emporta ou feignit de se mettre en colère.

— Te voilà comme les autres? s'écria-t-il, si vivement que Sultan fit un écart et faillit le déposer à terre! Est-ce qu'il ne vaut pas mieux être une fille sans père ni mère, c'est-à-dire une fille de prince peut-être, que la fille de tant de stupides gens de notre connaissance? Tu ne l'as donc pas regardée? Tu n'as pas admiré cette forme exquise, cette distinction suprême, cette chair si vivante, si délicate, si fraîche, cet adorable sourire qui fait rêver! Tu n'as donc pas entendu cette voix vibrante qui nous pénètre jusqu'au fond du cœur?

— Quel feu!

— Ah! si j'étais jeune! reprit M. Godet en guignant son compagnon du coin de l'œil. Mais vous n'avez plus de sang dans les veines, vous autres!

Le comte l'interrompit.

— Je ne vous en demandais pas si long, dit-il de son même ton indifférent.

— Que veux-tu donc savoir?

**POUR CHAUSSER LA Jeunesse Remuante**

*Welt-ees*

“L'Article” tout indiqué pour le jeu.

Le confort et le bien-être sont d'une extrême importance pour les garçons et fillettes en croissance. Seule une chaussure portant la marque d'un fabricant recommandable s'impose. Tels sont les types de chaussures Hewetson. 100% canadiennes dans leur fabrication, elles sont conçues en vue de la protection des pieds jeunes et du maximum de valeur au minimum du prix.

*"Ballet" Pumps*

Séduisants comme les souliers de Cendrillon — le dernier cri pour l'étudiante.

**POUR GARÇONS Welt-ees**

Chic Oxford—l'article rêvé pour l'école ou les jours de congé. Confectionnés en vue du confort et d'un long usage.

TOUJOURS À PRIX POPULAIRES

LA SOLIDITÉ EN PROLONGE LA DURÉE

**HEWETSON Shoes**

BRAMPTON, ONTARIO

LES DETAILLANTS SONT DÉSIREUX DE VOUS SERVIR DANS TOUT LE CANADA

**FILM**

**VOTRE MAGAZINE**

... grâce à la collaboration exclusive de sa correspondante autorisée à Hollywood, Louise Gilbert-Sauvage, est en mesure de fournir au nombre toujours grandissant de ses lecteurs les informations les plus récentes et les plus précises. LE FILM va toujours de l'avant pour informer les cinéphiles des dernières productions de Hollywood et d'ailleurs. Un abonnement au FILM constitue un excellent cadeau qui sera fort apprécié de celui ou celle qui le recevra. Chacun des numéros contient un beau roman complet d'amour, d'une lecture fort agréable et dont l'intrigue ne manque jamais de plaire aux plus exigeants. Lire un seul numéro du FILM, prouve qu'il est particulièrement remarquable par sa tenue typographique hautement soignée, sa mise en page d'un goût exclusif et l'abondante variété de sa matière à lire

Notre roman d'octobre:

**LA VENGEANCE DE TATI**  
par Michèle de Coussac

**COUPON D'ABONNEMENT LE FILM**

CANADA et ETATS-UNIS

1 an..... \$1.00      2 ans..... \$1.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE      975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P.Q.

— Tout simplement où était cette jeune fille avant d'entrer ici.

— Elle était en Russie, je crois...

— Depuis combien de temps ?

— Doux ou trois ans.

— Elle n'a pas habité Paris, que vous sachiez ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour le savoir... Répondez !

— Je ne pense pas, ou c'est quand elle était très jeune... pensionnaire...

— C'est tout ce que vous savez de son histoire ?

M. Godet avait ses vues. Il arrêta Sultan au milieu d'un carrefour et dit à son compagnon :

— Non, monsieur, ce n'est pas tout. J'en sais plus long et, si je voulais, je vous étonnerais prodigieusement.

— Comment feriez-vous ?

— Je vous dirais que cette jeune Marie-Madeleine n'est pas la première venue... qu'elle sort de bonne souche...

— Ainsi elle aurait quelque puissant protecteur ? ...

— Peut-être.

— Et plus tard, au moment où elle y songera le moins, une fortune lui tombera des nues, dit le comte très narquois.

M. Godet riposta de même :

— C'est fort probable.

— C'est très romanesque, ce que vous me contez là.

— Il y a beaucoup de romans dans la vie, monsieur l'abbé futur, dit le vieillard en mettant son cheval au petit galop de chasse.

— A qui le dites-vous ? répliqua le jeune homme qui demeura pensif.

Ils ne prononcèrent plus une parole jusqu'au château, dont les toitures resplendissaient au-dessus des futaies, sous un soleil de feu.

Le comte réfléchissait.

Sa complaisante mémoire avait scrupuleusement emmagasiné les moindres paroles du vieux Godet.

Et il en tirait les déductions naturelles.

Pierre de Meillant ignorait les causes de la rupture du duc Jean de Maillepré avec la duchesse, mais souvent sa mère lui avait parlé des dissidents survenus entre les époux et de la séparation dont la mort du duc à l'étranger avait été la suite.

Or, de cette connaissance, pour un esprit en éveil, il n'était pas difficile de tirer les conclusions.

Et on aurait pu supposer que le vieux Godet, avec ses insinuations, tenait à mettre son favori sur la voie.

Ne venait-il pas de lui dire que cette Marie-Madeleine n'était pas la première venue ; qu'une fortune pouvait un jour lui tomber des nues ?

Quelle fortune ?

Celle des Maillepré sans aucun doute, au moins pour une partie.

Peu à peu une idée s'enracinait dans son esprit.

Cette Marie-Madeleine, protégée par la duchesse, n'était-elle pas la fille du duc Jean de Maillepré ?

Autrement, comment interpréter les paroles ambiguës de M. Godet ?

Pourquoi cet enthousiasme pour cette Marie-Madeleine, sinon par suite de l'affection que le vieillard avait toujours témoignée aux Maillepré ?

Pierre de Meillant, avec la logique de son esprit calme et droit, reconstituait le passé aussi sûrement que le savant rétablit un animal antédiluvien à l'aide d'une partie de ses ossements.

Mais ce qui le mettait à la torture, c'était cette certitude à laquelle il ne pouvait se soustraire :

— Et pourtant, c'est elle que j'ai rencontrée à Paris, et alors elle ne s'appelait pas Marie-Madeleine, mais Marguerite Souvray.

Ce nom-là était catalogué irrévocablement dans une des cases de son infailliable mémoire.

Donc, cette malheureuse jouait à Maillepré le rôle d'une intrigante !

Donc, elle usurpait une place qui ne lui appartenait pas !

Donc, elle mentait !

Voilà ce qu'il fallait tirer au clair.

Les deux cavaliers descendirent de cheval à la porte des écuries et se séparèrent.

M. Godet rentra à son appartement qui était au rez-de-chaussée.

Le jeune homme, rêveur, absorbé par le problème qu'il aurait voulu résoudre, s'en alla errer à travers le parc, s'arrêtant auprès des corbeilles, paraissant examiner les fleurs, disant quelques mots aux jardiniers, mais en réalité ne songeant qu'à cette question :

— Qui est-elle ?

Au détour d'une allée, il s'arrêta à quelques pas d'un banc abrité sous un groupe de marronniers.

Une jeune fille y était assise, un livre à la main, mais elle ne lisait pas.

La main qui tenait le livre s'affaïssait sur ses genoux ; sa tête se penchait vers la terre ; les yeux étaient fixes, les lèvres douloureuses.

Elle aussi, elle songeait.

— Mademoiselle ! dit-il en s'approchant.

— Monsieur le comte ! fit-elle surprise.

— Je suis heureux de vous rencontrer... Vous êtes seule ?

— Comme vous voyez... Blanche vient de me quitter.

— Où est-elle ?

— Dans le pavillon... au fond du parc.

— Ah ! bon... je sais... Que faites-vous là ?

— Peu de chose... Cette chaleur est accablante...

— Vous dormiez ?

— Pas tout à fait...

Le ton de Pierre de Meillant était enjoué.

Peut-être voulait-il mettre Marguerite Souvray à l'aise en lui parlant aussi librement qu'à une camarade de jeunesse, à l'amie avec laquelle on est lié depuis des années.

— Voulez-vous faire un tour avec moi ? reprit-il en souriant.

— Certes, fit-elle, la poitrine oppressée.

Qu'allait-il lui dire ?

Elle l'accompagna, marchant un peu en arrière, comme pour éviter son regard, craintive, à demi rassurée pourtant par l'expression de bonne humeur avec ces yeux difficiles à définir se reposaient sur elle.

— M. Godet m'a beaucoup parlé de vous tout à l'heure, commença-t-il. Il est aisé de voir que vous l'avez séduit...

« N'avez-vous pas été infirmière pendant la guerre ? ... »

— En effet...

— Nous aurions pu nous rencontrer... J'étais médecin à l'armée de Metz... Où êtes-vous allée ? ...

— A Orléans, à Beaugency, à Dijon, et de là aux environs de Besançon...

— Vous aviez une amie ? ...

— Oui, une jeune fille que je regretterai toujours... Elle a été tuée... Que n'ai-je été frappée à sa place ! ...

— Vous ! Pourquoi ? ...

— Parce que j'étais plus malheureuse qu'elle... Elle pouvait avoir confiance en l'avenir...

— Et vous ? ...

Elle secoua lentement la tête.

— Moi, non, dit-elle.

— Elle était de votre âge ?

— Exactement.

Marguerite Souvray s'anima à ce souvenir :

— Si vous l'aviez connue, reprit-elle, vous l'auriez admirée... Elle était d'une bonté rare... et jolie... mieux

que jolie, belle... très distinguée... — Blonde ou brune ?

— Entre deux... ses cheveux étaient d'un châtain doré...

— Comme les vôtres...

— C'est vrai...

— Sa taille ? ...

— Pareille à la mienne...

— Ses traits ?

— Il y avait entre nous plus d'un point de ressemblance... Les yeux notamment étaient de la couleur des miens...

— Noirs, alors ? ...

— Sans doute...

Pierre de Meillant ne perdait pas un seul de ces détails.

Sa mémoire les enregistrait comme un appareil télégraphique les caractères qui lui sont expédiés.

— Ainsi, cette pauvre fille est morte ? reprit-il.

— Frappée d'un éclat d'obus... à la tête...

— L'endroit ?

— C'était un village du côté d'Ornans, vers la frontière... pendant une horrible nuit...

— Il se nomme ?

— La Chapelle-aux-Ifs.

— Elle y a été inhumée ?

— Par les soins du curé... un vieillard...

Le comte en savait assez sur ce point...

Il se répéta ces mots, la Chapelle-aux-Ifs, Ornans, et les enferma avec soin dans son coffre-fort mental.

Après quoi, il donna un tour de clef à sa mémoire, afin de retrouver plus tard ces documents où il les avait mis.

Il aurait pu presser de questions la pauvre fille qui s'était remise peu à peu, mais dont il avait surpris le trouble, l'anxiété à diverses reprises.

Il cessa de l'interroger.

Il voulait arriver à la connaissance de la vérité, mais sans la contraindre à rougir, en lui évitant des tortures inutiles.

Son visage respirait une si grande pitié, une indulgence si sereine que, par degrés, Marguerite Souvray, attirée par lui, reprenait confiance.

— N'êtes-vous pas allée à Paris ? dit-il, lorsqu'il eût laissé à la prévenue un moment de repos.

— A quelle époque ?

— Quelques mois avant la guerre.

Elle ne répondit que par un geste qui pouvait au choix passer pour une affirmation ou une négation.

Il n'insista pas.

— J'y demeurais, moi, dit-il, et alors il m'est arrivé une singulière aventure.

Elle garda le silence.

Ils marchaient l'un auprès de l'autre en se dirigeant vers la grande avenue qui conduit à la grille dont ils étaient encore à quelque distance.

Pierre de Meillant reprit, sans lever les yeux sur sa compagne de promenade :

— C'était un soir... Je me trouvais à la place Clichy... Pourquoi ? ... Je ne m'en souviens plus... Ah ! si... J'avais passé la soirée avec un camarade... Ce n'était pas mon quartier ; j'habitais auprès du Luxembourg. Il était tard... Une jeune fille vint à passer auprès de moi... grande et faite comme vous... Je lui adressai la parole... Je ne sais en vérité comment cela se fit, car je suis avec les femmes d'une timidité ridicule... mais sa physionomie m'avait frappé... Elle me semblait intéressante au dernier point. Impossible de rendre l'expression de découragement de cette jeune fille. C'était la désolation en personne... Ce fut sans doute ce qui me donna du courage... Vous m'écoutez ?

Il jeta un rapide coup d'œil à la fille du colonel.

Elle était livide.

Il parut ne pas s'en douter et continua :

— Elle était livide.

Il parut ne pas s'en douter et continua :

— Elle était livide.

Il parut ne pas s'en douter et continua :

— Elle était livide.

Il parut ne pas s'en douter et continua :

— Elle était livide.

Il parut ne pas s'en douter et continua :

— Elle m'apprit qu'elle demeurait près de là, rue de Douai... qu'elle avait une sœur plus jeune qu'elle, presque mourante. Je devinai une détresse arrivée à ses dernières limites... J'offris mes services, puisque j'étais médecin, et qu'il y avait une malade, et elle me permit d'aller la voir le lendemain... En effet, dès le matin, je me rendis à la rue de Douai. Je trouvai la jeune malade dans un état de désespoir et d'agitation indicibles... Sa sœur n'était pas rentrée... Qu'était-elle devenue ? On pouvait se livrer à toutes les conjectures... Je me souviendrai toute ma vie de la sublime confiance avec laquelle la malade défendit l'absente... Quoi qu'il en soit, elle ne devait pas la revoir... Ces deux pauvres filles avaient connu de meilleurs jours... Leur père était un honorable officier qui devait posséder quelque fortune... La malade — Elle s'appelait Louise Souvray — me fit certaines confidences...

— Continuez, supplia la demoiselle de compagnie, palpitante.

— Bref, pendant vingt-quatre heures, je demurai au chevet de cette pauvre enfant. Jamais je n'ai rencontré une aussi angélique nature... Elle me raconta son enfance, celle de sa sœur qu'elle n'avait jamais quittée et qu'elle adorait. Enfin, vers le soir, au moment où la nuit tombait, elle expira en pleine connaissance, et, je peux le dire, entre mes bras. J'attendis un jour encore. L'aînée ne reparut pas. Qu'était-elle devenue ? ... Je ne l'ai jamais su. J'accompagnai seul ma jeune cliente au cimetière où j'avais acheté un terrain pour elle... J'y fis placer une pierre avec son nom : Louise Souvray, et je rentra chez moi en réfléchissant à cette étrange aventure.

— Et ensuite ? ... demanda avidement la jeune fille.

— Ensuite, je rentra dans le train de ma vie ordinaire et j'oubliai cette histoire très banale après tout... Je ne sais en vérité pourquoi je vous la raconte aujourd'hui.

Il ne regarda pas sa compagne. Avait-il entendu un sanglot étouffé ? Peut-être. Mais elle put croire qu'il ne s'était aperçu de rien.

Il l'avait quittée et s'avançait au-devant de M. Godet qui venait à sa rencontre, escorté de trois ombrelles de couleurs variées.

Le vieillard agitait un journal en disant :

— Eh bien ! voilà du nouveau !

— Quoi donc ?

— Nous avons un autre préfet, à Bourges.

— Un certain de Sérigné... Connais-tu ça, toi, les Sérigné ?

Le jeune connaissait parfaitement ce nom, en effet. C'était la pauvre Louise Souvray qui le lui avait appris et il n'avait garde de l'oublier.

Mais il ne recula pas devant un mensonge.

Il avait vu Marguerite Souvray frémir ; elle tenait ses yeux rivés sur lui pendant qu'il cherchait sa réponse.

— Attendez donc... fit-il. Non, je ne crois pas... Quand arrive-t-il, le préfet ?

— Dans une huitaine...

— Bon, pensa Meillant intérieurement. D'ici là, j'aurai le temps.

Il ajouta tout haut :

— Nous ne tarderons pas sans doute à avoir l'honneur de sa visite.

M. Godet grommela quelques paroles qui ne devaient pas être favorables au nouvel administrateur du Cher.

Mais sous l'ombrelle rose, une jeune tête rayonnait.

C'était celle de Blanche Carol.

Elle était devenue presque jolie dans une explosion de joie.

Elle pensait :  
« Il me l'a promis... Il vient ! Il ne me trompait pas !... Et c'est pour moi ! »

II — MÈRE ET FILS

ROGER DE LIGNÈRES avait parfaitement vu le comte Pierre de Meillant en tête-à-tête avec Marguerite Souvray.

Il les suivait des yeux pendant leur promenade à travers le parc.

Lorsque la jeune fille était arrivée à la grande avenue, l'ancien lieutenant se trouvait près de M. Godet que la marquise de Lignères et la duchesse escortaient et auxquelles Blanche Carol était venue se joindre au dernier moment.

Roger avait surpris le trouble de Marguerite Souvray, mais il n'en connaissait pas la cause et, avec la sagacité des amoureux qui rapportent tout à leur passion, il devint subitement jaloux du comte de Meillant, en dépit de la parfaite innocence de ce dernier.

Et aussitôt, pour couper court aux rivalités, il prit le parti de s'assurer la possession de celle qu'il ne voulait pas se voir disputer.

Sans doute, la demoiselle de compagnie s'était montrée rebelle aux désirs de son amoureux ; elle déclarait qu'elle ne se marierait pas, qu'elle était irrévocablement résolue à rester fille.

Mais souvent les yeux démentent les paroles.

Roger de Lignères croyait avoir surpris, dans ceux de la jeune fille un regret, une émotion, une petite flamme, et il ne voulait pas renoncer à toute espérance.

La promenade de Marguerite Souvray et de Pierre de Meillant le décida à brusquer les choses.

M. Godet, toujours escorté de ses trois ombrelles qui commentaient le grand événement : l'arrivée prochaine du nouveau préfet, n'avait pas fait cinquante pas dans l'avenue, lorsque le marquis de Lignères tira par la manche la vieille dame à laquelle il devait le jour et lui dit :

— Ma mère, voulez-vous m'accorder cinq minutes ?

La douairière se retourna à demi et examina de côté son fils avant de répondre.

Depuis les confidences de l'ancien lieutenant à propos de son amour, la mère et le fils vivaient sur le pied de la paix armée.

— Vous avez quelque chose à me dire ? fit-elle en jouant l'étonnement.

— En effet.

— C'est grave ?

— C'est.

Mme de Lignères haussa ses épaules pointues et dit :

— Je suis à vous.

— Si Mme de Maillepré voulait m'écouter en même temps, j'en serais ravi.

La duchesse dit aussitôt, avec sa complaisance ordinaire :

— Mais je suis tout oreilles, mon cher Roger. De quoi s'agit-il ?

— Voilà. Je pense que je ne vous apprendrai rien en vous disant que ne tiens pas à demeurer garçon toute ma vie.

— Comme je vous approuve ! s'écria la duchesse.

— C'est très très joli assurément, tant qu'on habite Paris et qu'on est jeune ; mais aux champs, c'est moins gai... J'ai donc résolu de me marier... et au plus tôt.

— Toutes mes félicitations !

— C'était la duchesse qui parlait.

Mme de Lignères frémit.

— C'est très bien de se marier, dit-elle, mais encore faut-il savoir avec qui ?

— Vous n'ignorez pas mes intentions.

— Elles persistent ?

— Et même je peux affirmer qu'elles ne changeront pas.

— C'est parfait. Et la demoiselle persiste-t-elle de même dans les siennes ? demanda la vieille dame.

— Par malheur !

— Elle refuse ?

— Hélas ! C'est même à ce propos que je désirais voir la duchesse assister à notre entretien.

— La cause ?

— Je veux la prier d'intercéder pour moi, d'user de son influence, de parler en ma faveur...

Mme de Maillepré écoutait attentivement les deux parties.

Elle étudiait tour à tour les visages de la mère et du fils.

La marquise de Lignères leva les lèvres de dépit, mais elles étaient si minces qu'on s'en apercevait à peine.

Le lieutenant était lancé.

— Duchesse, accordez-moi ce que je vous demande, supplia-t-il.

— Sans doute, fit-elle embarrassée entre l'arbre et l'écorce, mais vous oubliez un point...

— Lequel ?

— Celui de me désigner la personne...

— Eh ! ne la connaissez-vous pas ?

Mme de Maillepré sourit.

— Peut-être... C'est de Marie-Madeleine que vous parlez ?

— D'elle-même.

Roger de Lignères fut éloquent.

L'amour lui donna une verve diabolique, la jalousie aussi.

Il expliqua à la duchesse la passion que l'infirmière de la Chapelle-aux-Ifs lui avait inspirée, ses aspirations, ses regrets de l'avoir perdue et sa surprise en la retrouvant à Maillepré par une sorte de miracle.

Et il conclut par ce mot qui contenait en germe son avenir, si sa mère d'un côté et Marie-Madeleine de l'autre, persistaient dans leur résistance :

— Elle ou rien !

Les deux femmes s'entre-regardèrent dix secondes.

Ce fut Mme de Lignères qui desserra les lèvres la première.

— C'est insensé ! dit-elle sèchement.

La duchesse répliqua :

— Je ne trouve pas !

Et la conversation tomba à plat.

Au bout d'un instant, Mme de Maillepré, qui avait sans doute fait quelques réflexions, reprit en s'adressant à sa cousine :

— Si c'est une question d'argent qui t'influence, ce ne serait pas un obstacle. L'affaire pourrait s'arranger.

Roger de Lignères s'écria :

— Que m'importe l'argent ? Ce n'est pas une dot, c'est une femme que je veux, et parmi les femmes, il n'en est qu'une qui me plaise : celle-là !

La douairière ouvrit la bouche à son tour :

— Moi, dit-elle, je ne méprise pas l'argent... on en a besoin pour tenir son rang ; mais il est une chose que je place au-dessus de toutes les autres : l'honneur !

Elle poursuivit :

— Dans la famille de Lignères, je ne vois pas jusque-là qu'aucun de nos aïeux se soit décidé à épouser une fille qui ne fût pas née...

Roger enrageait.

Ses doigts s'agitaient ; on voyait qu'il se livrait à des efforts surhumains pour ne pas éclater.

La marquise comprit que la révolte était imminente, qu'il fallait se résoudre à quelques concessions au moins apparentes et reculer, quitte à reprendre l'offensive plus tard, au moment opportun.

— Vous êtes majeur, fit-elle, maître de vos actions... Si votre intention est d'arrêter votre choix sur une fille plutôt que sur une autre, vous êtes

libre. A Dieu ne plaise que vous puissiez m'accuser un jour d'avoir fait votre malheur ! Mon devoir est accompli. S'il vous plaît de passer outre, je ne vous en empêche pas.

Elle sut mettre une pointe d'attendrissement dans ces derniers mots.

— Ainsi, dit la duchesse, il ne reste qu'à obtenir le consentement de Marie-Madeleine ?

— Je vous en supplie ! murmura l'amoureux.

— Et vous, chère amie ? demanda Mme de Maillepré à la douairière, qui soupira :

— Puisqu'il le faut !

Ils s'éloignèrent en silence en se dirigeant vers le château.

Du fond de l'avenue, M. Godet, accompagné des deux jeunes filles et de son favori Pierre de Meillant, suivait de son petit œil malin ce trio dont les allures ne lui disaient rien qui vaille.

Et il jetait à l'héritier de Maillepré des regards bilieux.

N'avait-il donc rien qui battit sous son gilet ?

Se laisserait-il enlever ce diamant sans le disputer ?

III — RÉVÉLATIONS

MONSIEUR GODET n'était pas content. Les choses prenaient une tournure qui ne lui convenait pas.

Lui aussi, il avait ses idées sur cette Marie-Madeleine, et ce n'était pas le marquis de Lignères qu'il aurait voulu voir épris d'elle.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le vieillard était instruit de la concession que la douairière s'était laissée arracher par son fils. Cette concession renversait toutes les idées de M. Godet sur l'entêtement de la marquise.

Il fallait pourtant se rendre à l'évidence.

La mère cessait de mettre obstacle à l'inclination de son fils.

Il restait seulement à savoir si la jeune fille donnerait son consentement à ce mariage.

Comment eût-elle refusé un mari comme Roger de Lignères ?

Il eût fallu qu'elle fût sa propre ennemie.

Sans fortune, sans famille, elle trouvait à la fois une famille et une fortune, et de plus un mari qui — M. Godet était bien forcé de le reconnaître — n'était pas dépourvu des avantages auxquels les femmes se laissent prendre.

Dans l'après-midi, M. Godet renonça de dépit à sa promenade à travers bois, ce qui était chez lui le signe d'une agitation extraordinaire.

Il demeura des heures entières affalé sur la terrasse, à la place où il avait reçu, quelques semaines plus tôt, les confidences de la duchesse.

Était-ce le comte Pierre de Meillant qui, en effet, vint à passer en compagnie de Blanche Carol avec laquelle il se promenait familièrement depuis le déjeuner ?

Le jeune homme, qui avait vu la fille de Suzanne toute petite, lui témoignait en toute circonstance une grande amitié.

Ils se séparèrent.

Blanche s'enfonça dans les taillis, au delà des pelouses ; Pierre s'arrêta devant le vieux garçon qui le harponna par la basque de sa jaquette, en lui disant :

— Viens ici.

Et dès que le jeune homme fut assis à côté de lui :

— Tu sais ce qui se passe ? demanda M. Godet.

— A quel sujet ?

— A propos de Marie-Madeleine.

— Pas du tout.

— Elle trouve un mari...

Muscles douloureux dans l'épaule ?



Aidez la nature à expulser les "acides de fatigue" avec l'Absorbine Jr.

• Les muscles deviennent parfois sensibles à la suite d'un exercice inaccoutumé. C'est parce que des acides s'y sont déposés, y causant fatigue et douleurs. Vous pouvez heureusement aider la nature à vous soulager en frictionnant ces muscles sensibles avec l'Absorbine Jr. La circulation locale se trouvant ainsi activée, un sang frais emporte les "acides de fatigue" et la raideur disparaît. Vous éprouvez bientôt un soulagement bien-faisant ! Gardez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille, aux pharmacies.



W. F. Young, Inc.,  
Lyman House,  
Montréal.

Absorbine Jr

—Eh bien! fit tranquillement le jeune homme, tant mieux pour elle. Cela ne m'étonne pas, du reste. Mais...

—Mais quoi?

—Ce mariage n'est pas encore fait...

—Qui l'empêchera? demanda M. Godet avec un éclair de joie.

Cette satisfaction ne fut pas de longue durée.

—Ce ne sera pas moi, affirma le comte, en dodelinant de la tête.

Le vieux garçon fronça le sourcil.

—C'est bête, dit-il en s'essuyant le front. Tu m'as donné une fausse joie.

—Moi?

—Je supposais que tu allais t'opposer à ce mariage!...

—En quelle qualité, s'il vous plaît?

—Je croyais que tu serais assez intelligent pour comprendre que c'est ton intérêt.

—Ah! par exemple, je ne comprends plus!

—Quand on voit un trésor à portée de sa main et qu'on le laisse à d'autres, que fait-on?

—J'attends que vous me le disiez.

—Une sottise, parbleu!

—C'est possible.

—C'est certain, dit M. Godet avec feu.

—Soit, mais d'abord qui prouve que cette Marie-Madeleine soit un trésor?

—Qui le prouve, misérable? Qui le prouve? s'écria M. Godet. Serais-tu donc aveugle?

Pierre de Meillant calma son vieil ami en disant d'un ton aimable:

—Allons, ne vous emportez pas, mon oncle!

C'était un terme affectueux dont il usait souvent et qui faisait tressaillir de joie le bonhomme.

Et il ajouta avec simplicité:

—Je conviens que cette jeune fille, autant que je peux l'apprécier, est adorable...

—A tous les points de vue! appuya M. Godet.

—Savoir... Vous ne l'avez ici que depuis cinq à six semaines au plus...

—N'est-ce pas assez? Lignères en est fou...

—Oh! c'est une autre affaire... Elle lui a rendu service... Elle s'est rencontrée avec lui pendant la guerre. Elle l'a soigné... C'est un lien... Elle peut donc être un trésor, comme vous dites, pour lui plutôt que pour un autre... surtout s'il tient à se marier...

—Tandis que toi tu préfères autre chose... la soutane, par exemple?...

—Peut-être.

—Tu dis peut-être, demande M. Godet en remarquant une trace d'hésitation sur le front de Pierre de Meillant; ce n'est donc pas certain?...

Le visage tranquille et reposé du comte rougit légèrement.

—Rien de ce qui n'est pas fait n'est certain, répondit-il évasivement.

—Si ça pouvait manquer tout à fait!

murmura le vieillard en hochant la tête.

—Vous en seriez heureux?

—Pour le reste de mes jours.

—Eh bien! je ne sais pas moi-même si oui ou non je romprai avec le monde, si je renoncerai à mes idées ou si je n'y renoncerai pas... Cela dépendra...

—De quoi?

—D'un problème scientifique que je poursuis...

—Tu te moques de moi? dit le vieillard désappointé.

—Pas du tout... ou, si vous aimez mieux, d'une question que je me pose à moi-même et à laquelle je ne suis pas encore en état de répondre...

—Ce sera long?...

—Quoi?

—Ton problème à résoudre.

—Pas trop.

—Tâche de te presser.

—Pour quelle raison?

—C'est que, si tu laisses partir mon trésor, tu ne retrouveras plus le pareil.

M. Godet se pinça les lèvres et fit un geste de la main pour solliciter du jeune homme un redoublement d'attention.

—Vois-tu, reprit-il, ce trésor vaut mieux que tu ne penses, même au point de vue argent...

—C'est ça qui m'est égal.

—On le dit et au fond on n'est pas fâché de trouver dans la poche de la femme adorée une forte somme.

—Et elle se trouva dans la poche de Marie-Madeleine?

—Réfléchis... D'abord elle me plaît.

—Ce qui signifie que vous en ferez votre héritière?

—Il faut bien que je laisse ma petite fortune à quelqu'un... Je ne me connais pas de parents.

—Il s'en trouvera, soyez tranquille.

—Qu'ils aillent au diable!... J'aime mieux une belle fille qui flatte mes yeux que des cousins que je n'ai jamais vus. Ce n'est pas tout.

—Quoi encore?

—Cette jeune fille a eu un père... Ce père peut lui avoir laissé quelque chose de son côté...

—Il aurait fallu qu'il eût ce quelque chose?

—Il l'avait. Il était même puissamment riche...

—Pourquoi ne voulez-vous pas me le nommer?

—Je ne peux pas... J'ai promis... Mais il m'est toujours permis de te répondre: Oui, je le reconnais!... Qui te dit que ce ne soit pas là une des raisons de mon attachement à cette jeune fille?...

—Le père était donc votre ami?

—Il l'était... J'avais même pour lui une affection profonde, et, bien qu'il soit mort depuis longtemps, cette affection m'est restée dans le cœur aussi vivace qu'au premier jour.

Pierre de Meillant réfléchissait sans rien perdre de son air indifférent et doucement railleur.

Ce qu'il avait entassé de mots, de détails, de renseignements, de notes, dans les coffres de sa mémoire, depuis le commencement de cet entretien, était incroyable.

—Donc, cette Marie-Madeleine serait un bon parti? reprit-il d'un ton où il y avait une pointe d'ironie.

—Excellent, sans contredit.

—Elle le sait?

Le comte attendit la réponse avec anxiété. Sa figure s'épanouit en attendant sortir de la bouche du vieillard ce mot prononcé tout nettement:

—Non!

—C'est étonnant.

—C'est étonnant peut-être, mais c'est comme ça!

M. Godet ajouta avec une certaine énergie:

—La pauvre enfant a été victime d'un sentiment facile à comprendre pour quiconque a vécu. L'avenir lui réserve des compensations, d'autant mieux que la personne qui a pu se rendre coupable envers elle regrette amèrement sa dureté ou plutôt sa faute, et veut la réparer.

Le vieillard termina par quatre mots latins qui signifient:

—A bon entendeur, salut!

Puis il se referma dans un silence obstiné.

Le vieillard venait presque de manquer à ses promesses envers la duchesse de Maillepré, et il était décidé à ne pas franchir la limite à laquelle il s'était arrêté.

Il aimait Pierre d'une affection de père et c'était pour lui qu'il était allé aussi loin.

Mais, mécontent, le front soucieux, il se disait à lui-même:

—Tant pis, à la fin, s'il n'apprécie pas le charme de cette créature si bien faite pour le bonheur d'un mari! Tant pis s'il persiste dans ses idées de retraite!

Le jeune homme, renversé sur le dossier de son fauteuil de jonc, semblait regarder les hirondelles qui volaient avec des cris joyeux autour du château.

Mais ses pensées étaient ailleurs.

Il ne doutait plus.

Le duc de Maillepré avait eu une fille.

Cette fille s'appelait Marie-Madeleine.

La duchesse l'avait oubliée pendant de longues années; puis le remords était venu, et maintenant elle essayait de réparer ses torts envers celle que, sans doute, son mari lui avait recommandée avant de mourir.

C'était clair.

Ce qui l'était moins, c'était ceci:

Comment cette Marie-Madeleine était-elle remplacée par une autre chez la duchesse?

Et si la jeune fille qu'il avait rencontrée au boulevard de Clichy prenait le nom de l'absente et sa place, à quel mobile obéissait-elle?

Quelle était son excuse? Car Pierre de Meillant ne pouvait se résoudre à la croire coupable.

M. Godet l'observait à la dérobée, en suivant avidement sur ce visage qu'il aimait, le travail de la pensée.

Tout à coup, le jeune homme lui dit:

—Ah! j'oubliais... Vous savez... je pars demain!

—Toi! fit le vieillard en sursaut.

—Oui, je m'absente.

—Pour longtemps?

—Pour quelques jours.

—Mais alors... gémit le vieux garçon presque irrité, c'en est fait... Tu cèdes la place à l'autre!

—A qui donc?

—A Lignères, parbleu!

—Oh! moi, fit le comte en secouant la tête, je ne prétends disputer la place à personne. Et puis, que voulez-vous, mon oncle, s'ils s'aiment.

Le vieillard prit de désespoir son crâne à deux mains et enfonça ses doigts maigres dans ses cheveux blancs.

Pierre eut pitié de lui.

—Bah! fit-il, calmez-vous donc, rien n'est encore fait... Et voulez-vous que je vous dise? Ni Lignères, ni d'autres, je crois, n'épouseront jamais cette pauvre Marie-Madeleine!

#### IV — CONSCIENCE

A PAIX au milieu de laquelle vivaient les hôtes était évidemment troublée.

Le soir était venu.

La duchesse s'était retirée de bonne heure dans le salon attendant à sa chambre où elle avait reçu sa demoiselle de compagnie le lendemain de son arrivée au château.

Pierre de Meillant était rentré chez lui.

Au salon, la marquise de Lignères se livrait aux douceurs d'une partie d'écarté avec M. Godet qui ne se faisait pas faute de jeter une foule de cailloux dans le jardin de la douairière.

Depuis qu'il connaissait les intentions du lieutenant au sujet de Marie-Madeleine, le vieillard était devenu un fagot de ronces, extrêmement épineux.

Surtout, l'excellent homme enrageait en songeant que cette douce Marie-Madeleine passerait les plus beaux jours de son existence sous la férule de ce dragon femelle qui s'appelait Mme de Lignères. M. Godet appréciait à sa valeur le fils de la marquise.

Roger de Lignères était un de ces hommes agréables et légers, honnêtes

mais faibles, qui sont incapables d'un effort soutenu et d'une volonté persévérante.

Sans doute, sous le charme de la rencontre imprévue qu'il avait faite, gagné par la grâce irrésistible de cette jeune fille, il avait pu tenir tête à sa mère, mais M. Godet prévoyait l'avenir.

Mme de Lignères, avec son despotisme invétéré, ne tarderait pas à rétablir son ascendant sur l'ancien lieutenant, et alors, comme elle ne pardonnerait pas à sa bru, si Marie-Madeleine avait la malchance de le devenir, ni son origine douteuse, ni ce que la vieille dame appelait une mésalliance, la vie deviendrait pour la malheureuse un enfer dans le grand et triste château où elle se verrait séquestrée, et pour lequel Roger n'avait pas assez de railleries.

Le jeune homme avait quitté le salon.

Son éternel cigare aux lèvres, il errait sur la terrasse, devant le salon dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer la fraîcheur du soir et, les yeux fixés sur la chambre de sa belle, il était tenté de lui soupirer une sérénade à la façon des amoureux de Séville ou de Grenade.

Il songeait qu'en ce moment même son sort se décidait.

Mme de Maillepré lui avait dit en remontant chez elle:

—Je vais parler pour vous.

C'était vrai et cependant la duchesse ne se pressait pas de remplir sa promesse.

Dans son vaste boudoir, elle allait et venait, indécise et troublée.

Suzanne Carol, appelée par un coup de sonnette, attendait, debout, les ordres de sa maîtresse.

Honnête foncièrement, dévouée corps et âme à sa maîtresse, Suzanne Carol était de plus d'une rare intelligence et pouvait passer pour une servante modeste.

—Blanche? demanda la duchesse.

—Mademoiselle est rentrée chez elle.

—Qu'a-t-elle dit?

—Rien. Madame la duchesse a dû voir qu'elle paraît ne plus se souvenir de la scène d'hier...

—En effet.

—Et qu'au contraire, elle est moins agitée qu'elle ne l'était depuis longtemps.

—C'est bon, soupira Mme de Maillepré.

Et brusquement, ses inquiétudes se faisant jour:

—Ah! ma pauvre Suzanne, je voudrais tant que cette enfant fût heureuse!

Suzanne garda le silence.

La duchesse reprit, avec un geste de résignation, un geste de femme qui se décide au sacrifice:

—A l'autre, maintenant!... Pourquoi ce Roger s'est-il amouraché d'elle? J'aurais voulu la garder auprès de moi, toujours... les garder toutes deux, Suzanne!

—Madame la duchesse veut-elle me permettre de lui donner mon avis?

—As-tu besoin de permission?

—C'est un mariage qui ne se fera pas.

—Tu crois?

—Jamais Mme de Lignères n'y consentira.

—Tu te trompes... La marquise a donné son contentement.

—Elle le retirera.

Et Suzanne répéta son pronostic:

—Ce mariage ne se fera pas.

—C'est possible... Tant mieux alors... Mais j'ai promis de parler... Je parlerai! Appelle Marie-Madeleine.

Suzanne ne fit aucune observation.

Mme de Maillepré s'assit devant sa table, après avoir placé un fauteuil tout près d'elle, de façon que la lu-

mière de la lampe tombât en plein sur le visage de celle qui allait l'occuper.

— Asseyez-vous, lui dit-elle, lorsqu'elle entra. J'ai à vous parler sérieusement.

« M. de Lignères m'a fait part de ses sentiments. Il a cru pouvoir vous les avouer, et, en effet, vous êtes libre et ne dépendez que de vous-même.

La fille du colonel murmura :

— Je pense autrement, madame. Si j'ai écouté M. de Lignères, ce fut malgré moi et parce que je ne pouvais faire autrement... Mais mon parti était pris d'avance, quoi qu'il pût me dire...

— Et ce parti?...

— Est de rester ce que je suis...

Ma situation est si différente de ce qu'elle était il y a peu de temps encore, que je n'ai qu'un désir : la conserver.

Toutes ses angoisses se trahissaient dans ces mots si simples.

— Vous pouvez cependant aspirer à mieux, mon enfant, dit la duchesse très émue.

— Oh ! non, madame.

— C'est une erreur. Et, pour vous le prouver, je n'ai qu'un mot à dire.

Marguerite Sourvray pâlit.

Elle avait déjà compris.

Le roman qu'elle avait imaginé pour son amie, avec la fin de ses malheurs, la lumière qui devait éclairer l'obscurité de sa naissance, touchait à son dénouement.

La duchesse, muette jusque là, allait parler.

Mais lout sa conscience lui ordonnait de tout dire elle-même, d'avouer sa faute.

Elle prêta l'oreille, mais avec une visible crainte, avec tant d'anxiété, que Mme de Maillepré lui dit :

— Rassurez-vous... Rien de j'irai à vous apprendre n'a ce que d'effrayant pour vous. Si je ne vous l'ai pas révélé plus tôt, c'est que je voulais vous étudier, vous connaître... C'est fait. Je vous connais, ma chère enfant, et je vous aime. L'homme qui vous épousera aura non seulement une bonne et douce femme, il aura de plus une fortune... Votre père était riche...

Marguerite Sourvray ferma les yeux. Elle murmura :

— Je n'ai pas besoin de fortune, madame ; votre protection me suffit !...

— Tant que vous vivrez avec moi, peut-être, mais le jour où je vous manquerais, que deviendriez-vous ?... S'il me plaît d'être généreuse envers vous, ne fût-ce que pour le repos et la joie que vous m'avez apportés dans cette maison, m'en empêchez-vous ? Laissez ces questions d'intérêt qui me sont odieuses et revenons à notre grande affaire... M. de Lignères m'a chargé de parler pour lui... Il veut vous épouser... Il vous l'a dit...

— C'est vrai... mais j'ai cru à un entraînement passager... à des propos irréfléchis...

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux ! Il s'en est expliqué avec sa mère... Elle cède...

— C'est impossible !

— Pourquoi impossible ? Il paraît que le marquis vous aime depuis longtemps... depuis sa blessure...

— J'ai dit non, madame.

— C'est très net et très fier, mais c'est inhumain... Réfléchissez... Le marquis est bien de sa personne, galant homme, noble de caractère... Je le crois très sincèrement épris et sa démarche le prouve... Pourquoi le refuser ?

— Parce que c'est un devoir pour moi !

— Un devoir ? Je ne comprends pas. Marguerite Sourvray garda le silence. Elle était à la torture.

La duchesse l'interrogea avec une tendresse complaisante, comme un confesseur aurait pu le faire.

— Voyons, reprit-elle en lui saisissant les deux mains, répondez-moi comme à votre meilleure amie, comme à une mère... Auriez-vous une affection ?

— Ah ! Dieu, non !

— Rogez vous déplaît-il ?

— Non.

— Il faut qu'il ait pour vous une véritable passion pour oser tenir tête à sa mère, comme il l'a fait.

— Je ne voudrais pas être une cause de désunion entre Mme de Lignères et son fils.

— Tranquillisez-vous. La marquise n'a que lui... Plus tard, elle comprendra votre valeur... Elle se dira qu'elle est trop heureuse de vous avoir auprès d'elle et vous saura gré du bonheur que vous aurez apporté dans sa maison et que, je ne vous le cache pas, je voudrais garder dans la mienne... Je suis presque jalouse de ma cousine...

— Eh bien ! gardez-moi, madame, je vous en supplie !

Mme de Maillepré l'attira auprès d'elle.

— Je le voudrais, mon enfant, dit-elle doucement en effleurant de ses lèvres les cheveux de sa protégée, mais je n'ai pas de mari à vous offrir... Ah ! si j'en avais un !

Et, se levant, elle dit vivement :

— Résumons-nous ! Que répondrai-je à ce malheureux Roger ?...

Marguerite Sourvray ne savait que dire et tremblait comme une feuille.

Et tout à coup, une idée lui vint.

— Eh bien ! dites-lui que je veux réfléchir, que je lui donnerai une réponse...

— Quand ?

— Dans quelques semaines... dans un mois... Est-ce trop ?

— Mais non, mais non... dit Mme de Maillepré, heureuse elle-même de ce répit... Tout ce que vous voudrez...

— Soit donc... dans un mois...

— Entendu !

La duchesse appuya longuement ses lèvres sur le front de sa protégée et la reconduisit jusqu'à sa porte, en lui disant :

— C'est convenu... dans un mois !

V — LES TROIS STATIONS DE M. DE MEILLANT.

LE LENDEMAIN de son entretien avec M. Godet, le comte Pierre de Meillant, sur pied de bonne heure, vit l'aurore se lever dans un ciel voilé de nuages.

Le temps s'était mis à la pluie, mais complaisamment, dans le seul but d'abattre la poussière et d'atténuer une chaleur accablante.

Une tiède et rafraîchissante rosée perlait aux pelouses de Maillepré. Des diamants liquides pendaient à tous les brins d'herbe et aux feuilles des arbres.

Vers sept heures du matin, Marguerite Sourvray, du balcon d'où elle admirait, en rêvant, cette superbe nature, vit une victoria se ranger auprès du perron.

Presque aussitôt, le neveu de la duchesse, seul, une légère valise à la main, sortit du vestibule, fit quelques pas sur la terrasse en examinant la façade, dont la plupart des persiennes étaient closes et, à l'aspect de la jeune fille qui devint rouge comme du feu, il eut une lueur de joie presque imperceptible, salua de la main et s'élança dans la voiture qui enfla lestement la grande avenue et la route de Bourges.

Où allait-il ?

Nul n'aurait pu le dire, pas même son ami Godet, pas même la duchesse.

On savait seulement que ce voyage durerait quelques jours et que le voyageur ne tarderait pas à reparaitre.

A Bourges, le comte prit un billet pour Paris.

En chemin de fer, pendant que le train roulait à travers les plaines arides de la Sologne, Pierre de Meillant revait en lui-même ce qu'il avait vu et entendu depuis son arrivée à Maillepré.

L'héritier des Maillepré, puisque cette grande famille n'en avait pas de plus direct, avait toujours eu une intention bien arrêtée de renoncer au monde.

Depuis les tristes jours où il avait assisté Louise Sourvray à sa dernière heure, ses idées de retraite et de renoncement s'étaient plus profondément enracinées dans son esprit.

Pourquoi l'était-il revenu de Marguerite Sourvray était-il revenu le troubler à chaque instant ?

Par quel maléfice cette femme qu'il avait à peine retrouvée lui causait-elle de si vifs regrets ?

Suffit-il pour un homme d'entrevoir un instant un visage de femme ou de jeune fille pour faire dévier toute une vie, changer son cours et la rendre pour toute sa durée riante ou misérable, honorée ou avilie ?

Les traits de Marguerite Sourvray s'étaient gravés dans l'âme de Pierre de Meillant comme les traces du feu sur la pierre calcinée d'un palais incendié.

Et, comme le blessé de la Chapelle-aux-Ifs, il l'avait retrouvée au moment où, depuis longtemps, il désespérait de la revoir.

Il en avait ressenti à la fois de la joie et du dépit.

Cette femme troublait de nouveau en lui la paix que l'éloignement commençait à lui rendre.

Et, en outre, elle le tourmentait comme un vivant mystère qu'il était impuissant à pénétrer.

C'était elle !

Il n'en voulait pas douter.

Elle portait un faux nom ! Elle jouait le rôle d'une intrigante.

Et pas une seconde, malgré les apparences, il ne pouvait se résoudre à l'accuser.

Mais il cherchait la lumière !

Et, de plus, comme il avait adouci les derniers moments de sa sœur Louise, il voulait adoucir les difficiles passages qu'il redoutait pour elle, la défendre peut-être contre elle-même, et enfin s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'une erreur, la dupe d'une hallucination, lui qui se croyait si certain de l'avoir reconnue.

D'ailleurs, sous cette inexplicable situation, son instinct l'avertissait qu'un drame allait éclater et que la catastrophe n'était pas loin.

Le nom du nouveau préfet de Bourges, ce nom de Sérigné qu'il avait déjà entendu à la rue de Douai, sortant des lèvres de cette douce victime, Louise Sourvray, avec une expression d'horreur, lui semblait une menace prochaine.

Il allait donc chercher des armes pour défendre ceux qu'il aimait.

A Paris, sa première visite, au sortir du Grand-Hôtel où il descendit, fut pour la rue de Douai.

Au moment où il entra au numéro 112, il croisa dans le vestibule un individu qui en sortait.

Pour un Parisien habitué aux physionomies, il n'y avait pas à s'y tromper.

L'homme qui sortait était propriétaire d'une figure suspecte et devait exercer quelque louche profession.

C'était notre ami Paul Bordier, que la curiosité ramenait souvent dans cette maison.

Pierre de Meillant entra dans la loge, le chapeau à la main, et dit à

# VOICI! VOUS QUI TOUSSEZ-

Soulagement rapide de la toux et de l'irritation de la gorge dues au rhume!... Les Pastilles Vicks sont médicamenteuses — avec des ingrédients adoucissants du Vicks VapoRub. C'est pourquoi elles font tant de bien. Et elles ont bon goût. Essayez-en!



## FAUSSES DENTS

Fin des embarras dus à leur malajustement

Nombreux sont ceux qui connaissent le terrible embarras causé par un glissement ou autre accident de même nature arrivé à leur dentier, toujours à un moment inopportun. Prenez le moyen pour éviter ce risque. Vous n'avez qu'à saupoudrer légèrement votre dentier de PASTEETH, poudre alcaline (non-acide). Fait adhérer les fausses-dents avec plus de fermeté, d'où plus grand confort. Ne surit pas. Enraye l'odeur des dentiers. Procurez-vous PASTEETH chez n'importe quel pharmacien.

## AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE  
975-985, rue de Bullion, Montréal 18.

# Le Samedi

coupons d'abonnement

Canada	Etats-Unis
1 an..... 3.50	1 an..... 5.00
6 mois..... 2.00	6 mois..... 2.50

Important — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

POIRIER, BESSETTE & CIE, L<sup>tes</sup>  
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

**Voilà qui vous facilitera la respiration!**



UN PETIT INHALATEUR COMMODE QUI AGIT RAPIDEMENT

Chez vous, au travail, dans la rue — n'importe où, n'importe quand — l'Inhalateur Vicks est toujours prêt à vous apporter un merveilleux sentiment de soulagement. Il est bourré de médicaments volatils qui dégagent en quelques secondes le nez bouché par le rhume ou la poussière... Facile à porter dans la poche ou le sac à main.



Employez-le autant qu'il est nécessaire



## Pour les Hommes aussi bien que pour les Femmes

Parce que ce sont les femmes qui font le plus généralement usage de la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs, on nous demande souvent: "La Nourriture pour les Nerfs convient-elle autant aux hommes qu'aux femmes?"

Oui, tout à fait, car beaucoup d'hommes et de femmes souffrent de troubles nerveux avec insomnie, indigestion, maux de tête et fatigue chronique. Mais ces maux cèdent promptement à l'usage de ce tonique bien connu contenant des minéraux et la Vitamine B<sub>1</sub>.

Demandez la nouvelle bouteille de forme économique de

## Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs

60 pilules—60 cts  
180 pilules—\$1.50



la volumineuse concierge, qu'il y trouva étendue sur un fauteuil dépenaillé:

— Puis-je vous demander un renseignement?... Mlle Souvray?

— Elle n'est plus ici, monsieur.

— Depuis quand?

— Depuis six semaines environ.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

— Parfaitement.

Six semaines. C'était précisément l'époque où Marie-Madeleine était arrivée à Maillepré.

Il reprit:

— N'a-t-elle plus son appartement ici?

La matrone haussa les épaules.

— Si, mais elle ferait mieux de le lâcher, dit-elle... Pour ce qu'elle y demeure!... Une fille qu'on ne voit pas quinze jours en six mois!...

— Savez-vous où elle est?

— Je ne pourrais pas vous dire...

En voilà une qui ne conte pas ses affaires!... Elle arrive comme une souris... elle décampe de même.

Le comte tira de son gilet un beau louis d'or et le posa sur la cheminée.

— Je serais désolé de vous faire perdre votre temps inutilement, dit-il, mais vous m'obligeriez en m'accordant deux minutes. J'ai quelques raisons de m'intéresser à cette jeune fille. Vous doit-elle quelque chose?

— Rien du tout, jusqu'au prochain terme.

— Ainsi, vous ignorez ce qu'elle est devenue?

— Tout à fait.

— Cependant, depuis la guerre, elle a passé quelques jours à Paris?...

— Trois semaines à peu près.

— Quand?

— Attendez.

La concierge compta sur ses doigts.

— C'était en juin, dit-elle; elle est restée jusqu'aux premiers jours de juillet, et puis, bonsoir la compagnie... plus personne!

Depuis qu'elle avait vu la couleur jaune du louis, la brave femme s'apprit et devenait loquace comme une pie.

Elle ne tarda pas à dériver aux confidences.

— Vous pensez... une fille qui va et vient, qu'on voit et qu'on ne voit plus, qui reste des mois entiers sans rentrer chez elle... est-ce naturel?

— Je vous l'accorde... Pourtant elle peut avoir ses raisons...

— Je vois ce que c'est... Vous êtes un bon petit saint Thomas...

Et tout à coup la grosse femme, les yeux écarquillés, s'écria:

— Mais je vous remets!... C'est vous qui étiez là, dans le temps, quand la petite malade a fini par mourir?

— Oui, mais pas un mot, je vous prie, là-dessus.

— La grande aurait bien voulu vous voir, mais vous n'êtes pas revenu!... Elle est rentrée un jour ou deux après l'enterrement, si je ne me trompe... Elle était toute triste, je dois le reconnaître...

— Et ensuite?

— Ensuite elle est partie, autant dire le lendemain. Elle a été absente presque un an... Le proprio voulait se débarrasser des meubles... C'est moi qui l'en ai empêché...

— Où était-elle?

— Si vous croyez que j'en sais le premier mot... Elle ne se déboutonna pas avec sa concierge... Cette fille-là, voyez-vous, mon cher monsieur, c'est fier comme Artaban...

— C'est tout ce que vous pouvez me dire?

— C'est tout.

Pierre de Meillant tira un second louis de son gilet et le posa sur le premier.

La grosse femme, ravie, reconduisit cet homme généreux jusqu'au seuil de son immeuble.

Paul Bordier avait déguerpi, mais pour prendre position plus loin.

Embusqué au coin de la rue Blanche, il surveillait la sortie de l'étranger dont l'aspect l'avait étonné.

Au moment de quitter ce bienfaiteur inconnu, la concierge se sentait prise d'une violente envie de parler.

Elle n'y résista pas.

— Tenez, fit-elle, vous avez l'air d'un brave jeune homme. Laissez là cette demoiselle Souvray.

Le comte ne s'avisait pas de la contredire.

— C'est votre avis? fit-il doucement.

— Oui, je veux vous en donner pour votre argent... Il y a du louche dans son affaire.

— Comment?

— Vous n'êtes pas seul à la chercher.

— Il y en a d'autres?

— Je crois bien.

— Qui ça?

La concierge se pencha à l'oreille du comte qui éprouva une petite secousse.

Mais ses traits reprirent aussitôt leur sérénité.

— Oui, cher monsieur, à chaque instant il en vient... On la cherche... C'est clair comme le jour... elle se cache... pour les éviter. Il y en avait encore un ici, tout à l'heure...

— Vous savez son nom?

— Paul Bordier, un agent!...

— De la police?...

— Parbleu!

C'était un nom à retenir.

Pierre de Meillant le mit en lieu sûr.

La concierge continuait, redressée dans sa fierté d'honnête femme:

— Vous savez, quand on n'a rien sur la conscience, on ne craint pas ce monde-là! Les roussins, on les envoie à l'ours... carrément. Voilà ce que je peux vous dire. Entièrement à votre service!

Elle s'inclina dans une révérence d'une grâce particulière.

Le comte salua, de son côté, et, faisant signe à un cocher en maraude, il monta dans le fiacre et partit.

Il n'avait pas fait cent pas que l'agent était déjà dans la loge.

— Eh bien! dit-il, je crois que vous en recevez de chouettes visites, ma chère dame...

La grosse femme se rengorgea.

— Vous pouvez le penser, fit-elle. Je m'arrangerais d'une seulement la semaine. Ça mettrait de la graisse dans ma sauce.

Elle fit sonner dans sa main les deux louis du jeune homme.

Quarante francs de bon argent ne se donnent pas pour les beaux yeux d'une portière d'un demi-siècle. Aussi Paul Bordier posa un doigt sur la manche de la concierge.

— C'est le jeune homme qui vous a donné ces jaunets-là?

— Bédame! je ne les ai pas pris de force.

Paul Bordier se mit à rire.

— Soyez franche, dit-il, il y a encore une donzelle là-dessous, hein?

— Si je vous soutenais le contraire, vous ne seriez pas assez bête pour me croire.

— Laquelle?

— Devinez.

— La petite dame du second?

— Vous n'y êtes pas. Plus haut que ça.

— La brune du quatrième?

— Plus haut.

— Je ne vois pas...

Mme Médéric poussa le coude de Paul Bordier, familièrement:

— Et celle qui s'est cavallée, malin! L'agent bondit.

— Comment, c'est pour elle qu'il est venu? s'écria-t-il. Et vous ne me le dites pas?

Il s'élançait vers la porte.

La concierge le retint par le bas de son veston.

— Ne vous emballez pas comme ça, surtout pour rien.

— Il est loin, votre monsieur?

— Je ne vous conseille pas de le suivre.

— Au fait, je l'ai vu prendre une voiture...

« Tant pis, ajouta Bordier en se laissant tomber sur une chaise. J'aurais donné quelques sous volontiers pour tailler une bavette avec lui.

— Pour quoi faire?

— Une idée. Il est toujours bon de connaître un milord qui lâche si aisément sa braise pour dix paroles.

— Ils ne sont pas communs de sa sorte.

— Son nom?

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas! Quand on est bien payée, il faut se taire... mais il y a une autre raison... je ne le sais pas...

— C'est la première fois que vous le voyez?

— Je veux être bonne femme avec vous. Vous n'êtes pas mauvais diable au fond, quoique d'un métier où on voit de sales types...

— Merci.

— Je l'ai déjà vu.

— Il y a longtemps?

— Un an.

— Pour les petites Souvray?

— Pour elles.

— Allons donc!

— Sur l'honneur... C'est lui qui a soigné la plus jeune, vous savez bien, celle qui est morte...

— Ah!

— Pendant que sa sœur était partie... on ne sait où...

Paul Bordier le savait bien, lui! Mais il garda le silence.

— Et il n'est pas revenu? demanda-t-il.

— Si, après l'enterrement...

— Et depuis?

— Jamais.

L'agent était mécontent comme s'il eût manqué un coup de fortune.

— C'est égal, répéta-t-il entre ses dents, j'aurais voulu savoir ce qu'il avait dans le ventre, ce bonhomme-là.

La portière lui donna une petite tape de consolation.

— Rassurez-vous! dit-elle. S'il a besoin de vous, il saura vous trouver!

— Comment?

— Vous ne savez pas son nom, mais il sait le vôtre!

— Bah!

— Je le lui ai donné...

C'était une chance.

— Vous avez fait ça? s'écria Bordier ragailardi.

— Oui.

— Décidément, vous êtes une brave femme.

— Mais, conclut-elle, je ne sais pas à quoi ça peut vous servir... à moins que vous n'ayez l'idée de tirer du foin à deux râteliers... On dit que ça se fait dans votre monde!...

Paul Bordier ne répondit pas.

Il resta encore quelques minutes sur sa chaise, ruminant ses plans.

Puis il se leva et salua la grosse femme d'un coup de tête amical en disant:

— A la revue, belle dame!

Et il gagna la rue.

Son idée qu'il gardait pour lui était abjecte mais pratique.

Le secrétaire général quittait la Préfecture de police.

Il s'en allait à Bourges.

L'agent cessait donc d'être sous sa coupe et sentait vaguement qu'il y aurait désormais plus de profit à le trahir qu'à rester de son côté.

Si cet inconnu était un ami des petites Souvray — et toute sa conduite le prouvait — Bordier avait une série de secrets à lui proposer.

[Lire la suite au prochain numéro]

**DETECTIVES.** Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE**, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.



# Le Trésor DE LA VALLÉE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIEME EPISODE



1 — Heureusement que l'explosion ne s'était pas produite assez près pour blesser les trois Indiens amis. Ils étaient enchantés d'avoir été délivrés et écoutèrent avidement, pendant que Louis leur disait qu'il avait trouvé un papier à l'intérieur du totem et ce papier portait les mots : "Trouvez mon double." Que signifiait ceci ?



2 — Louis était curieux de percer cette énigme et tout le groupe l'accompagna jusqu'à l'endroit où les inscriptions apparaissaient sur le mur de pierre. Tous étudiaient les signes mais n'y comprenaient rien. Soudain, Plume Rouge jeta un cri de joie : "Ces lignes ondulées signifiaient des chutes !" déclara-t-elle.



3 — "Il faut aller aux chutes pour trouver l'autre totem et le trésor !" Convaincu que la fillette avait percé le mystère, Louis décida de ne pas perdre une minute. Accompagnés par les Indiens, les trois amis se dirigèrent vers les chutes. "Voyez le totem !" s'écria la jeune Indienne. "Il est là, sortant de la pierre !"



4 — Le cri enthousiaste de Plume Rouge fit se retourner les autres qui regardèrent, avec des yeux fascinés, la cascade tumultueuse. Il était bien là, enfoncé dans la pierre, le totem tant cherché, semblable en tous points à celui que Louis avait trouvé. L'eau coulait autour incessamment. Il contenait, sans doute, la clé qui lui manquait.



5 — Oui, en effet, ce devait être là que se trouvait la clé du mystère de l'endroit où se trouvait le trésor. Mais comment atteindre le totem ? Il paraissait complètement hors d'atteinte de l'endroit où se trouvait le groupe. Louis parla à Cœur de Chêne qui pencha la tête, et il dit aux autres de le suivre en haut du rocher, à la tête de la cataracte.



6 — C'était l'avis de Louis que de là le totem pourrait être atteint. Mais il éprouva un désappointement. Regardant en bas, ils pouvaient apercevoir le totem, mais il était aussi loin du haut qu'il l'était du bas. Ils redescendirent donc au pied de la chute et cherchèrent d'autres moyens d'arriver à leur désir.



7 — Le totem était toujours bien visible et semblait les tenter. Ils pouvaient aussi voir de grands trous sur la surface rocheuse, mais n'y prirent pas garde. Soudain, Louis s'arrêta pensif et se tourna ensuite vers Cœur de Chêne à qui il parla anxieusement. Quelques minutes plus tard, ils retournaient tous sur leurs pas.



8 — Ils s'acheminèrent de nouveau vers la tête de la chute et Louis ne perdit pas de temps à expliquer son plan. Une forte corde fut liée autour de sa taille et Cœur de Chêne, ainsi que les deux autres Indiens, tinrent l'autre bout de la corde. Louis fut descendu au bord du rocher, afin de tenter d'atteindre le totem.



9 — Pied par pied, dès que Louis leur en donnait le signal, les Indiens relâchaient la corde. Lentement mais sûrement, l'audacieux jeune chercheur de trésor fut descendu vers le totem. Ses progrès étaient observés par les yeux anxieux de sa sœur et de Plume Rouge. La pleine lune là-haut éclairait maintenant la scène. [ Suite au prochain numéro ]

LE LIMIER PASSE-PARTOUT — EPISODE NUMERO SEPT

PASSE-PARTOUT REÇUT UN COUP DE MASSE SUR LA TÊTE...

TU OUBLIES, VIEUX, QUE J'AI UNE TÊTE DURE!

NE TIRE PAS! PROTÈGE-MOI! DONNE-MOI UNE CHANCE!



PATRON, LA SEULE CHANCE QU'ILS TE DONNERONT SERA CELLE DE DIRE TA PRIÈRE!

OFFICIER, AMENEZ-LES... L'AMBULANCE ARRIVE.

J'ESPÈRE QU'IL NE SOIT PAS TROP TARD



NOUS LA SAUVERONS, J'EN SUIS SUR!

MAINTENANT, PIT, JE DEVRAS TE DISPUTER. POURQUOI T'EMBARQUES-TU DANS CETTE GALÈRE?

NIX! TU SAIS BIEN QUE, SANS MOI, TU SERAIS CUIT!



CE PETIT EST L'UN DE NOS PLUS HABILÉS AUXILIAIRES, A N'EN PAS DOUBTER!

EN EFFET! QUANT A MOI, J'AI BESOIN DE REPOS, D'AIR ET DE BELLE COMPAGNIE! DE PROTECTEUR, JE PEUX M'EN PASSER!



LE FIN LIMIER PASSE-PARTOUT NOUS CAUSERA D'AUTRES SURPRISES DANS LES ÉDITIONS SUBSEQUENTES.

(Suite au prochain numéro)

# RIEN DE SÉRIEUX

Un individu dont l'état de santé paraît des plus déplorable, entre chez le pharmacien et lui dit :

— Je me sens horriblement surmené, neurasthénique, malade, fichu ! Il me faudrait un tonique sérieux, quelque chose qui...

— J'ai votre affaire, dit le pharmacien. Une bouteille de l'incomparable élixir Tartampion. Trois cuillerées par jour, et avant la fin de la semaine, vous vous sentirez un tout autre homme. C'est un dollar.

— Ah ! non, dit le malade, je ne veux pas de ça !

— Mais c'est exactement ce qu'il vous faut. Tous les médecins recommandent l'élixir Tartampion, et nous en vendons énormément.

— Je vous crois, mais j'aimerais mieux autre chose.

— Je vous répète que cet élixir est la véritable panacée. Il fait plus de bien en un jour que les autres spécialités en un mois. Si c'est le prix qui vous gêne, nous avons des demi-bouteilles à...

— Non, je n'en veux pas !

— Mais, enfin, quelle objection avez-vous contre cet élixir ?

— C'est que... je suis Tartampion.

Qui a la priorité, la grammaire ou l'étiquette ?

On donna un jour à Lucie, bonne petite fille, mais un peu poseuse, cet exemple de grammaire à corriger :

« Le cheval et la vache est dans le champ. »

L'enfant écrivit :

« La vache et le cheval est dans le champ » ; la raison, c'est qu'on doit faire passer la dame avant le monsieur.

Quand commencerons-nous à appeler par leur nom les vêtements ou parties d'habillement ? On confond chaus-

son, et chaussette, robe de chambre, et jaquette, etc.

En classe, l'instituteur avait expliqué que l'homme est un être composé d'un corps et d'une âme. S'adressant à un bambin :

— Jean, avez-vous un corps ?

— Non, c'est une « combinaison ».

Le directeur d'un journal fit un jour remarquer à l'un de ses journalistes qu'il employait trop de mots pour raconter un accident ou un événement quelconque. Quelque temps après, le journaliste devait relater les derniers jours du maire d'une localité voisine. Il le fit ainsi :

— Le regretté maire prit son chapeau, sa canne, la rue, le tramway, un courant d'air, une pneumonie et le chemin du cimetière.

Une dactylo se présente à un bureau pour solliciter un emploi.

— Savez-vous l'orthographe ? demande le patron.

— Je crois savoir très bien l'orthographe.

— Et la ponctuation ?

— La ponctuation, c'est mon fort : j'arrive toujours à temps.

Un pauvre hère comparait devant le tribunal correctionnel pour avoir frappé un autre famélique.

— Avez-vous une excuse à fournir pour votre défense ?

— Oui, la provocation.

— En quoi avez-vous été provoqué ?

— En me quittant, il m'a dit : "Bon appétit".

M. D... qui n'est pas très courageux, entend du bruit, la nuit, dans son bureau. Il se lève et va voir ce qui s'y passe. Mais lorsqu'il y entre, un cam-

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



— Allons, vas-y — donne tout ton argent au gouvernement et laisse ta famille crever de faim !

bioleur braque sur lui un revolver.

— Ne vous dérangez pas pour moi, dit M. D... en tremblant, je suis somnambule.

Un Marseillais et un Parisien essayaient de s'en conter mutuellement. C'était à qui réduirait l'autre à merci, à l'aide d'histoires fantastiques.

Le Marseillais raconte à un moment donné :

— Je me trouvais à Alger, un beau jour, et le paquebot allait prendre le large, quand un passager, impatienté par toutes les manœuvres, enleva soudain son veston, piqua une tête et se mit à nager vigoureusement vers la côte française. Au bout de quelques minutes, il était hors de vue. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais quand nous arrivâmes à la Joliette, il était déjà là, sur le quai, à nous regarder d'un air moqueur.

Le Parisien se leva brusquement de sa chaise. Il se planta devant le Marseillais et s'écria :

— Vous pouvez jurer avoir vu cela ?

— Je vous crois... Tenez... Je le jure !

— Eh bien, mon cher, j'en suis rudement content, car chaque fois que j'ai raconté cet exploit, on m'a traité de menteur. Figurez-vous que le nageur c'était moi, mon vieux !

Un poseur qui veut jouer au bohème raille un jeune peintre qu'il voit en train de fumer un magnifique londrès.

— Peuh ! lui dit-il, vous avez des goûts bourgeois, vous grillez un cigare, moi je me contente d'un brûle-gueule.

Le peintre froidement : Chacun brûle ce qu'il a.

Rue Raynouard, à Passy, s'élève une maison de modeste apparence et qui cependant est un lieu de pèlerinage ; c'est là qu'habite le romancier le plus puissant peut-être de notre littérature : Honoré de Balzac.

Un jeune écrivain parcourait un jour les pièces de la petite maison, sous la conduite d'un vieux confrère, admi-

rateur fervent de l'auteur de la *Comédie humaine*, dont il connaissait admirablement la vie.

— Voici la chambre à coucher de Balzac. Là était son lit. En face, vous voyez encore le secrétaire où il rangeait son argent... quand il en avait, car vous n'ignorez pas que Balzac, imprévoyant et prodigue, n'eut jamais 100 francs devant lui et passa toute sa vie en lutte avec ses créanciers.

A ce petit secrétaire se rattache une anecdote assez piquante.

Un jour, vers midi, le grand écrivain dormait encore (selon son habitude, il avait travaillé toute la nuit), lorsque son tailleur pénétra dans sa chambre.

Las d'attendre en vain un acompte sur la somme que Balzac lui devait, le tailleur apportait lui-même sa facture.

— Qu'est-ce que vous voulez ? bougonna le grand homme d'assez mauvaise humeur.

— Monsieur de Balzac, j'apporte ma facture.

— Bon. Ouvrez ce secrétaire.

Ravi à l'espoir de toucher enfin quelque argent, le tailleur ouvrit le secrétaire.

— Ouvrez le tiroir du haut.

— Il est vide.

— Ah ! Alors, celui du dessous.

— Vide également.

— Celui de droite.

— Rien non plus.

— Ouvrez le quatrième.

— Ah ! celui-là est plein de papiers.

— Ce sont mes factures impayées. Mettez la vôtre avec les autres.

Et, se retournant vers la muraille, il se rendormit.

— Soyez assez bon de donner dix cents à un pauvre aveugle.

— Mais vous n'êtes pas aveugle, mon ami ; vous avez encore un œil de bon.

— C'est vrai, alors donnez-moi cinq cents.

— Qu'est-ce qu'elle représente votre toile ?

— La terre.

— Ah ! oui, la "croûte"... terrestre.

## LA VIE COURANTE . . . par George Clark



3-8  
GEORGE CLARK

— Excuse-moi, maman. J'irai t'aider plus tard — j'écoute en ce moment les nouveaux disques que vient de recevoir Paulette !

# SI ON VOUS DEMANDAIT...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

## QUESTIONS

Quel empereur romain favorisa la religion chrétienne ?

Quel poète italien du XV<sup>e</sup> siècle a essayé de construire un aéroplane ?

Quelle ville est reconnue comme le plus beau port du monde ?

Le lézard est-il un mammifère, un reptile ou un amphibie ?

Pourquoi des Africaines se dilatent-elles les lèvres avec un disque de bois ?

Qu'est-ce qu'un sophisme ?

Quel poète aveugle a dicté ses poèmes à sa fille ?

Qu'est-ce qu'un streptocoque ?

Quel est le bras qui manque à Vénus de Milo ?

Qu'entend-on par des marsupiaux ?

Qu'est-ce que l'écriture braille ?

Qu'est-ce que la sépia ?

Quel est le moyen de propulsion de la seiche ?

Est-il plus facile de nager dans l'eau douce que dans l'eau salée ?

Quelle proportion de cire y a-t-il dans la cire à cacheter ?

Quelle fourrure est la plus difficile à imiter ?

Chez quel sexe prédomine le daltonisme ? (difficulté à distinguer les couleurs).

Quel est l'aliment le plus en usage dans le monde ?

Combien y a-t-il de pouces carrés d'eau dans un corps humain ordinaire ?

Comment se communique la peste bubonique ?

Combien y a-t-il de dents chez un adulte et chez un enfant ?

De combien de paraboles s'est servi Notre-Seigneur ?

Combien de fois trouve-t-on le Notre Père dans la Bible ?

Quel était le métier de saint Paul ?

## REPONSES

— Constantin-le-Grand (274-337), par l'édit de Milan, en 313.

— Léonard de Vinci, peintre, sculpteur, architecte, physicien, ingénieur, philosophe, poète, musicien, peintre de la Joconde.

— Rio de Janeiro, capitale du Brésil, ayant plus d'un million d'habitants.

— C'est un reptile.

— Au XVIII<sup>e</sup> siècle pour s'enlaidir et ne pas être vendues comme esclaves; aujourd'hui, par coquetterie.

— C'est un faux raisonnement, fait avec l'intention d'induire quelqu'un en erreur.

— John Milton (1608-1674), auteur du "Paradis perdu".

— C'est un microbe qui abonde dans les matières putrescibles.

— Le bras gauche.

— Ce sont des animaux qui, comme le kangourou, portent leurs petits dans une poche après leur naissance.

— C'est l'écriture en relief pour les aveugles, inventée par Louis Braille (1809-1852), qui était aveugle lui-même depuis l'âge de trois ans.

— C'est la sorte d'encre qu'éjecte la seiche pour se dissimuler à ses ennemis. Cette substance sert à faire l'encre de Chine.

— Un siphon ou pompe qui pousse des jets d'eau en arrière.

— L'eau salée, étant plus lourde, permet de flotter plus facilement.

— Il n'y en a pas; cette cire est composée de laque et de résine.

— Le renard argenté.

— Chez l'homme, de préférence.

— Le riz.

— Environ 3,500 pouces.

— Elle est transportée par les rats et communiquée à l'homme par les puces.

— La denture d'un adulte se compose de 32 dents; celle d'un enfant, de vingt dents.

— De quarante-trois.

— Deux fois, dans saint Mathieu VI et dans saint Luc XI.

— Constructeur de tentes.

# NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Les expositions les plus coûteuses dans les musées d'histoire Naturelle, aux Etats-Unis, sont celles où l'on présente les animaux sauvages dans leur décor naturel. En plus du coût des expéditions de chasse pour obtenir les peaux nécessaires, un montant considérable doit être ajouté pour le montage de ces peaux et la reproduction de la flore des différents pays. Le Musée Américain d'histoire naturelle à New-York, par exemple, a 71 exhibits de ce genre, dont 14 dans une seule salle ont exigé 8,500 jours de travail et coûté \$425,000.

La position de Poète-Lauréat d'Angleterre a été refusée par trois des dix-neuf écrivains auxquels se titre a été offert: Thomas Gray en 1758, William Mason en 1785, Sir Walter Scott en 1813.

Le premier instrument musical dont les sons furent reproduits à l'électricité, est le telharmonium inventé par Thaddeus Cahill et entendu pour la première fois en 1902 à Holyoke, dans le Massachusetts. Il se jouait sur deux claviers, dans un studio spécial d'où le son était transmis par fils téléphoniques à tous les souscripteurs désireux d'écouter. Mais lorsque le telharmonium, qui pesait 200 tonnes et coûtait \$200,000, fut essayé à New-York, le résultat fut désastreux au point de vue commercial, parce qu'il désorganisait complètement le service du téléphone.

A cause du petit nombre de noms de famille d'origine portugaise, la plupart des Brésiliens se servent de deux ou quatre noms, qui appartiennent à leurs pères ou à leurs mères et en intervertissent l'ordre. En général, ils sont mieux connus par leurs prénoms qui sont beaucoup plus distinctifs, c'est pourquoi les Brésiliens sont enregistrés par leurs prénoms, aussi bien que par leurs noms de famille dans les annuaires de téléphones et les fiches du gouvernement.

Les plus grandes précautions jamais prises pour protéger des travailleurs sont celles que l'on emploie dans les usines et les laboratoires où l'énergie atomique est étudiée et reproduite. A part les murs d'eau, très épais, et autres méthodes pour absorber les rayons, on installe un compteur qui indique la quantité d'irradiation dans l'atmosphère, avant que le travail ne commence dans le laboratoire. Les ouvriers portent sous leurs vêtements une pellicule de rayons X qui est éprouvée toutes les semaines et une cloche sonne à la porte de sortie si un travailleur trop exposé à l'irradiation en approche.

Erich-Maria Remarque vient de publier à New-York l'Arc de Triomphe, roman qui connaît un succès considé-

nable. C'est l'histoire d'un chirurgien antinazi réfugié en France, qui n'obtient pas d'autorisation de travailler et est obligé de vivre en dehors des lois, opérant clandestinement dans un milieu de réfugiés, de déclassés et même de criminels. La peinture de la France angoissée de l'avant-guerre et des malheureux qui attendaient la catastrophe est tracée avec la vigueur et l'amertume qu'on connaît à l'auteur d'A l'Ouest rien de nouveau.

On croit que les premières essences de fleurs furent distillées en Perse, en Chine et aux Indes d'où elles furent importées en Afrique. Quoiqu'il en soit, les belles Carthagoises étaient fort expertes dans l'art de plaire et de séduire. Les raffinements de la toilette n'avaient pas de secrets pour elles et leurs esclaves entretenaient des cassolettes de résines parfumées qui brûlaient doucement durant les soins qu'elles prenaient de leur personne. A Rome, les boutiques de parfums du Forum devinrent des lieux de rendez-vous au même titre que nos cafés à l'heure actuelle; le vélum qui recouvrait le théâtre laissait suinter goutte à goutte des eaux de senteur, et, durant les combats de fauves, on lançait dans l'arène des jets parfumés pour combattre l'odeur des fauves. Après la chute de Rome, la mode des parfums disparut... Elle devait renaître à l'époque des croisades. Si l'on songe qu'en 1157 le sultan Saladin faisait laver à l'eau de rose les murs de la mosquée d'Omar, comment s'étonner que les croisés aient rapporté d'Orient le goût des parfums!



En 1945, l'Argentine a dépensé \$426,300,000 en

équipement militaire et en approvisionnements, ce qui dépasse de 6% le revenu annuel de ce gouvernement.

L'ancienne coutume de brûler des Judas en effigie, le samedi de Pâques, est encore observée dans les villages de certaines contrées chrétiennes.

Nicolas Murray Butler, ancien président de l'université de Columbia a perdu la vue à 93 ans. Il l'a révélé dans une lettre lue au déjeuner du Metropolitan Club offert à Winston Churchill. M. Butler qui devait prononcer l'adresse de bienvenue donna lui-même la raison de son absence.

D'après les plans de M. Hoover pour l'alimentation de l'Europe affamée, le fardeau se partagerait de la façon suivante: les Etats-Unis, 44 pour cent; le Canada, 20 pour cent; la Russie 12 pour cent; l'Angleterre, l'Australie et le Siam, 10 pour cent et l'Argentine 6 pour cent. Tout en admettant que l'Amérique aurait à faire de lourds sacrifices, M. Hoover laisse prévoir que cette épreuve n'aura qu'un temps et que la prochaine récolte en déterminera la fin.

(1) Les jeux de cartes ENCYCLOPÉDIE No 6 viennent de paraître avec un texte nouveau. Il y a six jeux différents se vendant séparément \$0.35 chacun, plus 10% pour frais de port, chez les libraires, ou chez l'auteur, l'abbé Etienne Blanchard, église Notre-Dame, Montréal. Les six jeux franco pour \$2.10.

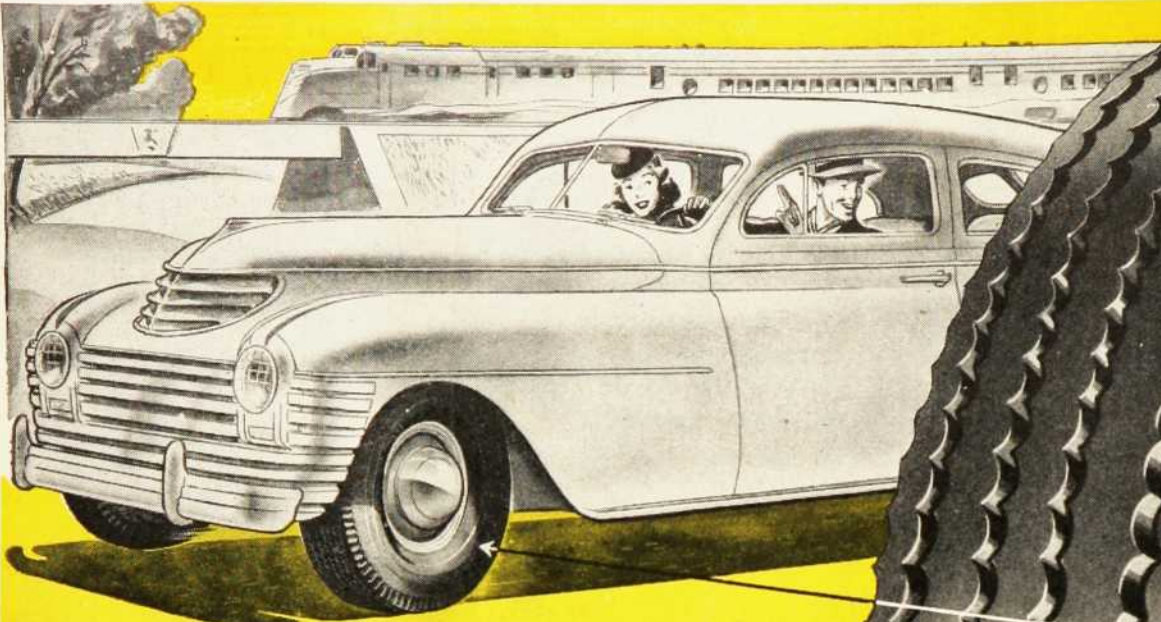
# T'AS PAS?



6-13 DF

DAWES **BLACK HORSE** BREWERY

23F 47-C-4465

JEAN LAGARDE  
4062 BORDEAUX  
VILLE

**Une nouvelle sorte de pneu,  
d'une nouvelle sorte de caout-  
chouc, de technique différente,  
carcasse 35% plus forte,  
plus durable que les pneus  
d'avant-guerre**

**VOUS** obtiendrez du millage — et encore du millage — des pneus Silvertown nouveaux et *différents*, faits d'une nouvelle sorte de caoutchouc développée par B.F. Goodrich. Nouveau dessin présentant une semelle plus large et plus plate pour plus de prise et de sûreté, une usure plus uniforme de la semelle . . . et cette semelle plus durable est supportée par une carcasse 35% plus forte.

Dans plus de 17 millions de milles d'essais sur la route, les nouveaux Silvertown ont duré plus longtemps—et donné plus de milles que les pneus d'avant-guerre. Ils restent frais en marche, sont plus silencieux sur la route et ont une plus grande résistance à l'égrugement . . . et la nouvelle semelle "Road-Level" donne plus de traction et d'adhérence.

Aujourd'hui, vous voulez *plus* que le millage ou la sûreté d'avant-guerre. Procurez-vous le nouveau Silvertown . . . le pneu au millage sans précédent . . . fabriqué par B.F. Goodrich, fabricants de plus de 32.000 articles de caoutchouc, y compris la chaussure et des produits industriels.

6F-25

**DÈS LE DÉBUT**  
**B.F. Goodrich**  
**PREMIER EN CAOUTCHOUC**

Pour ceux qui préfèrent le maximum d'antidérapage  
la célèbre semelle Life-Saver est encore disponible.

**BFG**  
**LE PNEU  
AU MILLAGE  
SANS PRÉCÉDENT**



#### Accumulateurs B. F. Goodrich

Choisissez votre accumulateur comme vous choisiriez vos pneus. Pour plus d'énergie et de durée, procurez-vous l'accumulateur B.F. Goodrich. Demandez-les chez le marchand B.F. Goodrich.

**PNEUS B. F. Goodrich  
SILVERTOWN**